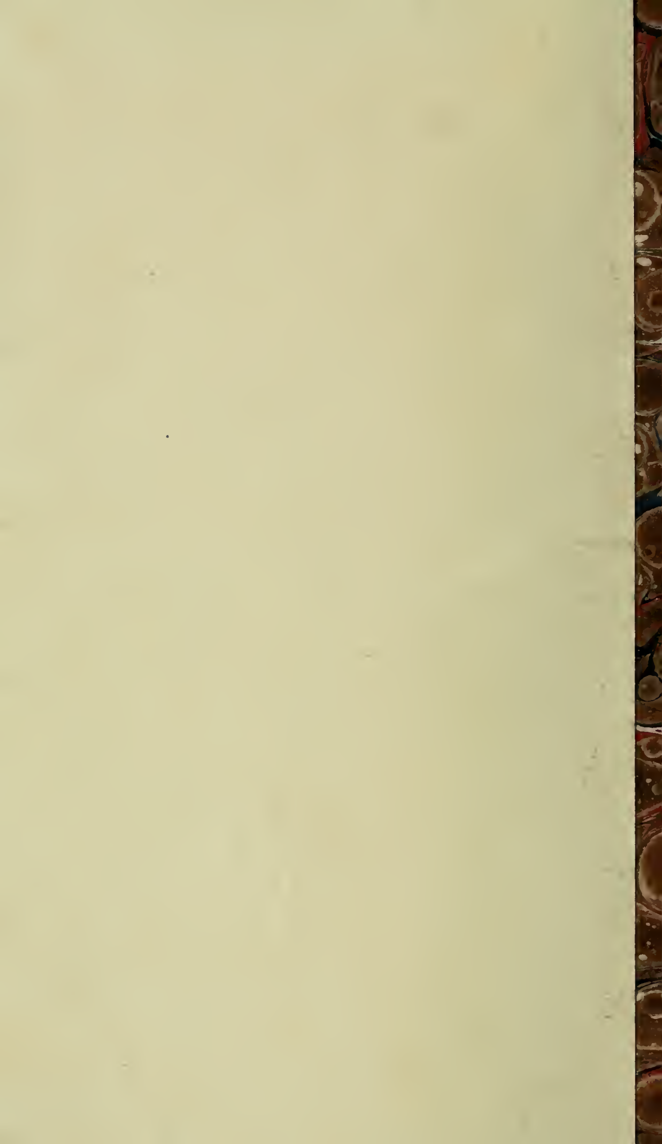
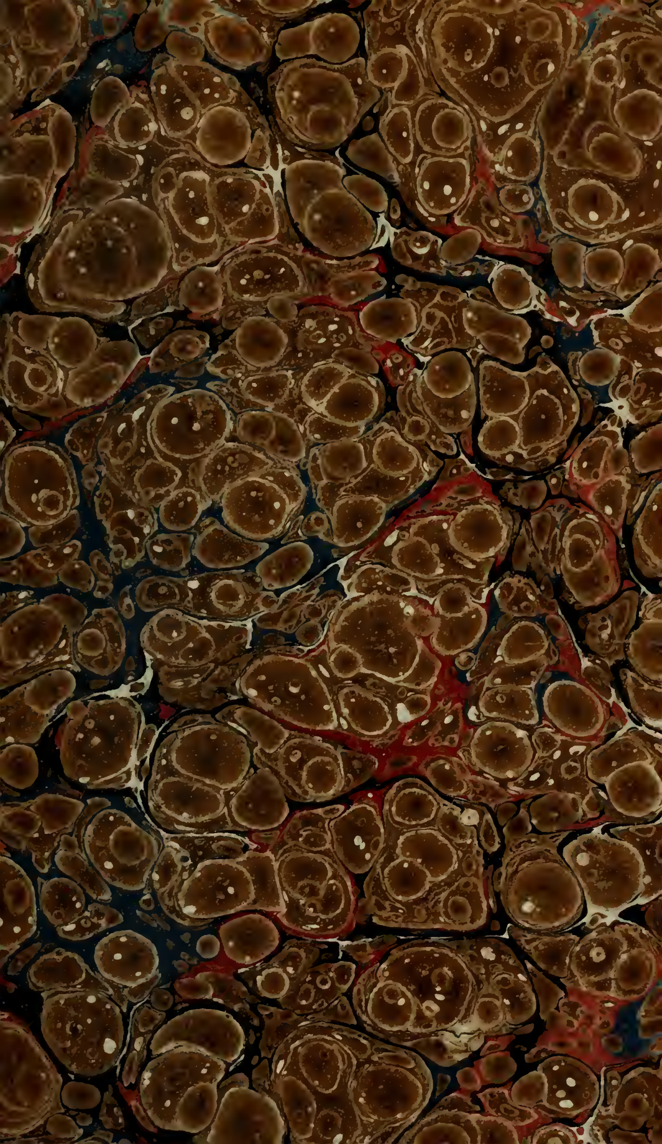

U d'/of OTTAWA
39003002137270







L'ÉGOÏSME.

I.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,

RUE DES MARAIS S. G. N. 17.

L'ÉGOÏSME,

OU

NOUS LE SOMMES TOUS;

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

Primò mihi.

TOME PREMIER.

PARIS,

G.-E. BARBA FILS, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET PAUL DE KOCK

RUE DE SEINE, No 33. F. S.-G.

1831.

L'ÉGOÏSME.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

« Vous êtes un égoïste. — J'aime à
» croire le contraire. — Au reste, tous les
» hommes le sont. — L'expression est
» forte. — Elle est juste. — Ah! je
» suis égoïste, moi? — Hé! sans
» doute. — J'ai passé les deux tiers de
» ma vie à servir mon pays. — A vous oc-
» cuper de vous. Né avec de la fortune,
» vous avez ambitionné des places. — Je
» les ai méritées. — Afin de les obtenir.
» — Je les ai remplies avec désintéres-
» sement. — Parce que vous n'aviez be-
» soin de rien. Mais il vous fallait de la
» considération, des honneurs, des gens
» à protéger, des inférieurs à brusquer.

» — Je n'ai jamais brusqué que ceux qui » n'ont pas fait leur devoir. — Vous seul » avez été leur juge, et vous avez toujours » jugé d'après vos dispositions du mo- » ment. Ne pas adopter aveuglément » toutes vos idées ; ne pas exécuter à la » minute celle que vous avez le moins ré- » fléchie ; oser discuter avec vous ; essayer » de vous ramener à une manière de voir » plus saine, sont à vos yeux des torts » que vous ne pardonnez pas, parce qu'ils » blessent votre orgueil. Vous avez aussi » des supérieurs, et vous en parlez avec » légèreté, pour faire disparaître les dis- » tances. Un enfant brûle d'atteindre un » fruit au-dessus de sa portée ; il monte » sur des échasses et il se croit grandi : » vous êtes cet enfant-là. — J'ai des fai- » blesses sans doute ; mais j'ai, par devers » moi, des actions dont je peux m'ho- » norer. — Lesquelles ? — J'ai épousé » une femme pauvre... — Vous aviez des » biens considérables. — Pour relever » une famille illustre.... — Dont le cré- » dit vous était nécessaire. — J'ai doté une

» nièce....—Qu'il fallait éloigner, parce
» qu'elle déplaisait à madame, et que les
» tracasseries de ménage vous fatiguent.
» —J'ai fondé des établissemens utiles.
» — Pour vous entendre louer par le
» public, et lire votre éloge dans les jour-
» naux. — Mais vous empoisonnez tout.
» —Je n'empoisonne rien : j'apprécie les
» choses à leur juste valeur. Oui, mon
» cher ami, tous les hommes sont égoïstes,
» et chacun l'est à sa manière. On colore
» d'un vernis, plus ou moins épais, plus
» ou moins brillant, un penchant naturel,
» qu'on blâme ouvertement dans ceux
» qui contrarient notre marche, et qu'on
» excuse dans l'individu, dont on n'at-
» tend ni bien, ni mal. L'amour-propre,
» ou l'amour de soi est permis et encou-
» ragé, parce qu'il conduit, dit-on, à
» faire de grandes choses. Quelle diffé-
» rence y a-t-il de cet amour de soi à l'é-
» goïsme? une nuance presqu'impercep-
» tible. Pour qui fait-on de grandes
» choses? pourquoi s'expose-t-on à se
» faire tuer pour des querelles, auxquelles

» on est tout à fait étranger? Parce qu'on » est dévoré de passions sourdes, qu'on » veut satisfaire à quelque prix que ce » soit; que ces passions sont tellement » violentes, qu'elles l'emportent sur l'a» mour de la vie, le premier sentiment » de l'instinct animal. Et celui qu'elles » subjuguent, qu'elles entraînent est ani» mé de l'amour du bien public? Préten» dez-vous me prouver cela? Il cède à » l'amour de soi; il ne voit que la faveur » et les grâces; que les jouissances, qui » l'attendent au bout de la carrière. Les » bonnes gens le décorent des titres les plus » pompeux : moi, je l'appelle égoïste, » parce que c'en est un. Je le répète, » mon cher monsieur, tous les hommes » sont égoïstes. J'avoue que je le suis; » les autres le nient : voilà toute la dif» férence ».

Ainsi parlaient M. de Versac et le comte d'Alaire. Le premier est un homme de cinquante ans, à qui de longs travaux ont fait une réputation, que le comte d'Alaire seul ose lui contester. d'Alaire

avoue hautement que jamais il n'a rien fait que pour lui, et personne ne le hait, parce qu'on sait que le nom n'est rien à la chose; que l'homme qui s'occupe exclusivement de lui, sans nuire à personne, fait nécessairement du bien à quelqu'un, lorsque le sien se lie à celui d'un autre, ce qui arrive fréquemment. Ce genre d'égoïsme ne vaut-il pas une prétendue philantropie, qu'on affecte pour se faire bénir partout, excepté chez soi: les juges les plus éclairés, les moins corruptibles, d'un chef de famille sont sa femme et ses enfans.

Versac et d'Alaire vivaient fort bien ensemble, quoiqu'ils fussent toujours divisés d'opinion. D'Alaire aimait la discussion, parce que très-souvent il avait l'avantage sur Versac. Si son adversaire avait eu une certaine supériorité d'esprit et de lumière, il s'en serait éloigné, et il le lui déclarait avec sa franchise ordinaire. L'amitié, lui disait-il, cette divine amitié, si chantée en vers et en prose, n'est qu'une liaison, qui fait

toujours une dupe. Lisez, observez, réfléchissez, et vous verrez partout qu'un des deux amis est, plus ou moins, victime de l'autre. Ils restent cependant unis, parce que celui à qui l'amitié est utile n'a aucun motif de rompre, et que l'autre a contracté l'habitude de céder. Il est subjugué au point de ne plus sentir le poids de sa chaîne. Il en est dédommagé par des soins, des égards, des attentions, des prévenances, qui l'attachent parce qu'il n'est pas sûr de trouver les mêmes avantages ailleurs. Il n'est pas bien; mais il craint d'être mal, et il se tient où il est : c'est un égoïste.

Vous croyez donc, répondait Versac, que je n'aurais pas la force de m'éloigner de vous, si je croyais devoir le faire? Je vous en défie, répliquait d'Alaire. Qu'êtes-vous dans le monde? un être constamment loué, applaudi, enivré, fatigué d'encens, excédé d'entendre dire et de répéter sans cesse les mêmes choses; un être toujours hors de la nature. Forcé de redevenir homme, à certains inter-

valles, ce n'est que près de moi que vous vous retrouvez. Je vous dépouille, pour quelques instans, de ce fastueux et triste étalage, qui ne séduit que ceux qui n'en connaissent pas le vide et l'ennui. Je vous fais oublier l'insipide et monotone langage de la flagornerie. Je vous contrarie, je vous gronde; je vous dis quelquefois des vérités dures, qui vous sont rarement utiles; mais enfin je vous rends à vous-même, et vous m'en savez intérieurement trop bon gré, pour que jamais vous puissiez sérieusement penser à rompre avec moi.

Le lecteur ne sait pas encore ce qui a amené ces longues et profondes discussions; je m'empresse de le lui apprendre: je ne veux pas lui donner d'humeur, en commençant mon livre. Peut être n'en aura-t-il que trop, quand il arrivera à la fin.

Versac était entré chez d'Alaire, paré d'un large cordon rouge, et le cœur couvert d'un soleil de paillettes d'or. « Je ne » vois pas grand mal, lui avait dit d'Alaire,

» à ce que vous portiez ce qui n'est quel-
» quefois que le licou de la bêtise. Vous
» ressemblez à cet enfant qui court
» avec ardeur après un papillon revêtu
» des plus brillantes couleurs, et qui ne
» s'en soucie plus quand il s'en est saisi.
» Dans un mois, vous ne verrez plus
» qu'une aune de ruban dans ce qui vous
» rend si fier aujourd'hui. Ce que je ne
» vous pardonne pas, c'est d'avoir rusé,
» intrigué, manœuvré pour enlever à
» un soldat, blanchi sous le poids des
» armes et des ans, un hochet qui eût
» charmé ses derniers jours. — Que n'a-
» t-il été aussi heureux ou aussi adroit
» que moi? Qu'importe d'ailleurs à la
» société que cet homme s'éloigne triste
» ou gai? » La réplique était simple, et d'Alaire ne la fit pas attendre. C'est le mot qui commence cet ouvrage : *Vous êtes un égoïste.*

CHAPITRE II.

Que ferai-je de ces deux hommes-là ?

Le titre de ce chapitre rend assez bien l'espèce d'anxiété où je me trouve. Ce n'est pas la première fois que je me suis dit, en attachant quelques feuilles de papier ensemble : Que vais-je faire? Je commence, n'importe comment; je vais, quelques faits se lient; une action forte ou faible, bonne ou mauvaise s'engage; j'arrive à un dénouement prévu ou non; le livre est lancé; on le lit, puisqu'on le critique, et moi je me repose.

Si cette manière n'est pas la meilleure, elle est au moins la plus commode. Je m'en trouve trop bien pour en changer.

D'ailleurs, ce n'est pas après avoir mis, pendant quarante ans, du noir sur du blanc, qu'on s'avise de chercher le mieux possible. Allons, avançons, aux risques et périls des oisifs qui voudront nous lire.

On ne manque pas de se montrer en public le jour, où, pour la première fois, on s'est passé un cordon rouge au cou. Versac était allé à l'Opéra, et vous prévoyez bien qu'il n'avait pas négligé les précautions d'usage. Ses gens avaient quitté la livrée, et s'étaient partagé le parquet. Quelques protégés, beaucoup de ceux qui espéraient l'être, étaient dispersés dans la salle. Dès que Versac parut, un murmure flatteur se fit entendre, et ceux qui n'avaient encore que des espérances, murmuraient plus haut que les autres : ils voulaient se faire remarquer du patron.

Versac n'était pas connu de toute la France, et de bonnes gens se demandaient à qui s'adressaient ces marques d'approbation. Je vais vous le dire, répondit, assez haut, un petit homme sec,

au teint hâve, aux sourcils rapprochés, au nez saillant, à la bouche rentrante, à l'habit râpé, et qui avait les deux mains appuyées sur une vieille canne, que ses ancêtres lui avaient transmise. Cet homme-là aimait le plaisir qui ne lui coûtait rien, par la raison toute simple qu'il ne pouvait l'acheter. La femme de chambre d'une danseuse lui avait donné un billet de parquet, pour applaudir un pas de deux, et il se trouvait précisément sous la loge dont Versac occupait le devant.

« Ce personnage que vous voyez là, » dit le petit homme, oblige beaucoup » de gens qui n'ont besoin de rien, parce » qu'ils sont répandus dans le grand » monde, et qu'ils étayent une réputa- » tion de philantropie, qui chancelle » quelquefois, et que le protecteur s'est » acquise, on ne sait trop comment. Ils se » gardent bien de dire que cet homme » est dur, ingrat, injuste même à l'é- » gard de ceux qu'il ne craint pas. J'ai » servi trente ans dans les bureaux de son

» administration, et j'ai été renvoyé,
» parce que ma place convenait au frère
» d'une petite fille pour qui il a des
» bontés. On le félicite assez directement
» sur la décoration qu'il vient d'obtenir,
» et celui qui l'avait méritée est mort
» aujourd'hui du chagrin d'avoir été
» écarté. »

Versac n'avait pas perdu un mot, et l'intention du petit homme était de se faire clairement entendre : on a nécessairement de l'humeur, quand on a perdu un emploi, dont on tenait l'existence, et il est bien difficile de ne pas se venger, quand on en trouve l'occasion.

Ce que venait de dire Moufflard passa de bouche en bouche, et bientôt des murmures d'improbation couvrirent ceux qui flattaient si agréablement l'oreille de Versac. Il ne pardonnait la contradiction qu'à d'Alaire. Il était vif, emporté, et déjà il pâlissait de colère. Cependant nous n'étions plus au bon temps, où un grand écrasait l'homme du peuple qui osait le juger, et il faut imposer silence,

de quelque manière que ce soit, à un censeur d'autant plus dangereux qu'il est véridique. Versac prit tout-à-coup un air affable, et fit signe à Moufflard. Moufflard ne savait s'il devait se rendre à l'invitation de Versac : la loi le protégeait; mais on l'élude quelquefois. Un second signe, un sourire de bienveillance encouragent le petit homme. Il se lève, il traverse le parquet, au grand mécontentement de ceux qu'il dérange Il sort, il gagne l'escalier des premières, il arrive à la loge de monseigneur.

« Dites-moi, monsieur, pourquoi depuis trois jours vous n'avez point paru » dans les bureaux? —Parbleu, mon- » seigneur, vous m'en avez chassé. — » Chassé! ah, mon ami!... je ne retrouve » pas votre nom. — Moufflard, pour » vous servir, monseigneur.—Moufflard » c'est bien cela; un ancien employé. — » Trente ans de service. — Et vous avez pu » croire que je vous aie destitué! — Je ne » vois pas comment j'en aurais pu douter. » — Vous n'avez donc pas reçu votre nou-

» velle commission? — Ma nouvelle com-
» mission! quoi, monseigneur vous auriez
» eu le bonté... — En vérité, rien ne
» finit dans ce bureau du personnel.
» Oui, mon cher, j'ai nommé à votre
» petite place un jeune homme qui
» donne de grandes espérances, et je
» vous fais monter à un emploi de mille
» écus. — Ah! monseigneur, comment
» reconnaître... — En continuant de
» vous conduire, comme vous l'avez
» fait jusqu'ici. Passez demain à deux
» heures au bureau des expéditions. Al-
» lez, Moufflard, allez. »

Moufflard se retire à reculons, en faisant des révérences jusqu'à terre. La porte de la loge est à peine fermée, qu'il se relève et se caresse le menton; son air est rayonnant; il traverse d'un pied léger ces corridors dans lesquels il s'était traîné quelques minutes auparavant. Il rentre au parquet, il saute sur une banquette; il s'appuye sur une épaule; il fait tomber un chapeau; il froisse du genou une omoplate. On

tempête, on le maudit; il va toujours il n'entend rien, il a une place de mille écus.

Il a retrouvé celle qu'il occupait au parquet. Le rideau n'est pas levé encore et il se livre aux idées les plus riantes. « Il faut avouer, dit-il à ses voisins, que » les hommes sont bien injustes ! j'ai » osé blâmer la conduite de monsei- » gneur, et il vient de me prouver qu'il » est le père de ses employés. — Quoi ! » votre emploi... — Il m'en a donné » un qui double mes appointemens, et » je l'ignorais !... et il a eu la bonté de » me le dire en personne ! Oh ! je lui » suis dévoué pour la vie. — Je vous » fais mon compliment relativement à » vous ; mais ce cordon rouge... — Ce » cordon rouge, ce cordon rouge?..... » Ne faut-il pas que le chef d'une admi- » nistration militaire soit décoré? Doit- » on, un jour d'audience, être obligé de » demander à l'huissier, qui de ces mes- » sieurs est monseigneur ? Et monsei- » gneur pouvait-il prévoir que son con-

» current prendrait la chose à cœur au » point de se laisser mourir? C'était un » imbécille que cet homme-là. N'y au- » rait-il pas eu une promotion nouvelle » dans six mois, dans un an ? Tout vient » à point à qui sait attendre. »

L'ouverture commence et les conversations finissent. Ce que venait de dire Moufflard avait été entendu de ceux qui l'entouraient, et n'avait persuadé personne : on sait assez quel changement apporte, dans la manière de voir, une grâce inattendue. On cessa de s'occuper de monseigneur et de Moufflard.

Le petit homme avait imaginé faire au coup de maître, en s'efforçant de rétablir une réputation qu'il avait si vivement attaquée, et il avait parlé à haute voix, il fallait bien que monseigneur le crût reconnaissant. Cette marche est connue, et pourtant elle pouvait le conduire, plus tard, de mille écus à quatre mille francs. Encore un égoïste.

Un homme, dont la fortune est inopinément doublée, se soucie fort peu

de roulades et d'entrechats. L'audace du tyran, les larmes d'une princesse opprimée, sont des balivernes indignes de l'occuper : Moufflard était tout entier à l'emploi qu'il fera de ses mille écus. Il descendra du sixième au second; il aura une feuillette de vin dans sa cave ; une petite bonne, qui fera un peu de tout, et dès le lendemain, il achètera un habit neuf à crédit. Il ne pense pas à la place qu'on lui a donnée; il ne se demande pas s'il pourra la remplir il n'en voit que les émolumens.

Ah! coquin, se disait Versac, tu m'as forcé à te faire du bien! va, je t'en punirai à la première occasion.

« Monsieur, dit le lendemain Versac,
» à un chef de division, vous m'avez fait
» commettre une injustice. — Moi,
» monseigneur!—Vous m'avez fait des-
» tituer Moufflard. — Votre excellence
» voulait placer M. Mauret; elle m'a de-
» mandé quel était l'imbécille qu'on pou-
» vait renvoyer. —Je n'ai pas dit un
» mot de cela, monsieur; vous entendez

» toujours mal. D'ailleurs Moufflard est
» loin d'être un sot : je sais qu'il connaît
» les hommes. — Mais les choses mon-
» seigneur ? — Et puis il a trente ans de
» service. — Je vous l'ai dit monsei-
» gneur. — Non, monsieur; si je l'avais
» su. Moufflard serait resté dans mes bu-
» reaux. Au reste, il est inutile de discuter
» là-dessus. Vous m'avez fait faire le mal,
» il faut que vous le repariez. — Ordon-
» nez, monseigneur. — Je veux qu'à
» deux heures Moufflard ait la commis-
» sion d'une place de mille écus. — Mon-
» seigneur, il n'y en a pas de vacante.
» — Créez-en une, monsieur. — En vé-
» rité, monseigneur, je ne sais.... —
» Hé! monsieur, vous trouvez des diffi-
» cultés à tout. Dites-moi, s'il vous plaît,
» pourquoi j'ai des chefs de division ?
» Est-ce pour tout voir, tout faire par
» moi-même, pour entrer dans les moin-
» dres détails? Allez, et faites ce que je
» vous demande. »

Une heure après, le chef de division rentra et présenta une commission à la

signature. « Ah ! voyons cela, dit Versac.... Inspecteur des fournitures des » bureaux. J'aime assez ce titre-là. Et » quelles seront les fonctions de cet inspecteur? — Monseigneur, il tiendra » note des règles, canifs et grattoirs qui » seront distribués aux employés; ils n'en » recevront des neufs que sur le bon de » l'inspecteur, et ils n'obtiendront ce bon » qu'en lui présentant le manche de l'instrument cassé. — Comment donc, » monsieur, ne m'avez-vous pas proposé » plutôt de créer cette place-là ? Elle est » vraiment nécessaire. Quoi! un employé pouvait mettre son canif dans sa » poche, et en demander un le lendemain! je ne m'étonne pas si les frais de » bureaux sont si considérables. De l'ordre, monsieur, de l'ordre, jusque dans » les moindres parties, entendez-vous?... » Ah! vous ajouterez aux attributions » de l'inspecteur, qu'il sera chargé de la » distribution du papier et des plumes » et qu'on en justifiera l'emploi, en lui » présentant toutes les minutes : je ne

» veux pas que les femmes de mes em-
» ployés fassent des papillottes avec du
» papier blanc. Et ne m'avoir pas en-
» core parlé de cela ! c'est inconceva-
» ble. Savez-vous, monsieur, qu'il ré-
» sultera, de la création de cette place,
» une économie réelle pour le tré-
» sor ? »

Monsieur le chef de division était né plaisant ; mais il est convenu qu'un subordonné ne peut rire en présence de son supérieur, que lorsqu'il est autorisé par l'exemple : or, monseigneur gardait un sérieux imperturbable. Le chef de division se retourne, pour étouffer un éclat prêt à lui échapper, et il marche sur la patte du sapajou de son excellence. Le sapajou jette un cri, saute sur la cheminée et renverse la pendule. Le chef de division s'enfuit ; l'huissier du cabinet accourt au bruit de la chute et de la fracture ; le sapajou, effrayé, donne de la tête dans un carreau de vitre et le brise ; il file le long du balcon, grimpe au haut d'un treillage, et en quatre sauts il est sur

le toit. Monseigneur ordonne à l'huissier de le suivre et de le ramener.

Le sapajou avait pris le chemin le plus court. Un homme en habit noir complet, poudré à blanc, décoré de l'ordre argenté de l'antichambre, ne pouvait sauter comme lui. Il eût été très-inconvenable, d'ailleurs, de compromettre la dignité du costume. L'huissier prend gravement sa route par le grand escalier. Il arrive au grenier, et passe avec précaution la tête à travers une lucarne. Tout être aime la liberté. Le sapajou, enchanté d'avoir recouvré la sienne, faisait sur le toit mille gentillesses, qui arrêtaient les passans. L'huissier lui représente que ce qu'il fait est très-joli, mais que monseigneur est inquiet, et qu'il convient qu'il rentre. Le sapajou répond par une gambade au discours très-sensé de l'huissier. L'huissier le menace des yeux et de la main ; le sapajou lui fait la grimace. L'huissier, accoutumé aux marques de déférence que lui prodiguent ceux qui sollicitent l'honneur de dire à son excel-

lence un mot, qu'elle oubliera, quand ils seront sortis, l'huissier se croit un personnage, et trouve la grimace du sapajou déplacée, impertinente. Il lui lance un morceau de plâtre, qui se trouve sous sa main. Le sapajou accepte le défi, et le combat s'engage. Des débris d'ardoises volent au nez et aux oreilles de l'huissier, qui trouve convenable de mettre sa tête à l'abri des coup. Il la rentre, et descend aussi gravement qu'il est monté, en secouant légèrement de la main, la poussière dont ses épaules sont chargées.

Monsigneur, à qui rien ne doit résister, est indigné que le sapajou soit resté sur le toit. Il apprend à l'huissier que ses fonctions sont susceptibles de varier, selon les circonstance, et que, dans celle-ci, il ne doit pas balancer à exposer un bras ou une jambe. L'huissier n'est pas persuadé : il se soucie très-peu de son excellence et de son sapajou ; mais il a contracté l'habitude de l'oisiveté, et il tient à sa place. Il sort du cabinet de monseigneur, et il descend, avec l'es-

poir de trouver, en bas, quelqu'un qui fera ce qu'il n'a pu faire en haut. La cour, la rue sont obstruées par la valetaille de l'hôtel et une foule de curieux. L'huissier prend la parole, et sa figure solennelle commande le silence. On aprend que le sapajou appartient à son excellence, et qu'une récompense *honnête* est destinée à qui le ramènera.

Le sapajou de monseigneur ne peut être un sapajou comme un autre. On admire celui-ci dans la proportion de la dignité du maître, et un pauvre diable, qui sollicitait une place de garçon de bureau, lui ôte respectueusement son chapeau : l'excellence pouvait l'apercevoir à travers ses croisées, et concevoir des dispositions favorables pour l'être qui lui est dévoué jusque dans la personne de son sapajou.

Moufflard attendait avec impatience que deux heures sonnassent. Le marteau de l'horloge lui communique une activité nouvelle. Il trotte, il court, il arrive, il s'étonne, il interroge, il a trouvé l'oc-

casion précieuse de justifier les bontés de monseigneur. Il fend la presse, il s'élance. Il n'a pas encore son habit neuf; il ne craint pas de gâter celui qu'il porte, et en quatre secondes il est sur le toit. Les applaudissemens, *les bravo*, qui lui sont prodigués de la rue, l'encouragent; il avance, et le sapajou recule. Moufflard pressent que de toit en toit il peut aller jusqu'au bout de la rue, et cette manière de voyager n'est pas agréable pour quelqu'un qui n'y est pas accoutumé. Mais que ne fait-on pas avec de l'imagination, j'allais dire avec du génie? Moufflard a dans sa poche le petit pain et la pomme de rainette, destinés à lui faire attendre son modeste dîner. Il ne perd pas de temps à pérorer, comme les héros d'Homère et l'huissier. Il tire sa rainette de sa poche; il la fait voir au sapajou; il le caresse de la voix et du geste. Le sapajou s'approche, recule, avance encore; la gourmandise étouffe enfin l'amour de la liberté. La rainette de Moufflard est croquée; mais il tient le sapa-

jou sous son bras. Les applaudissemens redoublent, et il rentre triomphant par cette même lucarne, théâtre de la fuite honteuse de l'huissier.

Le sapajou, qui n'a plus rien à croquer, regrette le grand air, et prétend se remettre en jouissance de ses droits naturels. Moufflard résiste; le sapajou mord, égratigne. Semblable à ce jeune Spartiate qui se laissa déchirer le ventre par un renard, Moufflard périra plutôt que de ne pas réintégrer le sapajou dans le cabinet de son excellence. Il court, il arrive à la porte du sanctuaire; l'huissier l'a prévenu, et se présente pour recueillir le fruit de la victoire qu'il n'a pas remportée. *Sic vos, non vobis....*

Moufflard presse le sapajou de ses deux bras, et jure qu'on lui arrachera la vie avant de le lui enlever. L'huissier insiste; Moufflard se défend avec les pieds, ne pouvant mieux faire. L'huissier, macéré dans certain endroit sensible, s'emporte, tempête; ses vociférarions parviennent jusqu'au tympan de monseigneur. L'ex-

cellence ouvre la porte; le sang, qui couvre la figure de Moufflard, atteste ses exploits. Le vainqueur présente humblement le vaincu. Monseigneur prend son sapajou, le caresse en rentrant dans son cabinet, et en referme la porte, sans daigner adresser un mot à Moufflard. N'est-il pas, en effet, trop heureux d'avoir reçu quelques égratignures pour l'homme à qui il doit tant?

Ah! pensait Moufflard, monseigneur ne m'a pas remercié, parce qu'il était tout entier au plaisir de revoir son sapajou; mais il ne caressera plus ce charmant petit animal, sans penser à ce qu'il m'en a coûté pour le rendre à sa tendresse, et ma fortune est assurée.

Il court au bureau du personnel, et il se présente avec la fierté d'un héros sortant du champ de bataille. On l'entoure, on l'interroge; on sait bientôt qu'il ne lui manque qu'un poète épique pour transmettre son nom à la dernière postérité. On lui remet sa commission; on le comble d'éloges, parce

qu'on le croit au mieux dans l'esprit du patron, et un sot, qui a du crédit, est à ménager comme un autre.

Le garçon du marchand papetier venait d'apporter quelques fournitures. Il apprend que son excellence a créé un inspecteur de canifs et de grattoirs; il sort avec Moufflard et lui demande son adresse. Moufflard ne prévoit pas ce qu'on en veut faire; mais il n'a pas le temps de faire des questions. Il indique le café, qui est au bas de la maison, dont il occupe le comble : il ne recevra personne chez lui avant que d'être descendu au second étage. Il se hâte d'entrer chez le suisse de l'hôtel. On lui prodigue l'eau fraîche; on lui présente une serviette sale; il se met en état de paraître sans être suivi d'une meute de polissons.

Il était six heures du soir; le tailleur avait apporté l'habit complet, payable à tant par mois. Moufflard s'en était paré, et il était descendu au café d'un air important. Il était du nombre de ceux

qui n'entrent dans ces sortes de maisons que pour y lire les journaux, voir jouer aux dominos et aux dames, et qui, de loin en loin, se font servir un verre d'eau. Rien de tout cela ne se paye, et il en résulte, pour cette espèce d'habitués, une économie journalière de bois et de chandelle. Ce sont de mauvaises pratiques pour la limonadière; mais il faut bien que les oisifs indigens trouvent un asile. D'ailleurs, il en est qui ne manquent pas d'esprit; qui savent monter la conversation sur un ton intéressant; qui se font écouter, autour de qui on fait cercle, et qui attirent quelques consommateurs. Le garçon a l'ordre de donner à ceux-ci le morceau de sucre avec le verre d'eau.

Moufflard n'était pas né orateur; cependant il n'était pas sans imagination. Son changement de situation lui avait monté la tête, et il faisait l'éloge de monseigneur avec enthousiasme, et avec la confiante audace que donne un habit neuf. Il racontait comment il avait re-

mis dans les bras de son excellence le fugitif sapajou ; et cinq à six bandelettes de taffetas d'Angleterre, appliquées sur différentes parties de sa figure, attestaient la vérité des faits. On l'écoutait avec attention, avec déférence même, lorsqu'un homme entra, d'un air affable et riant. Il portait ses yeux autour de lui, et ses regards semblaient dire : Où donc est M. l'inspecteur de canifs et de grattoirs? Il le reconnut bientôt aux emplâtres qui couvraient ses honorables blessures ; il le salua poliment, lui prit la main, et le tira à l'écart. C'était le fournisseur des bureaux de son excellence.

Quand on veut traiter une matière délicate, on prend ordinairement un détour pour arriver au but. « Monsieur » a-t-il pris son café? demande le marchand de papier à Moufflard. — Jusqu'à présent, monsieur, je n'en ai pris » qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. » — Vous en prendrez aujourd'hui, » monsieur, et il dépend de vous d'en

» prendre tous les jours. Garçon, deux
» demi-tasses et deux petits verres ! —
» Mais à qui ai-je l'honneur de parler ?
» — A un homme qui ne s'occupe qu'à
» faire prospérer son commerce, par
» tous les moyens honnêtes, qui sont à
» sa disposition, et qui sera flatté d'a-
» jouter à votre bien-être. C'est moi qui
» vends tous les objets qu'on vient de
» soumettre à votre inspection. — Ah !
» monsieur, je suis fort aise... — Il est
» reconnu que les employés passent la
» moitié du temps au bureau, à lire la
» gazette, à déjeuner, et à tailler des plu-
» mes. C'est leur rendre service que cher-
» cher à prolonger la taille des plumes
» et le grattage d'une faute ou d'un pâ-
» té ; et comme il faut obliger le pro-
» chain, surtout quand on y trouve son
» compte, nous leur donnerons des
» instrumens, qui couperont peu, mais
» qui ne coûteront que six sols et que
» je ferai payer vingt. Comme il faut en-
» core que tout le monde vive, je vous
» mets d'un tiers dans mes bénéfices,

» et cela pourra monter à soixante francs » par mois. — En vérité! — Faites-moi » le plaisir de recevoir le premier mois » d'avance. — Monsieur... — Ah ça! » il est convenu que vous trouverez bon » tout ce que je fournirai. — Si cependant on crie trop fort?.... — Des employés se plaindre de ne pas travailler! cela ne s'est jamais vu. Et puis, ils » sont intéréssés à me ménager : je leur » donne à chacun, au premier jour de » l'an, un almanach doré sur tranche. » — Mais le travail souffrira... — Qu'est-» ce que cela fait? On créera vingt ou » trente emplois de plus; vingt ou trente » pères de familles seront placés, et j'au-» rai fait notre bien particulier et le » bien public à la fois. Oh! je ne suis » pas égoïste, moi. — Ma foi, mon-» sieur, je n'ai rien à répondre à d'aussi » bonnes raisons. » Et Moufflard met ses soixante francs dans sa poche.

CHAPITRE III.

Revenons au comte d'Alaire.

Que faisait-il, pendant que Versac était à l'Opéra? Il sortait de table et il s'ennuyait : c'est ce qui arrive assez ordinairement aux vieux célibataires. D'Alaire avait eu pendant long-temps des idées de mariage, et il les avait combattues. Si je me marie, disait-il, je m'engagerai à faire le bonheur de ma femme ; elle sera exigeante, elles le sont toutes. Il faudra que je lui sacrifie ma vie entière, et je suis bien aise de vivre pour moi : je suis égoïste.

L'amour s'était, une fois ou deux, glissé dans son cœur, et il avait résisté.

Cette dame si jolie, pensait-il, qui m'accueille, qui m'attire, donnerait de la vanité à tout autre. Mais que me prouverait sa faiblesse? Qu'elle a le goût du plaisir, et qu'elle a cru que je lui conviens mieux qu'un autre. Que son espoir soit déçu, elle me quittera; que je sois l'homme qu'elle cherchait, elle me quittera encore, parce que l'amour s'use d'un côté pour gagner d'un autre. Et puis son mari s'aime passionnément en elle. Que cette intrigue perce, il sera malheureux; si je causais le malheur de quelqu'un, je ne dormirais pas tranquille, et j'aime à dormir d'un bon somme.

De projets en projets, de raisonnemens en raisonnemens, d'Alaire était arrivé à sa cinquantième année. Il pensait alors qu'il était trop tard pour revenir aux agréables chimères qu'il avait caressées pendant sa jeunesse. Il avait dîné. Il s'ennuyait, comme je vous le disais tout à l'heure; il avait pris son Plutarque, et il passait d'un homme célèbre à un

autre : ces prétendus grands hommes, disait-il, n'ont rien fait que pour eux; ils ont obtenu des honneurs pendant leur vie, et ils sont morts avec la certitude que la postérité s'occuperait d'eux. Moi, je ne vois dans tout cela qu'une ressource contre l'ennui, et je m'embarrasse fort peu de ces messieurs-là.

Cependant d'Alaire continuait de lire, et, sans s'en apercevoir, il souriait à tel trait de grandeur ou d'héroïsme. Se surprenait-il, applaudissant malgré lui à Thémistocle, à Aristide, il jetait le livre, le reprenait après avoir fait un tour ou deux dans son salon; et, fatigué de le jeter et de le reprendre, il sonne et ordonne qu'on mette ses chevaux.

Il descend, et croit remarquer que son cocher n'est pas d'aplomb sur son siége. « Malheureux! ce n'est donc pas » pour me servir que tu es entré chez » moi; c'est pour y gagner de quoi te » griser; tu ne t'occupes que de toi : tu » es un égoïste. Va te coucher, maraud. » Si je sortais, mon carrosse te passerait

» sur le corps, et je n'entends pas avoir » d'être souffrant chez moi. Le spec- » tacle de la douleur m'afflige, et je » ne veux compâtir aux peines de per- » sonne. »

D'Alaire allait remonter, et probablement reprendre son Plutarque. Son suisse querellait une jeune personne éplorée, qui voulait absolument parler à M. le comte. « Pourquoi empêcher » mademoiselle de m'approcher ?—M. le » comte a fait défendre la porte.—Oui ; » mais je suis ici, et c'est à moi d'éloi- » gner ou de recevoir cette jeune per- » sonne. Imaginez-vous, parce que je » vous ai donné le baudrier, que vous » soyez établi gouverneur de ma maison, » et que personne ne me verra que sous » votre bon plaisir ? D'ailleurs, quel usage » faites-vous de cette autorité supposée ? » Vous avez l'ambition de marquer ; » vous voulez être un personnage, n'im- » porte à quel prix. Vous affligez un en- » fant qui n'a peut-être que trop de sujets » de chagrin. Vous voyez ses larmes sans

» émotion. Vous êtes un égoïste. Montez,
» mademoiselle, montez.

» Un égoïste! un égoïste! répétait le co-
» cher en bredouillant; qu'est-ce que cela
» veut dire, papa Sturmer? — Cela veut
» dire... cela veut dire... ma foi, je n'en
» sais rien. — Est-ce un compliment?
» est-ce une injure? — Une injure! cela
» ne se peut pas. Monsieur répète à cha-
» que instant, qu'il est égoïste aussi, et
» on ne se dit pas de sottises à soi-même.
» — D'ailleurs, monsieur fait tant de bien!
» — C'est vrai, c'est très-vrai. — C'est
» donc un compliment que monsieur
» nous a fait. — Nous ne pouvons plus en
» douter. — Cependant il paraissait mé-
» content de nous. — Bah! ne gronde-
» t-il pas sans cesse? — C'est encore vrai,
» et il a voulu adoucir ce que ses pre-
» mières paroles ont eu de dur, en finis-
» sant par un mot propre à nous les faire
» oublier. — Je continuerai donc de boire,
» pour le bien de mon marchand de vin.
» — Moi, je serai toujours ferme pour
» l'honneur de ma livrée, et pour don-

» ner une haute idée de M. le comte. »

D'Alaire a conduit la jeune personne à son appartement; il lui a avancé un fauteuil d'un air affable; il s'est assis à côté d'elle. « Ne vous flattez pas lui dit-» il, que je prenne à vous le moindre » intérêt. Que m'importe que vous sou-» friez ou non? mais je pense que j'aurai » du plaisir à sécher vos larmes, et j'en » tarirai la source. Parlez, mademoiselle. » Qu'avez-vous? que puis-je pour vous? »

Le lecteur n'a pas oublié un certain Mauret, à qui son excellence a donné l'emploi que Mouffiard exerçait depuis trente ans. Il se souvient que la place d'inspecteur de canifs et de grattoirs est due à la confidence que Moufflard a faite au public de l'Opéra, des amours clandestins de monseigneur. La jeune personne est la sœur de Mauret.

Les premières phrases de d'Alaire avaient glacé Julie. Ses derniers mots lui rendirent de la force et de l'espérance. Elle tourna ; vers l'homme qu'elle implorait, un grand œil bleu, d'une

douceur, d'une expression!... « Mon » enfant, ne me regardez pas ainsi. » Parlez, vous direz moins; mais je » pourrai écouter sans distraction. Baissez donc les yeux, mademoiselle, et » Parlez. — M. le comte,.. M. le comte... » M. le comte...—Hé! je sais bien que » je suis comte, comte sans comté, sans » priviléges. M. le comte, aujourd'hui, » ne veut pas dire beaucoup plus que » M. Thomas, ou M. Guillaume: aussi » ne suis-je pas énorgueilli de mon titre. » Cependant, je suis bien aise d'être » homme de qualité; cela me tire de la » foule, et commande les égards des gens » superficiels à qui j'ai affaire. Ce que » je dis, mademoiselle, cesserait de vous » étonner, si vous saviez que j'ai le vice » essentiel de l'espèce humaine. — Un » vice, monsieur le comte, vous? — » Oui, moi, mademoiselle, moi, comme » un autre, comme vous, sans doute... » Vos larmes redoublent... Pardon, » pardon, ma chère enfant. Je vous ai » dit une vérité dure; votre douleur

» m'afflige moi-même et je ne veux pas » m'affliger. Parlez donc, je vous en » supplie, bannissons ces tristes pensées.»

Julie ne comprenait rien à ce mélange de dureté et de bienveillance. On lui avait vanté le cœur de d'Alaire, et elle commençait à se repentir d'avoir fait une démarche qui n'avait servi encore qu'à l'humilier. Cependant elle croyait n'avoir rien de plus à redouter, et elle commença à s'expliquer, au risque d'être souvent interrompue. « — M. le comte, » j'ai perdu mon père bien jeune. — Je » ne peux vous le rendre. — Ce fut » pour moi le plus grand des malheurs. » — Ah! j'entends; votre père était » bon; vous aviez en lui un ami vrai, » un guide, et voilà pourquoi vous le » regrettez. — Je l'aimais par reconnais- » sance... — C'est-à-dire par le souvenir » de ce qu'il a fait pour vous et par l'es- » poir qu'il ferait davantage. — Mon- » sieur, vous calomniez mon cœur. — » Mademoiselle, de grands mots ne » m'en imposent pas; mais finissons. En

» quelles mains vous a laissée votre père?
» — J'ai une mère, M. le comte... —
» Vous soupirez. Cette mère ne vous est
» pas aussi chère que l'était votre père.
» — Je la respecte, monsieur. — Et
» vous ne l'aimez pas, parce qu'elle a
» quelques torts graves envers vous. —
» Ah, monsieur!... monsieur... — Le-
» vez-vous, mademoiselle. Je ne souffrirai
» pas que vous restiez dans cette attitude
» humiliante. — Monsieur, sauvez-moi
» l'honneur et la vie. »

D'Alaire se relève, la replace dans son fauteuil, se tait et prête une oreille attentive. « Le valet de chambre d'un » grand seigneur, est venu chez nous, » il y a quelques jours. Son maître, a-t- » il dit, m'a vue à un représentation de » *la Fille d'honneur*... — Ah! vous allez » au spectacle! les jeunes filles aiment » à voir des *Nanine*, des *Paméla* : cela » donne des espérances flatteuse. Enfin, » vous aviez un billet pour entendre *la* » *Fille d'honneur*. — Heureux billet! il » m'a éclairée sur le danger qui me me-

» nace. — Bon, bon. Revenez, s'il vous
» plaît. Le maître du valet de chambre
» vous a vue au spectacle. — J'étais
» pourtant bient haut. — Ma fille, le
» vice à l'œil perçant. — Cet homme a
» fait des offres brillantes à ma mère...
» — Qui les a acceptées ? — Hélas !
» monsieur... Il a promis une place à
» mon frère...—Et à vous? mon enfant,
» — Tout ce que je voudrais. — Vous
» êtes née sans doute dans une classe
» indigente. — Je suis ouvrière en den-
» telles.. —Et vous êtes sans protecteur:
» le lâche n'outrage jamais que lorsqu'il
» peut le faire impunément. Poursuivez.

» — Cet émissaire est sorti, et ma
» mère a essayé de me persuader. —
» Qu'avez-vous répondu ? — Que je
» préfère ma réputation à l'éclat des
» richesses. — Cela signifie que vous
» trouvez à suivre la sagesse, plus de
» satisfaction que vous en procureraient
» l'or et les diamans. On est fier, d'ail-
» leurs d'avoir résisté à la séduction.
» On s'est élevé à ses propres yeux, et

» on se laisse aller au plaisir de s'hono-
» rer soi-même. — Celui-là est bien
» légitime, monsieur. — Je n'en discon-
» viens pas, mon enfant; mais ce n'en
» est pas moins de l'égoïsme. Enfin? —
» Enfin, monsieur, ma résistance, mes
» prières, mes pleurs ont été inutiles,
» et ce soir, on doit, on veut .. il faut...
» —On tentera, on voudra vainement.
» Vous n'irez pas... Et où veut-on vous
» conduire? — Monseigneur doit venir
» déguisé...— Ah, c'est un monseigneur!
» ils sont plaisans ces seigneurs, qui ne
» savent rien respecter! Son nom,
» s'il vous plaît? — On le dit votre ami,
» on assure que vous pouvez tout sur
» son esprit, et voilà pourquoi je suis
» venue me réfugier près de vous. —
» C'est Versac, c'est Versac! Il y a trois
» jours que je n'ai eu le plaisir de le
» gronder. Oh! quelle scène je vais lui
» faire! quelle bonne nuit je passerai!
» Mais pourquoi, mademoiselle avez-
» vous préféré un ami de Versac à tout
» autre? — Je suis déterminée à ne pas

» céder ; mais mon frère a une place
» dont il avait le plus grand besoin, et
» vous seul m'a-t-on dit, pouvez tout
» concilier. — Ah! du calcul ! et vous
» aimez ce frère ? — Bien tendrement.
» —J'entends : vous vous aimez en lui.
» Qu'on vienne me dire que l'égoïsme
» n'est pas le vice commun à l'espèce
» humaine, lorsque la candeur et l'in-
» nocence en sont entachées!

D'Alaire se lève et sonne. « Faites
» venir madame Bernard. » Madame
Bernard est sa femme de charge.
« Madame, je vous confie mademoiselle.
» Logez-la avec vous; qu'elle soit traitée
» avec les égards dus au malheur. Allez et
» félicitez-vous de ce que les bienséances
» m'obligent à vous sacrifier la moitié
» d'une jouissance. Ah ! dites à Julien
» de m'aller chercher un fiacre. »

Madame Bernard était une femme
bien née, que de longs malheurs avaient
réduite à solliciter une place quelcon-
que. On avait parlé d'elle à d'Alaire,
qui l'avait prise sans savoir à quoi il

l'occuperait, et qui ne la rencontrait jamais dans ses appartemens, sans se dire avec complaisance : C'est moi qui ai éloigné d'elle la misère, et les humiliations qui l'accompagnent.

La femme de charge mourut. Il donna sa place à madame Bernard, et il se disait encore : Elle ne rougira plus de devoir son bien-être à la pitié; elle gagnera ce que je lui donnerai; elle sera heureuse, et ma jouissance sera plus vive et plus pure.

Madame Bernard avait reçu une éducation qui interdit les questions indiscrètes. Mais elle n'avait jamais eu de passion dominante; elle vivait dans la retraite; elle avait quarante-cinq ans, et, tôt ou tard, il faut payer le tribut au malin. Elle était devenue curieuse à l'excès, et la manière dont Julie était entrée à l'hôtel; l'intérêt honnête, mais pressant, que le comte paraissait prendre à la jeune personne, lui promettaient une conversation longue et piquante. Elle sut bientôt ce qu'Alaire n'avait pas

voulu apprendre, ce dont peut-être il n'avait pas pensé à s'informer. M. Mauret était capitaine de cavalerie, et fut tué à la bataille de Wagram. Il laissa une jeune veuve et deux enfans en bas âge, dépourvus de ressources. Madame Mauret avait avait été jolie, et à force de questions et d'interprétations, madame Bernard put croire que la délicatesse n'avait pas toujours dirigé la mère de Julie dans le choix des moyens d'existence. La sagesse de la jeune personne l'étonna et lui inspira un attachement sincère. Jusqu'alors elle avait suffi à tout. Elle s'aperçut, pour la première fois qu'il était indispensable d'attacher à la lingerie, une ouvrière adroite, laborieuse et sûre. Elle y conduisit Julie, et en deux heures de temps, elles formèrent un tas énorme de linge, qui avait quelque besoin d'être réparé.

Ces dispositions préliminaires terminées, madame Bernard revint à son goût dominant, et releva la conversation. Il était assez naturel que Julie se fît expli-

quer la contradiction continuelle qu'elle avait remarquée dans le comte, et comment on peut allier, à l'extrême bonté, la bizarrerie et même la dureté des expressions. « Que cela ne vous inquiète » pas, ma chère amie, lui dit madame » Bernard ; laissez passer les mots et ar- » rêtez-vous aux choses. Tout homme » a sa manie ; celle du comte est de se » persuader, de tâcher de faire croire à » tout le monde que l'égoïsme est le le- » vier qui remue le genre humain. De- » puis que je le connais, il n'a rien fait » que la vertu ne puisse avouer, et » il repousse avec opiniâtreté le titre » d'homme vertueux. Sans cesse il pra- » tique le bien, et son cœur est toujours » sec et froid. C'est un malheur pour lui, » sans doute; plaignons-le d'avoir adopté » un semblable système; mais gardez- » vous de le combattre, si par hasard » il vous développe quelques-unes des » idées qu'il a adoptées à ce sujet. At- » tribuez aussi à l'amour de vous le peu » de bien que vous pourrez faire chez

» lui, et vous parviendrez en peu de » temps à la plus haute faveur.

» Du moment où je suis entrée ici, il » m'a marqué de la considération et de » la confiance. J'ai souffert de la cons- » tance avec laquelle il cherche à se dé- » grader à ses propres yeux. Je me suis » permis quelques représentations ; j'ai » voulu prouver que l'homme de bien » s'élève, et que sa propre estime est la » juste récompense d'un bienfait. Il a » rompu toute relation avec moi, et ne » m'a plus parlé que de la conduite de » sa maison. Je ne peux revenir sur ce » que j'ai dit; mais l'avis que je vous » donne peut vous être très-utile : pro- » fitez-en. »

Revenons à Versac que nous avons perdu de vue depuis quelque temps. Moufflard avait cru faire un coup de maître en lui rendant son sapajou, et Versac était révolté de l'idée de devoir quelque chose à un homme qu'il détestait. La réparation tardive que Moufflard lui avait faite à l'Opéra, n'avait pas

effacé de son esprit la sortie virulente qui l'avait précédée. Et il faut, se disait-il, que je doive un service à ce misérable ! Il a prétendu me forcer à la reconnaissance ! Il paiera cher cet attentat ; je n'attends que l'occasion ; elle se présentera sans doute.

Pendant que le comte roulait modestement dans son fiacre, le valet de chambre de Versac vint lui annoncer l'évasion de Julie. Oh ! alors sa fureur n'eut plus de bornes. Il oublia Moufflard pour maudire une petite imbécille, qui n'avait pas assez d'élévation dans l'âme pour sortir de sa misère, et bénir la main respectable qui voulait l'en tirer. Son premier mouvement fut de chasser Mauret, et de faire enfermer sa mère et sa sœur. Il sentit aussitôt les difficultés qui s'opposaient à ce plan de vengeance. Chasser, sans motifs qu'on puisse avouer, un jeune homme, en faveur de qui on s'est permis, trois jours auparavant, de commettre une injustice criante ! Exercer envers ces femmes une autorité ar-

bitraire, qu'un simple mémoire dévoilera, que l'autorité supérieure ne manquera pas de punir ! « Heureux temps ! » s'écria-t-il avec douleur, où les mi-» nistres subjuguaient non-seulement » les peuples, mais les rois! Heureux » temps, qu'êtes-vous devenu ? »

On annonça d'Alaire, et Versac reprit aussitôt un air ouvert, affable et riant. C'est un masque qu'il prend et quitte à volonté. « Ah! vous voilà, mon cher » comte ! — Votre cher comte a de l'hu-» meur, beaucoup d'humeur. — Et con-» tre qui? — Et parbleu, contre vous. » — Cela vous arrive souvent. — Et » vous n'en êtes pas plus sage. Qu'est-ce, » s'il vous plaît, qu'une petite Julie Mau-» ret.... — Oh! j'y suis, j'y suis. Vous » savez que je suis philantrope. — Il y a » long-temps que vous le dites. — Je » cherche le mérite dans l'obscurité. — » C'est admirable. — La famille Mauret » est honnête et même estimable. — Qui » vous l'a dit? — Mon valet de chambre. » — La belle autorité! — J'ai placé le

» fils dans mes bureaux. — A la bonne
» heure. — J'ai fait une pension à la
» mère. — Voilà de l'argent bien placé!
» — Je comptais même aller ce soir vi-
» siter ces bonnes gens. — Et vous n'i-
» rez pas. — Pourquoi? — Parce que
» celle pour qui la philantropie faisait
» tant a jugé à propos de s'éloigner de
» son domicile. — Vous savez cela, cher
» comte? — Le cher comte sait tout, et
» voici ce que vous ne savez pas. La pe-
» tite Mauret est chez moi, et il n'est pas
» de puissance qui parvienne à l'en ar-
» racher. — Elle est chez vous! — Je ne
» la connais pas; mais j'ai trouvé du
» plaisir à la recevoir, à la protéger; et
» je n'ai rien fait que pour moi, enten-
» dez-vous : je l'avoue, je le proclame,
» je ne suis pas philantrope; moi. — Elle
» est chez vous! Je ne reviens pas de
» mon étonnement. — Rien de plus sim-
» ple cependant, et de plus facile à ex-
» pliquer. La petite Mauret est sage; sa
» mère est une infâme, et vous un liber-
» tin. — Modérez vos expressions, je

» vous en prie, monsieur. — Soyez dé-
» cent dans votre conduite, et les ex-
» pressions seront ce qu'elles doivent
» être. — L'amour, M. le comte,... —
» L'amour, l'amour! Un amoureux de
» cinquante ans, qui ne peut se vaincre!
» Un amoureux qui est loin d'être beau,
» et qui prétend, à quelque prix que ce
» soit, que la jeunesse et les grâces lui
» cèdent! Un amoureux, qui se dégrade
» jusqu'à consentir à devoir son triom-
» phe à l'or! —M. le comte, la patience
» a ses bornes. — Et qui en a plus besoin
» que moi? Croyez-vous qu'il ne me
» soit pas pénible d'avoir à rougir de
» vos égaremens? Mon devoir n'est-il
» pas de mettre votre cœur à nu, et de
» vous effrayer de l'aspect repoussant
» qu'il présente? Vous, chargé d'une
» grande administration, vous abusez
» de l'influence de votre place et de
» celle des richesses pour corrompre un
» enfant, dont la résistance est la satire
» sanglante de vos désordres. Vous met-
» tez votre réputation à la merci d'un

» valet que vous pouvez chasser, qui
» peut vous quitter demain, et vous
» perdre daus l'opinion publique, qui
» est la sauve garde d'un homme d'état.
» Et je le souffrirais! Je m'entendrais dire
» que je suis l'ami d'un homme sans
» mœurs, d'un homme méchant! Je
» passerais pour un être sans discerne-
» ment! Non, M. le philantrope, je
» m'aime trop pour cela, et je vous em-
» pêcherai de vous déshonorer. — Vous
» aviez bien raison de me dire l'autre
» jour qu'en amitié il y a toujours une
» dupe. Je vous déclare, monsieur, que
» je suis las d'être la vôtre. — Moi je le
» suis d'avoir toujours à gronder. —
» Hé bien, monsieur, vous pouvez vous
» en dispenser à l'avenir. — Vous vou-
» lez rompre, je vous prends au mot. La
» satisfaction de valoir mieux que vous
» est trop achetée par le spectacle con-
» tinuel de fautes plus ou moins avilis-
» santes. Vous ne me reverrez plus. Mais,
» livré à vous-même, vous arriverez à
» grands pas au précipice que creusent

» vos propres mains. Vous m'invoque-» rez alors, et je ne vous écouterai pas.
» Adieu, monsieur. »

D'Alaire remonte dans son fiacre. Je fais un peu de bien, pensait-il, et je n'ai aucun mérite à cela : il faut que j'en fasse, c'est en moi un penchant naturel, insurmontable. Mais une jouissance uniforme cesse bientôt d'en être une. Nous éprouvons tous le besoin de la variété, et celui de gronder Versac est pour moi d'une indispensable nécessité. Il a voulu rompre!... oh! il me reviendra... oui, oui, il me reviendra... et... ma foi, je le recevrai. Je l'ai avoué publiquement pour mon ami, et sa chute me ferait tort dans le monde. D'ailleurs je lui suis sincèrement attaché.

En satisfaisant un de mes goûts dominans, je lui ai dit de fort bonnes choses. Massillon n'aurait pas mieux parlé. J'ai vraiment de l'esprit, et j'en suis bien aise : c'est un moyen de plus de jouir, et par conséquent d'être heureux.

D'Alaire rentre chez lui, et Mme Bernard se présente. « Je ne vous ai pas fait » appeler, madame ; que me voulez- » vous? — Je viens M. le comte, pren- » dre vos ordres à l'égard de Melle Ju- » lie. — Je vous les ai donnés. — Elle » ne peut toujours rester chez moi, et » vous n'avez probablement pas l'inten- » tion de la renvoyer à sa mère. — J'en » suis incapable. Mais pourquoi ne res- » terait-elle pas avec vous? — Sans titre, » sans qualité dans votre maison? vou- » lez-vous qu'on pense?... — Quoi! fi- » nissez. — Que vous avez des vues sur » elle, et que j'ai la faiblesse de les se- » conder. — J'entends; vos représenta- » tions sont dictées par la crainte de » vous compromettre. Toujours l'égoïs- » me! Il faut donc, pour satisfaire le » vôtre, que je renvoye cette enfant, » que je la jette au milieu des dangers » auxquels j'ai eu tant de plaisir à la » soustraire? — Hé non, M. le comte, » non. — Que faut-il donc? parlez.

» — Les ouvrières que j'ai en ville

» sont négligentes et souvent mala-
» droites. Le linge de M. le comte n'est
» pas en bon état. — J'entends encore :
» vous vous ennuyez d'être seule, et
» vous voulez avoir une compagne. At-
» tachez cette petite fille à ma lingerie,
» j'y consens. — Oh! M. le comte, que
» vous êtes généreux! que vous êtes bon!
» — Non, madame, je ne suis pas gé-
» néreux, je ne suis pas bon; mais si je
» veux que Julie me doive sa vertu et
» son repos, il faut bien que je lui
» donne des moyens d'existence. Vous
» réglerez son traitement. Laissez-moi. »

CHAPITRE IV.

Encore de la philantropie.

Vous sentez bien que ce n'était pas l'amour qui avait dirigé Versac. Un homme riche et puissant voit, au spectacle, une jeune personne séduisante ; la place qu'elle y occupe, des vêtemens simples annoncent l'extrême médiocrité. Le sang s'allume, l'imagination se monte, et on ne doute pas de la facilité du succès. On a un valet-de-chambre propre à tout; on le charge de conduire l'intrigue. Les difficultés existent, on veut absolument les surmonter. On fait briller l'or, on double, on triple les offres. On a tout prévu, tout préparé ; on s'est

assuré de tout, excepté de la jeune personne. Elle fuit; l'argent donné est perdu. Le dépit, la colère remplacent les douces illusions. Les remontrances dures, mais sensées d'un ami, font naître l'humiliation, et la crainte de l'avenir. On ne s'occupe que de se garantir des suites de démarches coupables et inconsidérées.

Versac est retombé dans son fauteuil; sa tête est appuyée sur sa main; il rêve profondément. D'Alaire est un impertinent, pensait-il; mais il a raison, je me suis mis dans la dépendance de mon valet-de-chambre. Cet homme peut parler étant à mon service, et si je le congédie, je compromets nécessairement une réputation qui m'a coûté tant de soins et de temps. Tout se lie dans le monde; c'est par la conduite privée de l'homme en place qu'on juge de ce qu'il vaut comme homme d'état. Il faut absolument dérober au public la connaissance de ce qui s'est passé entre moi et la famille Mauret.... En dérober la

connaissance! tout transpire, tout perce; on ajoute, on envenime; point de demi-mesures, elles sont toujours nuisibles. Je publierai ce que j'ai fait, je colorerai ma conduite du vernis de la philantropie. Prévenir la malignité, c'est la réduire au silence.

Un homme de mon rang ne peut agir par lui-même dans la circonstance dont il s'agit, et j'ai besoin d'un agent sûr, qui tienne à moi par l'impossibilité de trouver ailleurs ce qu'il perdrait ici; qui s'engage par des complaisances qu'on ne révèle jamais, et qui mettent dans l'impuissance de rétrograder; un de mes commis, par exemple... Ah, je ne les connais pas. Je pourrais m'adresser à quelqu'un de ces gens à principes, que tout effraie et révolte.... Ce coquin de Moufflard, qui, dans une demi-heure de temps, m'a mis en pièces et m'a réhabilité, est peut-être l'homme qu'il me faut. Je le hais; mais j'ai besoin de lui, et je le persuaderai aisément qu'il est aux mieux avec moi. Je ne le crois pas

fin... C'est encore un bien ; je le dirigerai ; il agira sans savoir ce qu'il hasarde ; j'en ferai mon séide.

Versac fait appeler Moufflard. Il prend avec lui cet air caressant, ce ton de bienveillance, à l'aide desquels les grands subjuguent si facilement leurs inférieurs. Il descend jusqu'à dire quelques mots sur les écorchures dont on voit encore les traces ; Moufflard est dans l'ivresse. A propos du sapajou, on parle de la famille Mauret. Une particularité en amène une autre ; Moufflard se croit convaincu que monseigneur ne fait que du bien; que le voile du mystère couvre ses actes de bienfaisance. Cependant son excellence laisse deviner qu'elle ne craint pas un peu de publicité ; qu'elle est la récompense due à l'homme bienfaisant, un encouragement à mieux faire ; et le mot *journal* s'est échappé.

Quel est le journaliste qui ne s'empresse de louer un grand, surtout quand il le croit digne d'éloges ? Le lendemain on lisait partout : Monseigneur se délasse

de ses importans travaux, en prêtant une main secourable à l'honnête indigence. Il a placé dans ses bureaux le fils de M. Mauret, capitaine de cavalerie, tué à la bataille de Wagram; il a fait, de ses propres fonds, une pension de quinze cents francs à la veuve pour lui aider à élever sa fille, jeune personne intéressante, et le paragraphe était orné de réflexions philantropiques, de développemens plus ou moins flatteurs.

Le surlendemain, on lisait dans les petites affiches : Un homme de trente ans, un autre de quarante, un troisième de quarante-cinq, l'un ayant un peu de bien, l'autre étant sans fortune, et celui-là très-actif, tous doués d'intelligence, et connus par leur moralité, offrent leur main à mademoiselle Mauret. On se fera connaître dès qu'elle aura donné son adresse.

D'Alaire lisait les journaux. Il était frappé, chaque jour, par quelques traits d'égoïsme; il en prenait note, et il avait déjà la matière de six volumes *in-quarto*,

qu'il comptait bien faire paraître un jour. Il se mit en colère, en lisant les articles dont je viens de parler, Il s'écria que Versac joignit l'hypocrisie à la dépravation, et qu'il était trop heureux d'avoir rompu avec lui. Un moment après, il regrettait de ne pouvoir lui faire une nouvelle scène sur ces paragraphes mensongers, dont, indirectement au moins, il devait être l'auteur.

L'article des petites Affiches lui fit d'abord froncer le sourcil. « Voilà les » hommes, dit-il, et on prétend que je » ne les connais pas ! » Tout à coup il part d'un éclat de rire, ce qui lui arrive très-rarement. Il se met à son secrétaire, écrit quatre lignes, fait entrer un laquais et l'envoye porter aux petites Affiches ce qu'il vient d'écrire.

Il a placé, parmi les subalternes de sa maison, une grosse fille de dix-huit à vingt ans, mal bâtie, aux habitudes agrestes, à l'air hébêté. Il mande madame Bernard. « Vous avez à la cuisine une lai» deron... — Belle, ou laide, monsieur

» le comte, vous m'avez ordonné de la » prendre. — Je ne m'en repens pas, » et ce n'est pas là ce dont il s'agit. Après » demain, à midi, vous l'habillerez en » bourgeoise qui a de l'aisance. — Mar» guerite! — Oui, Marguerite, et vous » l'enverrez ici. — Marguerite en de» moiselle! y pensez-vous, monsieur le » comte? — Faites ce que je vous de» mande. — Il y aura de quoi mourir de » rire. — Hé bien! vous rirez tant que » cela vous conviendra. Allez. »

Versac, satisfait des journalistes, et croyant avoir couvert la vérité d'un voile impénétrable, était monté en carosse et allait, d'hôtel en hôtel, recevoir le tribut de louanges qu'il avait si bien méritées. Partout on le félicitait, on vantait sa philantropie. On applaudissait au choix du prince, justifié par des talens éminens et la pratique des vertus privées. Versac jouait l'embarras, la modestie. Ah! mon Dieu, disait-il, il y a peut-être des gens qui empoisonneront ce que je viens de faire : la petite Mauret, est dit-on, très-

jolie. Je vous jure cependant que je ne lui ai jamais parlé.

Il arrive chez une dame, célèbre par la beauté qu'elle n'a plus, par l'amabilité qu'elle a conservée, et surtout par l'influence qu'elle exerce sur tout ce qui prétend à l'esprit. Elle aime à persuader qu'elle est bien avec les grands, et quelquefois elle protège avec succès. Il était naturel que monseigneur fût accueilli dans cette maison de la manière la plus flatteuse, la plus distinguée. Aux éloges les plus délicats succéda l'invitation de rester à dîner. On promettait à son excellence des convives plus aimables les uns que les autres, quelques jolies femmes, et la manière franche, avec laquelle Versac accepta, parut causer le plus sensible plaisir.

Madame de Lessart avait, comme toutes les femmes, l'esprit du moment. Elles ne diffèrent entr'elles que par la manière, plus ou moins adroite de l'appliquer. M. Dutour avait été jeune, et madame de Lessart lui avait

prouvé qu'il était très-aimable. Il le parut beaucoup moins après quelques années, et cela est tout simple. Cependant on n'oublie jamais entièrement un homme pour qui on a eu des bontés, lorsque le nombre des heureux est borné, et madame de Lessart avait été plusieurs fois utile à Dutour. Il est à peu près reconnu que le moyen le plus sûr d'arriver rapidement à la fortune, est d'obtenir une *fourniture*. Celle de cent mille aunes de drap blanc allait être donnée. Déjà les concurrens avaient déposé leurs soumissions. Le bien de l'état exigeait que celui qui demanderait moins, obtînt la préférence. Mais on connaît les effets d'une protection puissante, et il n'est pas auprès des grands, et même des petits, de recommandation plus sûre que celle d'une très-jolie femme. Dutour avait spéculé, en épousant la sienne, non sur la dot effective, mais sur les fournitures qu'il lui *devrait*, et, sous ce rapport, elle lui avait apporté des biens considéra-

bles. Ils dînaient, ce jour-là, chez madame de Lessart, qui avait déjà essayé son crédit; elle ambitionnait de nouveaux droits au titre de protectrice. Dutour, d'ailleurs, s'était toujours très bien conduit avec elle. En se donnant de la consistance dans le monde, elle s'acquittait avec un ancien ami. Ainsi, de la considération de plus, et de la reconnaissance de moins à jouer ou à sentir, ce qui fatigue toujours un peu, tels étaient les motifs qui avaient déterminé madame de Lessart à presser l'excellence d'accepter son dîner. d'Alaire, instruit des détails, n'aurait pas manqué de crier à l'égoïsme. Je laisse au lecteur à juger s'il aurait eu tort, ou raison.

On présenta à monseigneur tous ceux qui entraient avec la plus scrupuleuse exactitude. Il salua le plus grand nombre, avec une froideur qu'il croyait être de la dignité, et une parcimonie de paroles que le vulgaire prend souvent pour de la profondeur, ou la préoccupation que

doivent donner les grandes affaires. Il fit un certain accueil à deux ou trois poètes, parce qu'il est beau d'encourager les arts, qu'il est flatteur de jouer le *Mécène*, et surtout de s'en voir donner le nom. Un poète, accueilli par monseigneur, ne pouvait manquer de lui adresser une épître sur la philantropie, et c'est ce que voulait monseigneur. D'Alaire, d'Alaire, où étiez-vous!

On allait se mettre à table. Madame de Lessart s'empara de Versac; elle fait briller les charmes de son esprit; elle subjugue elle entraîne. Un sourire, qui n'a rien d'étudié, lui fait connaître que le moment est favorable, et elle ne le laisse pas échapper. Elle parle, à demi-voix, des cent mille aunes de drap, de Dutour, dont Versac a déjà oublié le nom, et de sa probité, dont on se soucie peu. Versac répond, très-haut qu'il sera enchanté de faire quelque chose qui soit agréable à madame de Lessart; il convient que l'amour des hommes est sa passion dominante; la bienfaisance, son

penchant le plus doux ; mais que la sévère équité est la règle de sa conduite ; que son attachement à ses devoirs fait disparaître toute considération personnelle, et que l'intérêt de l'état doit être la régle unique qui dirige un homme en place.

Madame de Lessart est piquée ; mais elle applaudit à de si beaux sentimens. On lui annonce qu'elle est servie. Versac a le coup d'œil sûr. Il présente la main à madame Dutour ; il promène, à la ronde, un regard bienveillant, il s'assied avec une noble aisance ; place la jolie femme près de lui, et laisse à madame de Lessart la liberté d'arranger les autres, selon les goûts et les convenances.

Un homme, placé à côté d'une femme qu'il ne connaît pas, qui n'est ni jeune ni vieille, ni laide ni jolie, ne sait que lui dire, et dîne : c'est en effet ce qu'il y a de mieux à faire quand on est à table. L'imagination de Versac ne pouvait être stérile auprès de madame

Dutour. Il fut aimable; il crut l'être, au moins, parce que les plus jolis yeux du monde souriaient au moindre mot qui lui échappait. La conversation prit bientôt une tournure semi-sentimentale, et les plus jolis yeux du monde s'animaient et paraissaient tendres tour à tour. On ne se dit rien de positif; mais on sentit qu'on était d'accord. Ce que c'est que l'usage du grand monde !

Un de messieurs les poètes avait préparé le matin un *impromptu* pour madame de Lessart. Tout homme, quel qu'il soit, paye son dîner. Celui qui n'est bon à rien, n'est invité que parce qu'il est riche. Il rend le dîner reçu; il le paye plus cher qu'un autre, et cela est juste.

Le poète n'avait à substituer, dans ses vers, que le nom de Versac à celui de Lessart. Même mesure, même redondance; j'allais dire, presque même rime.

Au dessert, la maîtresse de l'hôtel adresse une invocation aux muses. Deux chansonniers payent leur tribut. L'hom-

me à l'impromptu assure qu'il n'a rien de prêt ; on le prie, on le presse ; il lève les yeux au plafond, il réfléchit ; on attend un de ces jolis *riens* qui coûtent peu à l'homme qui a l'habitude d'écrire. Dix, quinze, vingt, trente vers s'échappent, et sont savourés par Versac. On applaudit ; on proteste que personne n'improvise avec cette facilité et cette grâce. Il est constant que c'est bien un impromptu qu'on vient d'entendre : l'auteur ne savait certainement pas qu'il aurait l'honneur de dîner avec son excellence.

On passe au salon. Versac serre, d'une manière expressive, la main du poète ; il le proclame homme de génie ; il le prie de lui envoyer ses vers. Tout le monde est content.

Dutour a de l'expérience. Il ne doute pas que la fourniture de cent mille aunes de drap ne soit à lui, et en homme qui sait vivre, il se retire sans bruit.

Il faut faire quelque chose pour arriver à minuit. On joue ; on gagne de l'or,

dont on peut se passer ; on perd celui dont on avait besoin. Les têtes se montent; joueurs et parieurs sont tout à ce qu'ils font.

Versac et Mme Dutour ne jouaient pas. La petite femme, rassurée, en apparence, par l'absence de son mari, se livre davantage. Une proposition positive lui fait baisser les yeux ; et, dans certains cas, baisser les yeux c'est répondre. La réplique de monseigneur est attendue avec impatience ; la promesse de la fourniture est faite; on est, de part et d'autre, au comble de ses vœux; on se lève, on disparaît, la voiture vole.

Le lendemain matin, madame de Lessart reçoit un billet de son excellence. Il s'est fait présenter les soumissions des divers fournisseurs. M. Dutour est celui qui offre de livrer au prix le plus modéré. Il a joint à sa soumission des échantillons d'une qualité satisfaisante. Le préférer à ses concurrens, c'est faire à la fois un acte de jus-

tice et d'une philantropie éclairée.

Madame de Lessart, plus franche que Versac, publiait avec orgueil les services qu'elle rendait. Elle courut dans vingt maisons faire lire son billet ; elle s'arrêta long-temps chez Dutour ; elle croyait lui apprendre quelque chose de nouveau. Pauvre femme! elle lui adressa les plus belles choses du monde sur la probité et même sur la délicatesse ; elle lui fit sentir l'obligation où il était de justifier les bontés qu'elle avait pour lui, en tenant rigoureusement les conditions auxquelles il s'était soumis. Dutour protestait de son désintéressement; il avait été guidé, plutôt par le désir d'être utile, que par l'appât du gain. Sa petite femme riait, et de l'air important de madame de Lessart, et des contes que lui faisait son mari. Elle avait aussi son genre d'orgueil, et en se regardant avec complaisance dans une glace, elle se disait : Une figure comme celle-là n'a pas besoin de protection ; il suffit de se montrer.

Versac disait de son côté : Dutour est un fripon ; il est impossible qu'il fournisse d'après ses échantillons ; mais sa femme est si jolie ! et puis cent mille écus de plus au *budget* couvriront cela.

CHAPITRE V.

Je crois qu'il sera varié.

Il était midi. Madame Bernard se présenta, poussant devant elle Marguerite, et riant aux éclats. Marguerite ne ressemblait pas mal à un fagot habillé, et d'Alaire eut de la peine à conserver son air sérieux. Mais quand il se crut maître de lui, il tança vivement sa femme de charge. « Croyez-vous, madame, que » mes gens doivent être l'objet de vos » railleries ? Que trouvez-vous de si plai- » sant dans cette fille ? Elle est gênée » dans des habits qu'elle n'a pas l'habi- » tude de porter ; cela est tout simple, » et vous le savez comme moi. Que signi-

» fient ces ris immodérés? ils sont l'ex-
» pression de l'orgueil; ils tendent à
» faire sentir à Marguerite l'abjection
» de la place qu'elle occupe, et votre
» supériorité. Vous en accablez, sans
» ménagement, une pauvre servante.
» Que vous importe son humiliation,
» pourvu que vous jouissiez? Vous êtes
» une égoïste.

» — Mais, M. le comte, vous m'avez
» permis avant-hier de rire autant que
» je le voudrais. — Oui, madame, mais
» entre nous; et certes je n'ai pas en-
» tendu vous autoriser à offenser per-
» sonne. Ma bonne Marguerite, mets-
» toi dans ce fauteuil. — Moi, M. le
» comte? — Pourquoi hésites-tu, puisque
» je t'y invite et que je le veux? Je ne
» ressemble pas à madame Bernard, et
» je te retrouve sous des habits qui te
» vont assez mal, il faut que j'en con-
» vienne. Tu as un très-mince emploi,
» tu le remplis bien; tu vaux qui que ce
» soit ici. Assieds-toi, te dis-je, et sois
» parfaitement à ton aise.»

Madame Bernard, piquée au vif, sortit du plan qu'elle avait suivi jusqu'alors. « Si j'osais parler, dit-elle à d'A-
» laire. — Parlez, madame, parlez. —
» Ma franchise, peut être...—Ne me dé-
» plaira pas. — Eh bien! M. le comte,
» je viens d'avoir un tort assez grave,
» je l'avoue. Je vous ai indisposé, et vous
» trouvez quelque satisfaction à venger
» Marguerite d'une offense qui n'était
» pas réfléchie. Vous vous élevez à vos
» propres yeux, en protégeant le faible
» contre le fort. Vous êtes très-content
» de vous en ce moment. — C'est cela,
» madame, c'est cela Vous commencez
» à connaître le cœur humain. Si vous
» aviez toujours vu et pensé ainsi, je ne
» vous aurais pas donné d'emploi dans
» ma maison; je vous aurais approchée
» de moi; nous aurions raisonné philo-
» sophie ensemble. Votre tournure d'es-
» prit me plaisait; vos grands mots, subs-
» titués à des choses évidentes, m'ont ins-
» piré de l'éloignement. — Je vous en-
» tends, M. le comte: vous avez des mo-

» mens d'un vide difficile à supporter.—
» Cela est vrai.—Vous éprouvez souvent
» le besoin d'avoir quelqu'un qui ne vous
» impose aucune contrainte, et qui ce-
» pendant puisse vous entendre et vous
» répondre.—Je l'avoue, madame, j'en
» conviens. Vous conviendrez aussi que
» vous brûlez d'être la préférée. — Mais,
» M. le comte, je m'occupe un peu de
» moi. — Oh! un peu! beaucoup. —
» Beaucoup, soit. — A la bonne heure.
» J'aime qu'on s'exprime ainsi. Vous dé-
» sirez être mieux, et cela doit être : je
» recherche les jouissances qui ne lais-
» sent après elle ni craintes ni regrets,
» et dans ce moment chacun de nous
» ne s'occuppe que de lui.

» Madame, vous choisirez, parmi mes
» domestiques, un homme digne de quel-
» que confiance; vous le chargerez des
» détails, et vous vous bornerez à le
» surveiller. Vous ferez les honneurs de
» ma maison et de ma table, et nous
» compterons tous les mois. A commen-
» cer d'aujourd'hui, vous ferez mettre

» deux couverts. — De tels arrange-
» mens, M. le comte, me plaisent beau-
» coup. — Je le crois. — Et je ferai des
» efforts soutenus pour justifier vos bon-
» tés. — Pour conserver le bien-être
» que je vous assure. — Je le pensais,
« M. le comte. — Pourquoi ne pas le
» dire? Je n'exige de vous que de la fran-
» chise; mais je la veux entière et sans
» réserve. — Nous voilà parfaitement
» d'accord. Mais Julie..... — Qu'en fe-
» rons-nous? — On ne peut la laisser à
» elle-même.... — Au milieu de do-
» mestiques sans délicatesse, peut-être
» sans honnêteté. — En supposant que
» vous voulussiez en faire votre femme
» de charge, son extrême jeunesse ne
» commanderait ni le respect, ni la
» confiance. — Ma chère madame Ber-
» nard, voilà qui est embarrassant.. Hé!
» que diable, madame, vous n'avez d'a-
» bord pensé qu'à vous, et vous voyez...
» — M. le comte n'a pas été plus pré-
» voyant. — Vous avez raison. Ne pour-
» rait-on pas trouver une pension chez

» d'honnêtes gens? .... Non, non, cette » mère est une vile intrigante, et il faut » à Julie un asile, où le vice et l'or ne » puissent pénétrer, une protection éle- » vée, contre laquelle on n'ose rien en- » treprendre. — Sous ces rapports, elle » ne peut être ailleurs aussi en sûreté » qu'ici. — Sans doute; mais, comme » vous l'avez dit vous-même, à quel » titre l'y garder? »

On annonce à d'Alaire une dame qui désire le voir et qui ne se nomme pas. Il ordonne qu'on la fasse entrer. La dame se présente.

« Les petites Affiches m'ont appris, » dit-elle, qu'un homme qui jouit de la » meilleure réputation méconnaît les » lois naturelles et civiles au point de » favoriser l'évasion d'une jeune per- » sonne, et de la soustraire à l'autorité » maternelle. — Ah! vous êtes madame » Mauret. — Et je viens, M. le comte, » revendiquer mes droits. — Vos droits! » ils sont perdus par l'abus que vous en » avez fait. — Monsieur prétendrait-il

» retenir ma fille chez lui? — La retenir! elle est venue se jeter dans mes » bras, et je l'ai accueillie, persuadé » qu'elle ne peut être nulle part aussi » mal que chez vous. — Ainsi, monsieur, » vous avouez le rapt, et vous y persistez. — Malheureuse! il vous sied bien » de tenir ce langage, vous, qui, sans » pudeur, avez vendu cette enfant, et » qui jouissiez sans remords du prix » que vous avez mis à sa vertu! — Vous » m'insultez, monsieur; vous oubliez » que vous êtes chez vous. — Je vous » dis la vérité; je la dis à tout le monde, » parce que cela me convient. — Il est » inutile de prolonger une discussion » qui deviendrait orageuse. Je me retire, » en déclarant à monsieur que je vais » le traduire devant les tribunaux. — » J'y paraîtrai, madame, et j'y mettrai » votre infamie au grand jour. — Vous » n'y paraîtrez pas, monsieur. — Et » la raison, s'il vous plaît? — Je jette » le masque et je vais m'expliquer franchement. — Vous êtes l'ami de M. de

» Versac. — Je ne le suis plus. — Vous » l'avez été; il interviendrait nécessai» rement au procès, et vous ne voulez » pas le dégrader dans l'opinion publi» que. — Il est trop vrai! je serais mal» heureux du mal que je ferais à cet » homme-là. Finissons. Vous voulez me » forcer à transiger : combien vous faut» il pour signer une renonciation en » bonne forme à tous vos droits sur Ju» lie? — Trente mille francs. — Trente » mille francs! — La somme aujour» d'hui, ou l'assignation demain. Voilà » bien de l'égoïsme! Celui-ci est affreux, » épouvantable! le mien, du moins, » est utile quelquefois. »

Le comte se met à son secrétaire, rugissant de fureur. Marguerite est stupéfaite. Madame Bernard regarde madame Mauret d'un air indigné et menaçant. Cette femme seule est calme. Le domestique, qui l'a introduite, rentre, et paraît attendre des ordres. D'Alaire lui demande ce qu'il veut. « Faut-il chasser » cette femme par la porte ou par la fe-

» nêtre? — De quel droit vous établissez-» vous réparateur des torts qu'on a en-» vers moi? Vous croyez gagner beaucoup » en me persuadant de votre attachement, » de votre zèle! mais comment avez-vous » l'audace d'écouter de l'antichambre? » — Quand on parle très-haut, M. le » comte, j'entends, sans avoir écouté. » — En voilà assez. Portez cette lettre à » mon notaire. Madame, demain vous » irez signer, et vous prendrez, en » échange de votre signature, l'argent » que vous me volez. Sortez, et que je » ne vous revoie jamais.

» Hé bien, ma chère madame Bernard, » sommes-nous des gens à systèmes? » Votre opinion sur le cœur humain ne » se vérifie-t-elle pas à chaque instant? » Trente mille francs! c'est un peu cher. » Il faudra les regagner par des écono-» mies. Nous passerons l'été dans ma » terre de Basse-Bretagne. — Vous allez » vous imposer des privations. — Sans » doute. — Mais elles seront compensées » par l'idée toujours renaissante de ce

» que vous doit Julie. — C'est cela, c'est
» cela. Mais que ferons-nous de cette en-
» fant? — Elle n'a plus de parens; vous
» seul lui restez au monde. Ne peut-elle
» être chez vous comme une pupille
» dans la maison de son tuteur? — Mais
» ce tuteur n'a que cinquante ans; Julie
» est charmante; André a tout entendu;
» mon notaire va savoir que je tire cette
» jeune personne des mains de sa mère,
» tranchons le mot, que je l'ai achetée.
» Delà les interprétations, les conjec-
» tures, les propos. -Hé! M. le comte,
» tenez-vous plus à votre réputation qu'à
» la sûreté de Julie? Ce serait porter l'é-
» goïsme trop loin. — Je tiens beaucoup,
» sans doute, à ma réputation; mais
» celle de Julie n'y est-elle pas désormais
» attachée, et n'est-elle pas détruite si
» je suis soupçonné? La réputation de
» cette enfant est le seul bien qu'elle pos-
» sède; je dois le lui conserver. — Par-
» tout où vous la mettrez, ne vous serait-
» il pas facile de lui faire des visites clan-
» destines? Manquera-t on de le supposer?

» — Bah! quand je serai à cent lieues » d'elle... — Ne sait-on pas avec quelle » rapidité l'opulence franchit les distan- » ces? La calomnie est active et ne verra » dans votre éloignement de la capitale » qu'un moyen de plus de cacher vos dé- » marches. — Allons, allons, vous n'ai- » mez pas la campagne. — Que je l'aime » ou non, je suis persuadée que, pour » persévérer à lever tant d'obstacles, il » faut que vous ayez un grand plaisir à » faire ce que le vulgaire appelle du bien. » — En voilà assez, madame; en voilà » assez. Chassons ces tristes idées : la mé- » lancolie ne me vaut rien. Faites servir » aujourd'hui Julie dans votre apparte- » tement, et demain nous verrons. »

Un bruit sourd paraît venir de l'anti-chambre. D'Alaire, madame Bernard et Marguerite prêtent l'oreille. « Ma » note était déposée aux petites Affiches » avant les vôtres : j'entrerai le premier. » J'ai payé le double du prix ordinaire » pour que mon article parût le lende- » main : je passerai avant vous. — Je

» suis cousin d'un des compositeurs, et » je suis annoncé en tête de la colonne des » demandes : bien certainement, vous » ne vous présenterez qu'après moi. Voilà » mes originaux, dit le comte. » Il ouvre les deux battans, et pour terminer la contestation, il invite les trois messieurs à entrer de front.

L'aigreur, qui commençait à naître, se calme aussitôt. A l'aspect de M. le comte, ces messieurs deviennent très-polis; leur ton est plein d'aménité ; leur regard sollicite la bienveillance. Marguerite se lève, fait une révérence gauche et retombe sur son fauteuil. Mme Bernard n'a pas exigé d'elle autre chose : c'est là tout ce qu'elle pouvait apprendre. D'Alaire est obligé de faire des efforts pour conserver la dignité du rôle qu'il va jouer. Madame Bernard cherche et trouve une phrase qui la met à son aise, et elle rit de tout son cœur.

Nos trois messieurs s'arquent le dos en alongeant le cou vers Marguerite. Ils se tournent ensuite du côté du comte,

et l'un d'eux, qui croit apparemment avoir plus d'esprit que les autres, prend la parole et demande avec des inflexions mielleuses, si mademoiselle est la jeune personne qu'il désire si vivement de saluer. Le comte répond affirmativement. Une tête se baisse, pendant qu'une autre se relève, pour se baisser de nouveau. Les révérences se succèdent sans interruption. Marguerite, qui n'est pas accoutumée à ces marques de respect, ne sait que penser de ce qu'elle voit. « Hé bien! messieurs, » dit le comte, comment la trouvez-» vous? — Charmante, adorable. — En » vérité? — D'honnenr.

» — Ah ça! vous ne pouvez l'épouser » tous les trois. — Le hasard nous a » rendus rivaux, M. le comte; que le » hasard décide et fasse un heureux. — » Et si aucun de vous ne convient à ma-» demoiselle? — Certainement il ne me » convenont pas. J'aime Jérôme, moi. » Jérôme est le commissionnaire de l'hôtel. Ce langage agreste paraît déplacé dans la

bouche d'une demoiselle, fille d'un capitaine de cavalerie. Nos épouseurs secouent les oreilles. Cependant l'orateur ne se démonte pas : il sait que la prudence veut qu'on ne précipite jamais son jugement. Il reprend la parole. « Nous
» avons un rival aimé, M. le comte! Ah!
» quel malheur pour nous! Pourquoi,
» mademoiselle, avoir donné votre
» adresse, puisque votre cœur est pré-
» venu en faveur d'un autre? Cela est
» fâcheux, cruel, désespérant! — Hé
» non, messieurs! hé non! vous ne vous
» désespèrerez pas; vous ferez mieux :
» vous serez aimables, empressés; vous
» tâcherez de supplanter M. Jérôme,
» qui, entre nous, n'est pas un homme
» d'un mérite extraordinaire. — Qu'est-
» ce qu'ous ditesdonc, M. le comte! Ous
» savez ben qu'mon Jérôme porte trois
» cents sur ses crochets, comme j'porte
» une plume. — Des crochets? — Qu'en-
» tends-je! — Qu'est-ce que cela veut
» dire? »

D'Alaire avait, plusieurs fois, fait si-

gne à Marguerite de se taire. Mais on lui parlait mariage avec un autre que Jérôme; on avait attaqué la réputation colossale du commissionnaire. Quelle fille peut se posséder en pareille circonstance? Celle-ci s'était levée et marchait à pas alongés dans le salon. Elle se tordait les bras, se meurtrissait les mains à force de se les serrer, et elle répétait sans cesse: « Oui, M. le comte, oui, » trois cents sur ses crochets. »

Nos épouseurs ne savaient plus où ils en étaient, ni quelle contenance ils devaient prendre. L'orateur jugea convenable de faire sentir au moins qu'il n'était pas dupe de ce qui se passait. « Ceci, » M. le comte, ressemble beaucoup à » une mystification, et sans la haute » idée que j'ai de votre caractère.... — » Oui, messieurs, oui, c'est une mysti- » fication. Celle-ci, du moins, est assez » innocente; mais vous en aviez préparé » une à mademoiselle Mauret, qui pouvait » avoir les plus sérieuses conséquences, » et je ne fais que suivre le mauvais

» exemple que vous m'avez donné. — » M. le comte, je n'entends pas trop... » — Ah! vous n'entendez pas. Je vais » m'expliquer. Vous apprenez, par la » voie des journaux, que M. de Versac » protège fortement une famille, dont » une demoiselle, jeune et intéressante, » fait partie. Vous êtes sûrs qu'une place » avantageuse sera la dot qu'elle appor- » tera à son mari, et cette persuasion » devient la règle de votre conduite. » Vous entrez chez moi; je vous pré- » sente à ma fille de cuisine; la protec- » tion de monseigneur embellit une » figure repoussante, et Marguerite » vous paraît charmante, adorable. » Vous êtes désespérés de ce que son » cœur n'est pas libre, parce que la » place convoitée vous échappe. Pour » de l'argent, vous épouseriez une gue- » non, et vous avez cela de commun » avec bien d'autres. Regardez celle-ci, » regardez-la, vous dis-je. L'emploi ob- » tenu, cette malheureuse serait trahie,

» maltraitée, délaissée. Vous êtes des » égoïstes.

» Oui, messieurs, mademoiselle Mau- » ret est ici. Elle est jolie, très-jolie, et » vous la verrez pas : vous n'êtes pas di- » gnes de l'approcher. Le souffle impur » du vil intérêt ne corrompra pas l'air » qu'elle respire.

» Je viens de vous donner une leçon, » qui peut vous être utile. Tâchez d'en » profiter. Adieu, messieurs. Laissez- » moi. »

« Madame Bernard, ils se retirent, » honteux, confus, sans articuler un » mot. Je suis bien aise d'être comte : à » la faveur d'un titre, assez insignifiant, » je me permets de dire des vérités, dont » peut-être on ne profitera pas. Ces » gens-là auraient envoyé, par-delà les » monts celui qu'ils considèrent comme » leur égal. Ils se taisent devant moi, et » ils n'en savent pas trop la raison, ni » moi non plus. — Oh ! M. le comte, » les préjugés, l'habitude, l'exemple... » — Vous avez raison, où un mouton

» passe, les autres passeront, et, vanité » à part, nous ne ressemblons pas à la » gente moutonnière.»

Marguerite ne pouvait apprécier la juste valeur d'un mot. Mais elle avait fort bien compris qu'on parlait de sa figure d'une manière très-désavantageuse. L'éducation est à une femme ce que la culture est à une plante : elle la perfectionne, sans en changer la nature, et Marguerite, sans se rendre compte de rien, avait tout l'amour-propre de son sexe. Elle n'avait osé répondre à d'Alaire. Un dépit violent, fortement concentré, perce enfin, de quelque manière que ce soit. Marguerite sanglotait dans un coin.

« Tu pleures, ma bonne Marguerite! » j'ai des torts envers toi. En voulant » prouver à ces gens-là qu'ils ne sont que » de misérables égoïstes, je l'ai été moi- » même. Je t'ai sacrifiée à la jouissance » du moment. Je réparerai ma faute. Tu » dis que Jérôme t'aime? — Oui, M. le » comte. — Tu en es sûre? — Oui, M. le

» comte. — Hé bien, tu l'épouseras. —
» Ah, M. le comte! — S'il devient infi-
» déle, ce ne sera pas la faute de ta figure,
» car tu n'as rien à perdre, et si tu chan-
» ges en vieillissant, ce ne peut être en
» mal.... Encore de l'égoïsme!.... La
» maudite vanité de prouver à cette fille
» que je ne me suis pas trompé dans le
» jugement que j'ai porté d'elle tout
» à l'heure.... Oh! les hommes! les
» hommes... Madame Bernard, je veux
» que ce mariage se fasse sans délai. Vous
» donnerez deux cents francs à Margue-
» rite, et autant à Jérôme, pour acheter
» des habits de noces. Ils vivront à l'hô-
» tel, et s'il vient des enfans, il s'élève-
» ront ici. Va, Marguerite, va re-
» prendre tes habits, que je me reproche
» de t'avoir fait quitter. » Il lui donne une petite tape sur chaque joue; il lui sourit avec bonté, et Marguerite sort, en riant d'un œil, en pleurant de l'autre, et elle court chercher Jérôme de tous les côtés.

«Je me suis mal conduit, Mme Bernard.

» — J'en conviens, M. le comte. Mais » vous savez si bien sécher les larmes que » vous faites couler! — Parbleu, c'est » bien la moindre chose!.... Ah! il me » vient une idée! nous étions tout à » l'heure, irrésolus, embarrassés sur le » parti que nous prendrons à l'égard de » Julie. J'ai prononcé que je décide- » rai demain. Vaniteux! aurai-je demain » plus de lumières qu'aujourd'hui? Si » nous consultions cette jeune personne, » elle nous donnerait peut-être quel- » que notion; elle indiquerait du moins » ce qui peut lui être agréable. Passons » à la lingerie. »

Mme Bernard suit M. le comte. Ils arrivent, ils entrent. « Julien que fai- » tes-vous ici? — M. le comte.... M. le » comte... — M. le comte vous demande » ce que vous faites là. — Je causais » avec mademoiselle. — Insolent! vous » causiez avec elle! vous causez d'aussi » près! Julie, je suis mécontent de vous. » Cet homme prend des libertés qui ne » lui conviennent pas, et vous le souf-

» frez ! — M. le comte, je ne suis rien
» chez vous ; je ne peux rien empêcher.
» — Est-ce la première fois que cet
» homme entre ici ? — C'est la seconde,
» M. le comte. — Et vous ignorez cela,
» Mme Bernard ! — M. le comte ne m'a
» pas chargée de veiller sur mademoi-
» selle. — Veillez-y, madame ; veillez-y.
» C'est un dépot sacré que je vous con-
» fie, et dont vous me répondrez. Dé-
» fendez à mes gens de jamais paraître
» ici, à peine d'être aussitôt congédiés.
» Julien cette défense vous regarde par-
» ticulièrement. Sortez.

» Vous n'êtes rien chez moi, made-
» moiselle ! Vous ne pouvez rien em-
» pêcher ! Vous m'accusez d'impré-
» voyance, et je mérite le reproche. —
» Je vous accuse, M. le comte, vous,
» que je ne connais encore que par vos
» bienfaits ! — Des bienfaits, des bien-
» faits ! Toujours de grands mots ! Je
» ne suis pas bienfaisant, mademoiselle ;
» je ne fais rien que pour moi, je vous
» l'ai déjà dit... Vous n'êtes rien chez

» moi! Vous y serez quelque chose ; je
» vous y mettrai dans une position qui
» commandera le respect. J'aime mieux
» qu'on me soupçonne d'être sensible,
» que d'entendre dire que je ne vous ai
» recueillie que par ostentation, et que
» je vous laisse confondue avec mes
» gens, exposée à tous les écueils de
» votre âge. J'aurai pour moi le plaisir
» d'avoir fait le bien et je m'élèverai au-
» dessus de la calomnie. Madame Ber-
» nard, vous ferez mettre trois cou-
» verts. Vous logerez mademoiselle dans
» le petit appartement de l'entresol ;
» vous ferez condamner la porte qui
» donne sur le grand escalier. Made-
» moiselle passera chez vous pour arri-
» ver chez elle. Je n'y pourrai entrer,
» sans que vous le sachiez, ou plutôt je
» n'y entrerai jamais. — Mon bienfai-
» teur, mon père !.... vous unissez la
» délicatesse aux plus généreux procé-
» dés. — Ta, ta, ta !... En voilà assez,
» mademoiselle. Madame Bernard, pas-

» sons chez vous, et terminons ces
» petits arrangemens.

» Conçoit-on ces trois impertinens ?
» Avoir l'audace de prétendre à la main
» de Julie. D'une fille.... Ne trouvez-
» vous pas que je prends le seul parti
» qui puisse la soustraire aux importu-
» nités, aux poursuites de gens trop au-
» dessous d'elle ? — D'après cet aperçu,
» M. le comte, vous ne pouvez, je le
» répète, la mettre ailleurs que chez
» vous. — Je le sens. — La conduire à la
» campagne serait plus dangereux que
» la garder ici. — Je le crois On sup-
» poserait que je ne m'éloigne de Paris,
» qu'afin de vivre exclusivement pour
» elle. On dirait, on répèterait partout
» que je viole toutes les bienséances. —
» Que vous êtes jaloux de cette enfant.
» — Oui, oui, on dirait tout cela, ma
» chère madame Bernard. Nous reste-
» rons ici. — Où on pourra tout voir,
» tout apprécier. — Sans doute : ma
» conduite sera sans cesse à découvert.

» Mais comment retrouver ici les

» trente mille francs que je dois donner
» demain? — Oh, cela n'est pas très-dif-
» ficile. Les chaleurs s'approchent; les
» spectacles vont être désagréables, et
» vous avez une loge aux trois grands
» théâtres. — Vous avez raison. Je re-
» mettrai mes loges. — Vous devez, à
» beaucoup d'exercice, une santé ro-
» buste, et certain air de fraîcheur. —
» Mon cocher, d'ailleurs, est un ivro-
» gne... Vous lui direz de vendre les
» chevaux et de rester ici jusqu'à ce qu'il
» trouve une bonne place. — Vous don-
» nez, toutes les semaines, un très-
» grand dîner, où vous ne vous amusez
» pas du tout. — Je ne les donne que
» pour sacrifier à l'usage. Supprimons-
» les. Nous dînerons tous les trois, sans
» façons, sans contrainte. Une gaîté
» décente fera le charme de nos repas.
» — Ces suppressions sont plus que suf-
» fisantes pour vous faire retrouver vos
» trente mille francs en peu de mois.
» Vous remonterez ensuite votre mai-
» son.... — Ou je ne la remonterai pas:

» nous verrons.... Ces retranchemens-
» là feront parler; ils feront parler, ma
» chère madame Bernard. — Hé! que
» vous importe, M. le comte? N'êtes-
» vous plus cet égoïste qui voit le genre
» humain comme s'il n'était pas; qui ne
» veut que sa propre estime, et qui est
» parfaitement heureux, lorsqu'il est
» content de lui? — Je le suis, je le suis
» sans doute. Je suis incapable de changer
» d'opinion. — Tout est donc arrêté
» comme vous venez de le dire? — Soit,
» madame Bernard. Mais dans les ré-
» flexions que vous venez de faire, dans
» les conseils que vous m'avez donnés,
» n'avez-vous pas été poussée par quel-
» ques motifs particuliers? — Cela est
» inévitable, M. le comte. La satisfac-
» tion d'exercer un certain ascendant
» sur un homme de mérite, de m'élever
» à mes propres yeux par le bien que je
» le porte à faire... — Ce n'est pas cela,
» ce n'est pas cela. En me déterminant
» à rompre avec le monde.... — Je
» vous deviens nécessaire; mon impor-

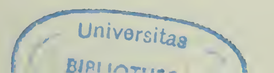
» tance s'accroît chaque jour; je suis
» enfin votre premier ministre. — Je
» vous sais très-bon gré de cet aveu. Il
» est pour moi une nouvelle preuve de
» votre franchise, mais vous n'auriez
» rien gagné à vous taire : je vous avais
» pénétrée. »

CHAPITRE VI.

La Brochure.

Tout a son terme dans ce monde. Ce principe s'applique également à l'homme puissant et à l'homme obscur, au riche et au pauvre : il semble que la fortune se plaise à punir ses favoris des bienfaits qu'elle a répandus sur eux au hasard, et à dédommager le malheureux qu'elle accable, par le spectacle de grandes catastrophes. Laissons, pour un moment, ces idées, très-philosophiques, sans doute; n'anticipons pas sur les évènemens; avançons sans rien précipiter, sans rien brusquer.

Il est à Paris une foule de gens qui



n'ont rien à faire; qui ne sont pas assez riches pour s'étourdir sur leur existence par des plaisirs bruyans; qui ont assez d'aisance pour ne pas s'inquiéter du lendemain, et qui n'ont à s'occuper, en se levant, que de la manière dont ils useront la journée. Plusieurs de ces messieurs sont curieux, par caractère, ou par malignité; actifs par le besoin de se satisfaire. Ils sont partout, où la simplicité de leur costume leur permet de s'introduire; ils écoutent tout, recueillent tout. méditent sur tout, et se plaisent à raconter, parce qu'ils se croient quelque chose; quand ils obtiennent les applaudissemens, et même un sourire du petit cercle qui se forme autour d'eux au Luxembourg, ou sous une allée des Tuileries.

Un de ces nouvellistes connaissait certaines particularités de la vie publique, et même de la vie privée de Versac. Quel plaisir de se dédommager de son infériorité, en écrasant un grand personnage! C'est comme si on se disait : Les

grâces sont répandues sans choix et sans discernement. Si elles tombaient sur moi, on n'aurait pas à me reprocher les fautes graves dont j'entretiens mon auditoire. Je vaux donc réellement mieux que monsieur celui-ci, que monseigneur celui-là. On se dit cela bien bas; mais enfin on se le dit.

Un des auditeurs a remporté, au collége, un prix d'amplification française. Il n'a plus douté de sa vocation, et il a consacré sa vie aux muses. Voulez-vous connaître la mesure de son talent? regardez sa perruque, que le temps a jaunie; son habit, qui s'éclaircit au coude; sa chemise, qui était blanche le dimanche précédent.

Ce nourrisson du Pinde n'admet aucune de ces considérations, ne connaît ni ces ménagemens, ni ces bienséances qui, au défaut de vertus, étayent encore l'ordre social. C'est au génie qu'il appartient de faire justice des abus d'autorité, de la bassesse des grands. Voilà ce qu'on dit très-haut; voici ce qu'on pense en

secret : j'ai le sujet d'une brochure bien maligne, bien méchante, et qui par conséquent piquera la curiosité publique. Je la vendrai ce que je voudrai; j'en vendrai par milliers, et je vivrai un an du produit de mon talent. Je mettrai de la circonspection, de la prudence dans la distribution de mon ouvrage; mais que risqué-je, après tout, si je suis connu ? un procès en calomnie? Je défie qu'on me fasse payer les frais. On m'emprisonnera ? Il faudra qu'on me nourrisse. J'ai toujours avec moi mon écritoire de poche, et qu'importe que j'écrive dans un coin ou dans un autre ?

Notre homme se retire dans son galetas, et en vingt-quatre heures sa brochure est terminée. Elle n'offre ni esprit de conduite, ni liaison dans les raisonnemens, ni choix dans les expressions. Elle déchire un grand, voilà tout. Mais cela suffit à tant de lecteurs !

Le logement qu'a quitté Moufflard est habité par un pauvre diable qui ne possède au monde qu'une presse porta-

tive, qu'il démonte, qu'il met dans un sac, et qu'il emporte sur son épaule, quand il est forcé de changer de domicile. Il imprime la chanson satirique ou licencieuse, le pamphlet insolent ou calomniateur, tous ces écrits qui circulent dans l'ombre, et que craignent d'avouer les auteurs les plus déhontés. Il est connu de tous les écrivassiers, et c'est à lui que s'adresse l'auteur de la brochure dont je viens de parler. Le traité est bientôt conclu. On partagera les bénéfices, sous la seule condition que l'auteur aidera l'imprimeur à faire gémir la presse.

A mesure qu'on tire, la maîtresse de l'imprimeur, qui mange du pain noir pendant la semaine, et qui est battue le dimanche, en revenant de la guinguette, ploie et broche. On a escamoté, dans un cabinet littéraire l'almanach des vingt-cinq mille adresses. On le compulse, on examine; on juge quels sont ceux qui, par la nature de leurs fonctions, ou leur caractère connu, sont, ou doivent être en opposition avec Versac.

On rédige une liste, et la brocheuse, et l'imprimeur, et l'auteur partagent entre eux les quartiers de Paris, et on commence à colporter la brochure.

On y relève, d'un ton tantôt plaisant, tantôt amer, toutes les fautes de Versac. On a fouillé dans les secrets de son intérieur; on a interprété ses moindres actions, ses paroles les plus insignifiantes; on a pénétré jusque dans sa pensée. La petite Mauret, madame Dutour sont le sujet de deux épisodes piquans. L'ouvrage a un succès décidé, non d'estime, mais de vogue. On se l'arrache; on l'a toujours en poche, pour le faire lire à ceux qui n'ont pu se le procurer encore. Un homme qui se disait dévoué à Versac, lui en envoie douze exemplaires.

Il est facile d'imaginer les transports, la fureur de l'excellence. Ils n'étaient comparables qu'à la soif de vengeance qui le dévorait. Mais sur qui tomberont les coups, et comment trouver le coupable? S'adresser à la police serait paraître attacher de l'importance à un li-

belle, qu'il est de la dignité d'un homme de bien de mépriser.

Moufflard, malgré son ambition, n'avait pu descendre que d'un étage. L'imprimeur avait fixé sa presse sur d'épais paillassons, qui n'étouffaient pas tellement le bruit, qu'on ne pût se douter dessous de ce qui se faisait dessus. Moufflard savait donc qu'un imprimeur, non avoué, occupait son ancien logement; mais il n'avait donné aucune suite à cette premiére idée : la conduite du voisin ne l'intéressait en rien.

Mais le voisin et ses associés avaient, malgré leur extrême circonspections laissé tomber un de leurs exemplaires sur les degrés. Malheureusement pour eux, il avait été relevé et lu par Moufflard. Jugez de sa joie! Il pourra peut-être donner à monseigneur une preuve nouvelle de sa reconnaissance et de son dévouement. Il n'a plus de repos. Le jour, la nuit, il est à la porte de l'imprimeur; il a l'oreille au trou de la serrure, et en quarante-huit heures il sait

tout ce qu'il lui importe de connaître.

Il court, il arrive à la porte du cabinet de monseigneur. Il prie l'huissier de l'annoncer. L'huissier répond que son excellence a de l'humeur, beaucoup d'humeur, et ne reçoit personne. Moufflard insiste; il a, dit-il, quelque chose d'important à communiquer. L'huissier se rend; il entre, et le reconnaissant, l'officieux Moufflard entend très-distinctement le refus de l'admettre. Il saisit le sens de quelques expressions qui l'auraient vivement blessé dans toute autre circonstances; mais son excellence a de l'humeur; elle se fût exalée sur un autre comme sur lui. Il ne peut donc raisonnablement se choquer de ce qu'il a entendu.

Il écrit qu'il connaît l'auteur et l'imprimeur de la brochure injurieuse, calomnieuse, qui circule dans le monde. L'huissier refuse de remettre le papier; Moufflard le glisse par-dessous la porte, et la porte s'ouvre, quelques secondes après. Monseigneur regarde l'huissier d'un air sévère. « Pourquoi ne m'avez-

» vous pas dit que c'est Moufflard qui » désire me parler? — Je l'ai dit à son » excellence. — Vous le croyez; il n'en » est rien. Entrez, Moufflard, entrez. »

La porte se referme. Versac invite Moufflard à prendre un siége. S'asseoir en présence de monseigneur! c'est un honneur qui ne s'accorde qu'à très-peu de personnes, et dont Moufflard se croit indigne. Monseigneur le pousse doucement vers un fauteuil; il se place à côté de lui; il lui sourit avec une bienveillance marquée; il l'interroge; il va connaître ses ennemis; le plaisir et la colère brillent à la fois dans ses yeux.

Il est cruel, pour quelqu'un qui ne fait que du bien aux hommes, d'être ainsi calomnié. La philantropie la plus soutenue ne peut cependant laisser cette atrocité impunie: ce serait encourager le reptile à répandre de nouveau son venin. Telles sont les réflexions que monseigneur communique à Moufflard, et Moufflard en admire la justesse et la précision. A quel parti s'arrêtera-t-on?

Recourir aux tribunaux serait ajouter à la publicité d'un écrit affreux. Ce serait fournir de l'aliment à la curiosité impertinente, à l'envie, toujours active. Il est des personnes, d'ailleurs, dont la considération peut être altérée par les expressions, souvent plus qu'indiscrètes, que se permettent messieurs les avocats.

Moufflard rend hommage à la sagacité de monseigneur; mais il n'ouvre aucun avis, monseigneur voudrait avoir l'air de se rendre, et ne rien ordonner. Un joli bambou est appuyé contre son fauteuil; il le pousse légèrement du coude, le bambou tombe et roule à ses pieds. Moufflard se hâte de le relever; il le balance dans sa main. « Je regrette, » dit-il, qu'il soit si léger. — Vous pen- » seriez, Moufflard!..... — Que ce de- » vrait être la propre canne de monsei- » gneur..... — Des voies de fait, Mouf- » flard! — Il faut écraser le reptile, » pour l'empêcher de répandre son ve- » nin. — Ce parti serait le plus sûr, le » plus court. Cependant, mon cher

» Moufflard... cependant.... » Monseigneur fait encore quelques objections; elles sont faibles; le son de sa voix est plus faible encore, et son air est encourageant. Rien de tout cela n'échappe à Moufflard. Il parle, il presse, et persuadé qu'il a pénétré monseigneur, il combat les petits mots qu'on lui oppose encore. On est d'accord sur le fait principal : il ne reste que les détails à régler.

Moufflard ne se pique pas d'être brave, il en convient; mais fût-il un héros, que fera-t-il contre trois? Le *qu'il mourût* est fort bon au théâtre, et n'a pas fait beaucoup d'imitateurs. Versac met une bourse de cinquante louis dans la main de Moufflard; il la lui serre avec affection, et le congédie, en lui disant : « Vous ne reparaîtrez dans » les bureaux que lorsque vous aurez » dépensé cet argent-là avec vos amis. »

A qui Moufflard s'adressera-t-il pour l'exécution du coup de main qu'il doit diriger? Il y a du danger à faire cer-

taines propositions à des gens incapables de les accepter. Moufflard, dans la détresse, n'avait pu être difficile sur le choix de ses liaisons; mais sa mémoire ne lui rappelait personne qui eût les épaules carrées, les membres musculeux, et surtout la probité de Bartholo : tout juste ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.

Il fallait encore que ceux qui seraient disposés à le servir voulussent bien gagner peu en s'exposant beaucoup, car il était clair qu'il devait lui rester au moins vingt-cinq louis sur les cinquante qu'il avait reçus de Versac. Moufflard était vraiment embarassé. Cependant, quel honneur d'être admis à venger son excellence ! quelle satisfaction d'obtenir la préférence sur tant de gens, qui auraient couru au-devant d'une semblable mission! que de faveurs vont pleuvoir sur l'agent, le confident intime de monseigneur!

La mauvaise humeur de son excellence était un peu calmée par la certi-

tude d'être bientôt vengé. Mais l'humeur eût-elle existé encore dans toute sa violence, il n'en eût pas moins fallu recevoir les employés supérieurs, et avoir l'air de se mêler un peu de son administration. Il restait cependant encore assez d'acrimonie, pour que messieurs les chefs de bureaux ne fussent pas accueillis d'une manière bien encourageante.

« Qu'est-ce que ces états, messieurs?
» sur quel papier sont-ils faits? quels
» sont les brouillons qui écrivent ainsi?
» — Depuis que monseigneur a jugé à
» propos de créer un inspecteur de cette
» partie, nous n'avons pas de meilleur
» papier, les plumes sont détestables,
» les canifs sont de plomb, et saint
» Omer lui-même ne pourrait écrire
» lisiblement avec de pareils instru-
» mens. »

Monseigneur se pince les lèvres, et prend à l'instant son parti. Moufflard ne doit reparaître qu'après avoir châtié des insolens; il peut n'être pas heureux dans son entreprise, et s'il se fait des af-

faires avec la justice, il ne doit être qu'un misérable, déjà chassé des bureaux pour cause de malversation. « Je me » suis laissé aller, dit Versac, à un sen- » timent d'humanité, de compassion, » envers un infortuné qui avait servi » long-temps dans mes bureaux; j'avais » d'ailleurs été volontairement injuste » envers lui, et je me plais à réparer » mes torts. Mais la bienveillance, la » philantropie même, ont des bornes » et je serais coupable, si l'amour que » je porte aux hommes allait jusqu'à » nuire au bien du service. D'après les » pièces que j'ai sous les yeux, il est » clair que l'inspecteur et le marchand » papetier sont deux fripons. Je sup- » prime le premier j'entends qu'on » change le second, et qu'on réduise ses » mémoires de moitié. S'il résiste qu'on » le traduise devant les tribunaux. »

Monseigneur croit avoir quelque chose de très-particulier à dire à madame Dutour, et il est une époque de la vie où on ne choisit pas ses momens.

Il se hâte de congédier ses subordonnés, il demande sa voiture ; il part.

D'Alaire dînait tranquillement entre madame Bernard et Julie. Il regardait souvent la jeune personne ; il l'interrogeait ; elle lui répondait avec décence et une sorte d'enjouement. Elle paraissait avoir de l'esprit naturel, et le seul défaut que lui trouvât le comte, était de croire à la vertu désintéressée, et de ne reconnaître d'égoïsme que dans les cœurs dépravés. Julie n'avait pas oublié les conseils de madame Bernard, mais elle ne pouvait prendre sur elle de masquer ses sentimens. Elle les trouvait consolateurs et par conséquent nécessaires ; elle était d'ailleurs incapable de dissimuler, surtout avec son bienfaiteur. Ah ! pensait d'Alaire, elle ne connaît pas encore les hommes ; l'expérience lui apprendra à les juger ; mais on ne peut raisonablement exiger d'un enfant de cet âge la pénétration et le jugement que donnent les années. Et puis, si nous avions tous trois la même façon de pen-

ser, la conversation tomberait à chaque instant. Un peu de contradiction la ranime, l'alimente et la rend piquante et variée.

Pour moi, ajoutait-il, je ne dînerai jamais ici sans avoir sous les yeux les heureux que j'ai faits sans jouir de ce tableau ; et la satisfaction de l'âme influe singulièrement sur la digestion. Telle est certainement la plus forte des raisons qui m'ont fait admettre à ma table Julie et madame Bernard.

En effet, que me restait-il de ces dîners si chers, si longs, si ennuyeux ? Un vide insupportable. Je les donais par pure ostentation, et ici tout est jouissance. Voilà du moins de l'égoïsme sagement calculé.

Vous savez que madame Bernard est curieuse, et je vous apprends que le suisse de l'hôtel est nouvelliste. Il a entendu parler de la trop célèbre brochure ; il s'en est procuré un exemplaire. Madame Bernard est parvenue

au plus haut degré de crédit et d'influence ; les gens de M. le comte doivent saisir les moindres occasions de lui faire leur cour, et le suisse s'était hâté de lui présenter la brochure. Mme Bernard savait que d'Alaire et Versac étaient brouillés ; qu'en général l'homme le plus modéré n'est pas fâché d'entendre médire de celui avec qui il est mal, et elle s'empresse de rendre au comte les marques de déférence qu'elle a reçues de son suisse. Pendant que d'Alaire réfléchit, elle tire le phamphlet de son sac, et le place devant lui.

Il sort enfin de sa rêverie, et jette les yeux sur cet écrit. Il le compulse; il rougit, il pâlit, et à chaque instant il s'écrie : Le malheureux ! combien il doit souffrir ! Julie voit que le comte souffre lui-même. Elle n'ose lui parler ; mais l'intérêt le plus touchant se peint dans ses yeux. D'Alaire se lève brusquement; il lui tourne le dos, fait quelques tours dans sa salle à manger, et dit entre ses dents : « Je ne serais pas en paix avec

» moi-même, si je n'allais le consoler. »
Il sort, il monte dans le premier fiacre qui se présente, et il se fait conduire chez Versac.

Versac n'est pas rentré encore, et d'Alaire se décide à l'attendre chez madame. Il la trouve dans le plus déplorable état. Il ne peut, sans indiscrétion, rester auprès d'elle; il se retire; il fait appeler la femme de chambre de confiance; il l'interroge avec ce ton pénétré, qui exclut tout soupçon de curiosité. Les malheureux aiment à parler de leurs peines, et cette femme était trop attachée à sa maîtresse pour ne pas partager les chagrins qui la consumaient. D'Alaire apprend que Versac joint à l'abandon le plus complet, des procédés durs, humilians, et que, par un raffinement de cruauté, il exige que le calme soit sur le front de sa femme, et le sourire sur ses lèvres, lorsqu'elle reçoit quelqu'un. Victime dévouée, elle dévorait ses larmes, quand elle ne pouvait les répandre dans le sein de celle qui en versait avec elle. La mi-

sérable brochure lui a porté le dernier coup; l'infortunée aime encore l'ingrat, qui fait le tourment de sa vie. Elle a fait acheter, à un très-haut prix, le manuscrit et ce qui restait de l'édition, et l'infâme auteur en fait colporter une seconde.

D'Alaire est furieux. Il s'emporte; il ne se possède plus. Il maudit les hommes; il s'écrie que la vertu n'est qu'un mot, ses apparences un masque; que le visage hideux du méchant s'en couvre pour cacher sa difformité, et tromper avec impudence. Il rentre chez madame de Versac. Il lui conseille de quitter son mari, de plaider en séparation; il lui offre sa maison pour asile. Madame de Versac lui répond qu'elle n'ajoutera pas au déshonneur qui commence à peser sur son mari; qu'il ne lui restera qu'elle, si un jour le malheur l'accable, et qu'elle restera à la place que lui assigne son devoir. Le devoir! le devoir, reprend d'Alaire avec exaspération! vous voulez vous montrer plus noble, plus grande

que votre mari. Vous avez l'égoïsme de l'orgueil.

Une telle inculpation écrase, désespère madame de Versac; ses pleurs coulent en abondance. D'Alaire tombe à ses genoux ; il lui demande pardon ; il mêle ses larmes aux siennes. Madame de Versac lui tend la main, le regarde avec douceur, et le prie de se retirer.

D'Alaire se rend. La confidente, l'amie de madame de Versac, juge qu'il ne peut paraître dans l'état où il est, et elle le conduit chez elle. Un secrétaire est ouvert : le comte prend une plume et écrit à Versac une lettre fulminante. Il lui rappelle toutes ses fautes; il les lui reproche avec amertume, avec colère, avec mépris. Il lui déclare que s'il ne change de conduite à l'égard de sa femme, ses procédés odieux ne seront pas couverts plus long-temps du voile d'une fausse philantropie ; que lui d'Alaire, qui n'a jamais écrit, fera aussi une brochure, et qu'il y mettra son nom.

Il se lève ; il ouvre une croisée ; il respire le grand air. Il adresse quelques mots à la femme de chambre, et il n'est pas du tout à ce qu'elle lui répond. « Allons, » dit-il, allons chercher un peu de calme » auprès de Julie; il n'en est plus ici pour » moi. »

Une femme de chambre, qui a quelqu'adresse, ne se charge pas de remettre à monsieur une lettre qui peut exciter son ressentiment. Alexandrine dépose sur la cheminée du salon la mercuriale du comte, et s'il plaît à monsieur de faire une enquête, la main officieuse qui sert madame ne sera pas connue.

Versac rentre : c'est l'heure du dîner. Il demande pourquoi madame ne vient pas recevoir ses convives? On lui répond qu'elle est indisposée. « Qu'elle vienne; » dit-il à Alexandrine. — Madame peut » à peine se soutenir. — Qu'elle vienne; » je le veux. » Cette femme est sans doute dans les secrets de sa maîtresse : il est inutile qu'il prenne son masque devant elle.

Il se promenait dans son salon, en pensant à madame Dutour. Elle est jolie, à la bonne heure, pensait-il; mais elle a des caprices, et elle devient exigeante. Elle veut des soins, des assiduités, et presque des égards. Tout cela me fatigue. Une femme ne doit être pour moi qu'un être dépendant et soumis... Que vois-je? l'écriture de d'Alaire! il se repent d'avoir rompu avec moi; il cherche à amener un rapprochement. J'ai reconquis ma liberté; j'y tiens; je ne le verrai plus. Lisons, cependant.

La figure de Versac se décomposes; ses passions habituelles se développent; mais bientôt il réfléchit; il sonne: « Faites » venir Alexandrine.

» J'étais très-préoccupé quand vous » m'avez parlé tout-à-l'heure. Je crois » maintenant vous avoir entendu dire » que madame ne se porte pas bien. — » Elle a le plus grand besoin de repos. » — Qu'elle en prenne. Je recevrai » seul.

» Le maudit homme, avec sa vertu

» qu'il appelle de l'égoïsme! Combien il » est fort des faiblesses des autres, celui » à qui on n'en peut reprocher aucune! » Dans un moment d'enthousiasme, d'A- » laire peut exécuter ses menaces. Je » surmonterai ma répugnance; j'irai » chez lui, et je me conduirai selon les » dispositions dans lesquelles je le trou- » verai. »

Le dîner fut triste. Versac, continuellement rêveur et distrait, n'avait, fort heureusement pour lui, aucun de ces personnages qui commandent les procédés, et que, par conséquent, un maître de maison est, en quelque sorte, obligé d'amuser. Il ne traitait ce jour-là, que des mangeurs, et cette espèce de gens montent toujours leur physionomie sur celle de l'amphytrion. On parla très-peu, et en revanche on consomma beaucoup. On avait à peine quitté la table, que les convives s'échappèrent les uns après les autres : c'est ce que désirait Versac.

Il arrive chez d'Alaire. « Que me vou-

» vous, monsieur ! — Je viens m'expli-
» quer sur certaines choses... — Je sais
» tout; ainsi les explications sont inuti-
» les. Si vous venez ici pour avouer fran-
» chement des fautes qui m'indignent,
» si vous voulez sincèrement les réparer,
» je peux me souvenir encore que je fus
» votre ami. — Je veux vous prouver
» que, si un orgueil déplacé m'a rendu
» indocile à vos avis, si je me suis éloi-
» gné de vous dans un moment d'hu-
» meur que je me suis reproché, je ne
» suis pas indigne de votre indulgence.
» — C'est la première fois que vous me
» tenez ce langage. La crainte, au reste,
» rend capable de tout. — Je conviens
» que je redoute votre influence sur l'o-
» pinion publique. Mais j'ai résolu de
» tout faire pour reconquérir votre es-
» time. — Je vous préviens que vous
» ne m'abuserez pas avec des mots. —
» Quelle preuve voulez-vous de ma sin-
» cérité?

» — Vous avez près de Blois une terre
» qui rapporte vingt mille livres de rente.

» — Hé bien ? — La maison de maître est » jolie. — Après? — Le site est pitto- » resque. — Enfin ? — Vous abandon- » nerez ce bien à madame de Versac. Elle » pourra s'y retirer. Elle prendra avec » elle ceux de ses gens qui lui conviennent, » et, quelque chose qui arrive, jamais » vous n'irez troubler son repos. — Est- » ce tout? — Consentez-vous à ce que je » vous demande? — Je m'y engage sur » ma parole d'honneur. — Une promesse » verbale ne me suffit pas. — Que vou- » lez-vous de plus? — Passons dans mon » cabinet. Vous y signerez l'abandon de » ce bien et une séparation volontaire. » — Signer! monsieur, signer! vous » donner un titre contre moi! — Vous » savez que je suis incapable d'en abuser. » — Je le crois.... je le sais..., cepen- » dant.... — Votre signature à l'instant, » ou je vais commencer ma brochure. » — Vous auriez le courage de me diffa- » mer! — J'aurai toujours celui de dé- » fendre l'opprimé contre l'oppresseur, » quel qu'il soit. »

Versac était bien sûr de la délicatesse des procédés du comte; mais il lui répugnait de s'engager, et surtout de ployer devant les circonstances. Cependant il connaît le rigorisme de d'Alaire; il sait qu'il ne transige jamais avec ce qu'il croit être son devoir; il est capable de le sacrifier à la tranquillité de madame de Versac. Une mauvaise brochure a amusé la malignité, sans la convaincre, peut-être : un écrit du comte fixerait irrévocablement l'opinion, et le perdrait sans retour. Il suit d'Alaire dans son cabinet.

Ah! pensait celui-ci, en rédigeant un acte assez irrégulier, mais qui n'était pas trop mal conçu pour un homme de qualité. ah! pensait-il, une fois au moins tu feras une action philantropique. Tu ne manqueras pas de t'en vanter, et tu te tairas sur les motifs. N'importe; le bien sera fait, et c'est tout ce que je désire. Versac signe, bien malgré lui, avec des regrets bien vifs; mais enfin il a signé.

D'Alaire serre soigneusement le traité

qui vient d'être conclu. « Je vous jure, » dit-il à Versac, par tout ce qui peut » lier un homme d'honneur, que cet écrit » ne sortira point de là, tant que vous » tiendrez vos engagemens. — Ma femme » même n'en aura pas connaissance? — » Non, si vous vous conduisez avec dou- » ceur à son égard jusqu'à ce qu'elle s'é- » loigne; si vous employez des formes et » quelque adresse pour l'engager à par- » tir. Vous seriez humilié, si elle con- » naissait les droits que je viens de lui » donner sur vous, et je ne mettrai pas » dans une position humiliante celui qui » vient de faire un acte de probité. » Versac se jette dans ses bras, le presse contre son sein, et peut-être était-il sincère en ce moment. Il se croyait au moins très-heureux que la discrétion du comte ménageât son orgueil. Il prend congé de lui; il se retire.

Allons, se dit le comte, j'ai assuré le bien être, le repos, l'indépendance de madame de Versac, et je suis rentré dans tous mes droits auprès de son mari. Je

pourrai encore le voir et le gronder tous les jours ! Que de jouissances je viens de me procurer à la fois!.. Je pourrais y ajouter, en faisant connaître à cette femme le service important que je viens de lui rendre... Non, non; ce serait prétendre à de la reconnaissance, dégrader par conséquent le bienfait, et manquer ouvertement à ce que j'ai promis à Versac. Tout restera concentré dans le fond de mon cœur, et les plaisirs que m'assure cette journée ne seront troublés par aucun nuage. Il faut convenir que l'égoïsme, bien entendu, est vraiment une belle chose !

CHAPITRE VII.

Les voies de fait ont toujours de tristes suites.

C'est une terrible chose qu'un orage à Paris. Des torrens d'eau tombent des toits, et mouillent, jusqu'à la peau, la beauté et la laideur, l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse. Les ruisseaux se grossissent, et on ne peut échapper aux gouttières, qu'en se mettant jusqu'à mi-jambes dans une eau noire et infecte. Un parapluie vous prend par une oreille; vous vous retournez, et vous recevez un soufflet de la planche de passage à un sol, que porte sur son épaule l'entrepreneur du moment. Vous tempêtez, vous jurez même, ce qui est fort mal;

des *gare*, *gare*, répétés vous font oublier la planche et le porteur. Vous vous collez contre le mur, et le chien danois, qui court devant le carrosse menaçant, étourdi, et du tonnerre, et des mouvemens rapides et incertains des malheureux piétons, vient passer entre vos jambes, et vous jette le derrière dans un cuveau, que la ménagère a mis à sa porte pour recevoir l'eau de la pluie. L'homme opulent, qui se fait traîner, tremble pour la couverture du siège et pour sa livrée. Il ne s'occupe ni des culbutes, ni des chapeaux de gaze, ni du bonnet surmonté du bouquet de roses, ni du bas blanc à jour, qui sont devenus méconnaissables. La marchande de modes seule rit, de son comptoir, du désastre général. Elle calcule déjà ce qu'il pourra lui rapporter.

Moufflard ne craint ni pour sa livrée, ni pour ses chevaux; mais il a son habit neuf. Il est dix heures du soir, et l'obscurité ajoute au tumulte et aux embarras. Il se jette dans une allée, et il ferme

la porte sur lui : quinze à vingt personnes auraient pu se réfugier là, le presser, et M. Moufflard aime ses aises. Que lui importe que les autres se mouillent, pourvu qu'il soit à couvert? N'est-ce pas encore là de l'égoïsme?

Il se promène dans cette allée, en long et non en large, attendant que le ciel voulût bien s'éclaircir. Il pensait à la difficulté de trouver des gens disposés à venger monseigneur. Il récapitulait les démarches indirectes qu'il avait déjà faites pour arriver à son but. Il voulait en faire de plus positives, pourvu cependant qu'elles ne l'exposassent pas au traitement qu'il réservait à l'auteur, à l'imprimeur et à la brocheuse du libelle.

Il est tiré de sa méditation par deux individus qui descendent du haut de la maison, et qui parlent à voix basse. Moufflard n'est pas brave, vous le savez. Rien n'annonce un danger réel; cependant il retient son haleine et prête une oreille attentive.

« Depuis trois jours, n'avoir *fait* qu'une » tabatière de buis ! disait l'un. Tâchons » de profiter du désordre causé par l'o- » rage, disait l'autre. » Moufflard tremble d'être dépouillé dans l'allée même où il s'est si soigneusement enfermé. Il cherche le pêne de la serrure ; les ténèbres et son trouble l'empêchent de le trouver. Les deux causeurs s'approchent; l'allée est étroite ; Moufflard ne peut les éviter. Tout-à-coup une main tombe d'aplomb sur son épaule, et il entend crier : *Qui vive?* « Messieurs, c'est un » pauvre homme qui s'est mis ici à l'a- » bri de la pluie. — Sais-tu dans quelle » rue tu es? — Dans la rue de la Mor- » tellerie. — Connais-tu le numéro de » la maison ? — Non, messieurs. — Que » tu le connaisses ou non, peu importe; » nous ne demeurons pas ici. Voyons » ce que tu as sur toi. — Hé, messieurs, » vous exposerez-vous à aller aux ga- » lères pour un misérable mouchoir? — » Un soldat s'expose bien à se faire tuer » pour six sols. — Sa profession est ho-

» norable. — La nôtre est lucrative : il y » compensation partout. Allons, ne fais » pas le raisonneur, et vide tes poches. » — En vérité, messieurs, je n'ai que » mon mouchoir, et, si vous voulez » vous entendre avec moi, je vous ferai » gagner vingt-cinq louis. — Quand? — » Peut-être ce soir. — Hé bien, enten- » dons-nous. Mais pas de subterfuges ; » tu n'y gagnerais rien. — Je suis de » bonne foi, messieurs. D'ailleurs j'ho- » nore l'industrie partout où je la » trouve, surtout quand elle peut m'ê- » tre utile. »

Moufflard parle alors longuement et complaisamment de monseigneur, de la protection immédiate qu'il lui accorde, et que chaque jour il s'efforce de justifier. Monseigneur est l'ami des hommes; c'est le philantrope le plus ardent, le plus pur de Paris, mais en même temps le plus équitable. Il ne peut se dispenser de faire périr sous le bâton des insolens qui tendent, par d'infâmes calomnies, à lui ôter l'estime et la con-

fiance du prince, à priver la France d'un administrateur plein de zèle et de lumières, et qui consacre tous ses momens au bien de la patrie. La reconnaissance est une des vertus de monseigneur; et si, en le servant, on était reconnu, exposé à certains désagrémens, sa haute et puissante protection étoufferait l'affaire.

Tout cela est bien beau, bien séduisant; mais les coquins sont rusés, et ils doivent l'être : ils ne peuvent opposer à la force que la prévoyance et l'adresse. « Nous ferais-tu cette longue histoire » uniquement pour sauver ton mou- » choir? — J'ai deux louis dans mon » gousset de montre, je vais vous les » donner pour arrhes du marché. — » Donne. — Les voici. — Et la montre? » — Je ne la porte jamais le soir. — » Voilà de la prudence. — Venez chez » moi; je vous donnerai dix autres louis » d'avance, et je vous ferai connaître les » drôles dont vous aurez l'honneur de » venger son excellence. — Aller chez

» toi! tu veux nous faire arrêter. — Quand » on s'expose à l'être pour une tabatière » de buis, on peut hasarder quelque » chose pour avoir cent écus. — Pas mal » raisonné. — D'ailleurs, je ne vous » quitterai pas d'une seconde. — Et si » tu jettes un cri, nous t'étranglons. — » J'y consens. »

Messieurs les associés bravent la pluie qui tombe encore. *Auri sacra fames!* Moufflard ouvre la marche. Les deux coquins le suivent et l'observent. Il prend son chemin en ligne droite, écartant des coudes les obstacles qui se présentent; il ne cherche qu'à avancer. Il arrive devant le corps-de-garde du Port-au-Blé; ceux qui l'observent redoublent d'attention. Il n'a pas seulement tourné la tête en passant devant le factionnaire. Ce trait inspire de la confiance, et, pendant que l'un suit Moufflard pas à pas, l'autre s'éloigne, revient, s'éloigne encore. Il heurte, il est heurté; il presse, on le presse à son

tour, et il n'a pas ses mains dans ses poches.

On est à la porte de la maison qu'habite Moufflard. Nos filous le placent entre eux, et lui enjoignent de garder le plus rigoureux silence. On monte; on gagne le logement de Moufflard. Il ouvre sa porte; il la referme sur lui et ces messieurs; un briquet phosphorique donne aussitôt de la lumière. Moufflard, fidèle à ses engagemens, tire dix louis de son secrétaire de bois de noyer, et les remet à ces messieurs. Il n'a fait qu'entr'ouvrir le petit tiroir, et l'œil perçant des deux drôles en a mesuré le contenu.

Celui qui, dans la marche, a marqué tant d'activité, lui présente trois montres, et le prie, d'un ton ferme, de lui prêter quinze louis sur ces effets. Moufflard hésite. « Monsieur, lui dit-on très » poliment, vous honorez l'industrie par- » tout où vous la trouvez. Cela est très- » louable, sans doute, mais n'est pas suf- » fisant: il faut encore l'encourager. » Quinze louis, s'il vous plaît, ou nous

» nous retirons avec ce que vous venez » de nous donner.—Mais, messieurs...— » Mais ce que nous vous demandons n'est » qu'un prêt, et nous vous laissons des » gages.—Et, dans un moment, vous » allez me demander autre chose.—Nous » vous donnons notre parole d'honneur » de ne plus rien exiger, que lorsque » notre expédition sera convenablement » terminée.—Oh! votre parole d'hon- » neur!...—Chacun a le sien, monsieur. » Le nôtre consiste à ne jamais violer la » promesse faite à ceux avec qui nous » avons des rapports d'intérêts. » Moufflard est toujours incertain; il ne répond plus; il réfléchit. On met un terme à ses irrésolutions. On ouvre le petit tiroir; on y prend quinze louis, pas un de plus, mais aussi pas un de moins; on y met les trois montres, on ferme le secrétaire, et on remet la clef à Moufflard, en lui faisant une révérence, accompagnée d'un sourire tout à fait aimable.

On ne s'occupe plus que de l'objet essentiel, dont les incidens que je viens

de détailler ne sont que des accessoires. Les exécuteurs des vengeances reçoivent de Moufflard les renseignemens les plus étendus et les plus clairs, et on se décide à agir à l'instant. Il est vraisemblable que les associés d'en haut ont été retenus chez eux par l'orage, et la première chose qu'il y ait à faire est de se procurer les instrumens du supplice qu'on veut infliger; on reconnaîtra ensuite les trois visages. On va acheter, chez la fruitière du coin, deux manches à balai qu'on fait scier à la longueur convenable, et on remonte chez Moufflard.

Il a son rat de cave. On l'allume, et on se présente chez l'imprimeur comme si on venait d'un autre quartier de Paris. On est libraire de province. On a entendu parler avec éloge de la fameuse brochure, et on veut la faire connaître à Lyon et à Bordeaux. On prend, on paye une vingtaine d'exemplaires; on se laisse conduire par la brocheuse, qui déjà se disposait à sortir, jusqu'à l'étage au-dessous. On descend dans la rue, pour éloi-

gner toute espèce de soupçon ; on éteint le rat de cave ; on remonte à tatons chez Moufflard ; on lui demande le remboursement de quarante francs de frais, qui ne doivent pas être pris sur les bénéfices. Moufflard trouve la demande fondée ; il paye et nos drôles vont s'embusquer dans une allée voisine.

Bientôt un bruit effrayant se fait entendre. Des cris aigus semblent partir de tous les côtés. Le tonnerre recommence à gronder ; un déluge d'eau semble couvrir la superbe Lutèce. Les plaintes, les clameurs, d'épouvantables juremens, tout concourt à rendre cette nuit horrible.

Moufflard met la tête à la fenêtre. Les boutiques sont fermées, et la triste et pâle lueur des économiques réverbères ne laisse entrevoir qu'un ciel en feu, qui se reflète dans de sales ruisseaux, transformés de nouveau en torrens. Si Moufflard ne distingue pas les objets, il entend les coups qui tombent comme la grêle. La voix piaillarde de la brocheuse

lui chatouille agréablement le tympan. Il est clair qu'on venge monseigneur.

Oh! quel chapitre que celui de la contrariété! Qu'il est varié, étendu! Quel homme ne ferait des in-folios, s'il écrivait tout ce qu'il a éprouvé en ce genre? N'interrompons pas notre récit par des réflexions philosophiques, qui seraient ici de vrais hors-d'œuvres. Le beau n'est beau qu'autant qu'il est à sa place.

Il y a toujours dans les rues de Paris des gens qu'on paye à l'année, pour n'avoir jamais d'affaires personnelles, et se mêler sans cesse de celles d'autrui. Une patrouille était rentrée dans cette rue, par un bout, tandis qu'une seconde se glissait par l'autre extrêmité. L'ancien guet à pied reculait quelquefois, dit-on, devant les batailleurs et l'orage. Notre ville est gardée maintenant par des gens qui ne craignent rien. Quel malheur pour la petite société, qui est en guerre continuelle avec la grande!

Les deux patrouilles s'avancent au pas de charge, et bientôt les battans et les

battus vont se trouver entre deux feux. Comment cette scène finira-t-elle? C'est ce que veulent savoir les commères, les badauds et les polissons du quartier. C'était un lundi : les commères se déchaussent, mettent sagement sous un bras les bas qui doivent faire la semaine, et, leur jupon sur la tête, elles se jettent dans la mêlée. Les hommes, qui ne craignent pas d'ajouter un demi-pouce de crotte à celle qui couvre déjà leur pantalon, ne pensent qu'à jouer un rôle, et à seconder la force armée. On est toujours brave, quand on est vingt contre deux, et qu'on est secondé par dix auxiliaires qui arrivent, la baïonnette au bout du fusil et le sabre au côté.

Quel peintre a des pinceaux assez hardis, assez vigoureux pour rendre un pareil tableau? Où êtes-vous, divin Homère, et vous, cygne harmonieux de Mantoue? Pour moi, humble prosateur, je vais continuer mon récit tout simplement, sans prétentions. L'imagination du lecteur enrichira les faibles images que je vais lui présenter.

Sexe charmant, dont les contours moelleux, les formes enchanteresses, les grâces entraînantes devraient désarmer les mains les plus barbares, est-il donc vai que vous n'êtes rien, et que tant d'avantages précieux disparaissent devant les passions haineuses, et surtout devant la cupidité? La brocheuse, que sa faiblesse même devait rendre respectable, a succombé la première. Elle est étendue dans un large ruisseau, et elle tourne ses yeux, à demi fermés, vers le ciel, qui ne la venge pas. Une vieille hotte défoncée, que roulent les flots, passe, s'arrête dans les jambes de l'infortunée, et une commère lui en fait un oreiller. L'occiput et les omoplates de l'auteur et de l'imprimeur ont résisté quelque temps à la violence des coups; mais enfin ils chancellent, ils tombent, et on se dispose à les achever, en leur répétant à demi-voix : C'est de la part de monseigneur de Versac.

L'impassible chiffonnier est étranger à tout ce qui se passe. Sa lanterne d'une

main, le dos courbé, les yeux fixés à terre, et son crochet en avant, il ramasse vingt, trente, cinquante, soixante brochures dispersées. Il croit avoir fait sa fortune.

Tout-à-coup, on n'entend plus qu'un cri : Arrête! arrête! arrête! Ce cri fatal pour les filous, et même pour les amans qui courent la nuit les aventures, ce cri a frappé nos deux drôles. Ils lâchent leurs victimes, et ne pensent plus qu'à se mettre en sûreté.

La police veut que les allées soient fermées à onze heures. Mais quelle autorité peut se faire rigoureusement obéir, quand ses ordonnances sont en opposition avec les intérêts particuliers? Tant de gens veulent trouver, à toute heure, leur porte, ou celle de leur voisine ouverte! gens peu amis de l'ordre, peu délicats sans doute ; mais ils sont nombreux, et la plupart ne craint pas les commissaires, parce qu'il n'y a dans le grenier qu'un grabat, devant lequel les doigts crochus de la chicane sont forcés

de s'alonger. Or, une main alongée ne peut rien saisir. Mais la prison? Pourquoi la redouter, puisqu'on y trouve du pain à meilleur compte que chez le boulanger, et de l'eau comme sur les bords sablonneux de la Seine? On y est d'ailleurs à l'abri des pluies d'orage.

C'est dans une de ces allées que se sont tapis nos deux coquins. On les a vus entrer, on les suit, on se précipite, on croit les tenir. M. le caporal, qui doit donner l'exemple à sa troupe, avance, tête baissée, comme s'il était encore à Austerlitz. Mais la valeur n'est pas toujours heureuse. Ses jambes s'embarrassent dans celles des drôles. qui sont couchés à ses pieds. Il perd l'équilibre, il trébuche, il tombe, l'estomac sur la première marche de l'escalier, et le front sur la seconde. Nos filous se glissent sur les coudes et les genoux; ils tâchent de gagner la porte. Ils prennent, les uns après les autres, et par l'enfourchure, les soldats de l'escouade. D'un tour de reins, ils les jet-

tent derrière eux sur le caporal. Ils se relèvent ; ils tombent à grands coups de bâton sur les amateurs qui obstruent l'entrée de la maison, et qui se dispersent devant eux, comme la poussière sous le souffle de Borée. Une autre allée se présente ; nos coquins s'élancent ; la crainte leur donne des ailes ; ils franchissent des escaliers que, dans le calme des passions, ils n'eussent peut-être pas trouvés. Ils sont sur le toit, et on ne sait encore où les chercher.

Un chat et sa compagne, couple modeste, qui avait la louable habitude de se soustraire à tous les regards, jouissait là en paix des droits de la nature. Malheureusement pour eux, ils se trouvaient sur le passage des fuyards. Un vigoureux coup de bâton leur brise les reins à tous deux. Ils roulent sur la pente du toit, et tombent dans la hotte du chiffonnier. Le chiffonnier, qui n'était pas préparé au choc, tombe le nez dans le ruisseau, se relève, regarde dans sa hotte, et bénit le ciel qui a fait pleuvoir la manne.

Nous sommes tous bien aises de savoir d'où et comment nous est venu un bien inespéré. Le chiffonnier élève sa lanterne, il regarde attentivement, et il croit entrevoir, contre une cheminée nouvellement recrépie, quelque chose de noir, qui a du mouvement. Il fait part à une commère de ce qu'il a remarqué, et en cinq à six secondes, on n'entend plus qu'un cri : Les voilà! les voilà!

M. le caporal et ses gens, qui auraient défié une compagnie en rase campagne, sont indignés d'être les jouets de deux malheureux. Ils prennent la lanterne du chiffonier, ils montent, ils sortent par trois ou quatre lucarnes à la fois. Le combat va s'engager sur un terrain plus redoutable encore que l'ennemi.

Le vacarme affreux qui régnait dans toutes les parties de la rue, s'était fait entendre au loin. D'autres patrouilles étaient accourues; un poste, tout entier, venait de se présenter. On gagne le toit

de la maison voisine, et on coupe la retraite à nos fripons.

Là, on charge les armes, aussi bien qu'on peut le faire, quand on n'est pas d'aplomb sur ses pieds. On leur notifie que s'ils ne se rendent, on va faire feu sur eux. Il ne leur reste plus qu'à choisir entre mourir ou céder. Le choix ne pouvait être douteux.

D'ailleurs, bâtonner les gens n'est pas un crime qui entraîne la peine capitale. Et puis la haute magistrature sera portée à l'indulgence pour ceux qui ont châtié des libellistes, capables d'attaquer, tour à tour, les personnages les plus respectables de l'état. Enfin, il est sans doute dans les principes de monseigneur de ne pas abandonner ceux qui se sont exposés pour lui. Les réflexions sont rapides, quand on est sur les toits, menacé d'en descendre par le chemin qu'ont pris la chatte trop sensible, et son malheureux amant. Ces idées furent plutôt senties que détaillées, et elles amenèrent la soumis-

sion entière, absolue des délinquans.

Ils descendent avec humilité. Ils répondent, par des regards supplians, aux bourrades, qui tombent sur eux dans le premier moment, ce qui est contre les principes : mais

Qui peut arrêter l'abus de la victoire ?

Moufflard n'a pas quitté sa croisée. Il voit bourrer, prendre, garrotter, entraîner ses agens. Me voilà, se dit-il, dispensé de leur donner dix louis de plus. Or, dix et vingt-cinq que j'ai encore là me font bien trente-cinq louis de bénéfice, sans que je me sois compromis, et la besogne a été loyalement faite. On les mène en prison ; c'est tout simple, et qu'est-ce que cela me fait à moi ? Qu'ils s'arrangent. Je vais me coucher, et en me levant, j'irai rendre compte de tout à monseigneur.

On prétend, mais je n'en sais rien, que des prévenus passent quelquefois huit jours et plus en prison, sans être

interrogés. Ceux-ci le furent à l'instant même. Ce n'est pas qu'un juge enquêteur se fût levé, par égard pour eux. Mais une affaire d'une toute autre importance avait occupé un magistrat jusqu'à deux heures du matin. Le premier sommeil, si difficile à surmonter, se dissipe à mesure que le lever du soleil approche, et le juge aima mieux faire comparaître de suite nos deux fripons que de revenir le lendemain.

Le délit fut prouvé par trente témoins, qui n'avaient suivi les détenus que par curiosité, mais qui furent enchantés d'être comptés pour quelque chose. Un porteur d'eau, admis à parler, n'importe comment, à un juge, se croit fort au-dessus de ses camarades, qui ne vont jamais au-delà de la cuisine. Il les dédaigne ; il ne voit que lui : l'égoïsme est de tous les états. On a déposé que la brocheuse est moulue de coups. L'auteur a le bras droit cassé, et le juge ne laisse pas échap-

per cette occasion de faire remarquer à l'auditoire qu'il est une justice cachée, mais sûre, qui, dans mille circonstances, punit le crime sur la partie qui a péché. Il était convaincu, depuis quelques jours, de la vérité de cette assertion : une petite blanchisseuse était l'instrument dont cette justice cachée avait jugé à propos de se servir. L'imprimeur s'est tiré de ce mauvais pas avec trois dents cassées, deux côtes enfoncées et un œil arraché, que le chirurgien de l'arrondissement s'occupe alors à replacer proprement dans son orbite.

Interrogés sur les motifs qui les ont portés à de telles violences, les accusés déclarent ne pas connaître ceux sur qui ils les ont exercées. « Point d'effet sans » cause! s'écrie le magistrat. Si la haine » ou le vol n'ont pas dirigé les coups, » une main secrète a armé vos bras. » Quelle est-elle? »

Il n'y a pas de coterie qui n'ait son bel-esprit, et au besoin son orateur : celui

qui était entré en pourparler avec Moufflard, lorsqu'il marchandait les coups, crut, pour l'intérêt commun, devoir prendre la parole. Il répond au juge qu'il est prêt à tout déclarer; mais qu'il est des noms qu'on ne doit jamais compromettre, et qu'il ne parlera que lorsque la foule sera retirée. Deux motifs avaient dicté cette réponse. Le premier était d'inspirer de la bienveillance au juge par de la franchise et de la docilité; le second, de se retrancher derrière un grand personnage, dont très-probablement on craindrait de faire mention au procès.

Vous savez qu'on s'est assuré des mains de ces messieurs, au moment où on s'est saisi de leurs personnes. Un tête-à-tête n'a donc rien d'effrayant pour le juge, et il fait retirer les témoins. L'orateur reprend la parole. Il s'étend sur la brochure, sur l'audace de son auteur, sur les calomnies qu'elle renferme, et après quelques mouvemens oratoires, qui eussent été d'un certain effet à la

Halle, il finit en disant que lui et son camarade ont été les agens de monseigneur de Versac.

Le juge réplique : il loue avec complaisance la philantropie bien connue de l'excellence ; il en cite des traits irrécusables, mais un sourire imperceptible annonce qu'il n'est pas convaincu de ce qu'il a avancé : la vérité perce tôt ou tard ; Tartufe ne trompait qu'Orgon. Le magistrat termine l'éloge, qu'on doit à quiconque est élevé.... jusqu'à ce qu'il descende, en demandant à l'accusé la preuve de ce qu'il avance.

L'accusé n'en peut donner aucune. Mais il atteste qu'un petit monsieur, qui demeure dans telle rue et à tel numéro, en donnera sans doute, parce que c'est lui qui a dirigé l'expédition, et qui a payé les coups. L'inculpation n'était pas généreuse ; mais dans cette position critique, *le primò mihi* devait prévaloir. En parlant de nos coquins, Moufflard avait dit : Que m'importe? ils répétaient à leur tour ce mot, que pensent tant de pré-

tendus honnêtes gens, qui n'osent encore le proférer tout haut. Cela viendra peut-être.

Le juge ordonne qu'un commissaire de police se rendra de suite au domicile de Moufflard ; qu'il l'interrogera ; qu'il visitera ses papiers, et qu'il se conduira d'après les circonstances. Il fait mettre nos fripons sous les verroux, et il rentre à son domicile, une heure avant celle où l'ouvrier laborieux sort de chez lui.

Le commissaire désigné s'était marié la veille. Il jouissait des douceurs d'un repos que peut-être il avait mérité. Obligé de céder à un ordre supérieur, il se lève, en murmurant; mais enfin il se lève. Un commissaire qui a de l'humeur, est doublement redoutable. Celui-ci prend trois ou quatre hommes au premier corps-de garde. Il va frapper à la maison où repose Moufflard, très-décidé à se venger d'avoir été interrompu dans des fonctions, bien autrement agréables que celles qu'il va remplir en ce moment.

Moufflard, étendu dans un assez bon

lit, rêvait protection, faveurs, fortune. Monseigneur lui souriait, lui prenait la main, l'invitait à dîner, lui promettait une division. S'il est vrai que le bonheur est fils de l'imagination, Moufflard était complètement heureux. Il ne l'était qu'en songe à la vérité; mais c'était l'être au moins pour un moment. Eh! ne rêvons-nous pas tout éveillés un bonheur auquel nous savons que nous ne parviendrons jamais? Un importun nous parle; l'illusion se dissipe, et notre imagination nous rend au sentiment des maux auxquels elle venait de nous soustraire. Oh! c'est une belle chose que l'imagination!

Moufflard s'éveille en sursaut, au bruit des coups qui vont faire voler sa porte en éclats. Ce n'est plus le favori de Plutus, qui répond et qui ouvre d'après des sommations réitérées. C'est un pauvre diable, en chemise, qui ne sait encore ce qu'on lui veut, et que terrifie déjà l'air rébarbatif du commissaire.

Le commissaire s'est emparé de la chambre. Il tire de sa poche l'écritoire et le papier marqué qui font pâlir jusqu'à l'innocence; il interroge, il interpelle, il écrit, tout à la fois; il n'a pas de temps à perdre. Moufflard sait bien qu'on ne le condamnera pas sur la simple déposition de deux drôles, qui ne peuvent administrer contre lui aucune espèce de preuve. Il se rassure, prend un ton ingénu, joue l'étonnement, et proteste qu'il ne sait ce qu'on veut lui dire. Le commissaire lui déclare qu'il va visiter ses papiers. Moufflard sait encore qu'on ne trouvera pas une ligne qui puisse être défavorablement interprétée; il livre la clef de son secrétaire.

« Qu'est-ce que ceci? qu'est-ce que » ceci, s'il vous plaît? Trois montres » dans ce secrétaire, et une quatrième » à la cheminée! Êtes vous horloger? » — Monsieur... monsieur... — Répon» dez. Êtes-vous horloger? — Monsieur... » — Oui, ou non. Êtes-vous horloger? » — Non, monsieur. — Pourquoi quatre

» montres? — Monsieur... je... j'aime
» les bijoux. — Ah! vous aimez les bi-
» joux! où avez-vous acheté ceux-ci? —
» Monsieur..... monsieur..... — Vous
» ne pouvez pas dire où vous les avez
» achetés? Vous êtes un filou; en prison.
» — Je vous jure, monsieur.... »

Le commissaire n'écoute plus rien. Il termine son procès-verbal en quatre lignes; il donne à peine à Moufflard le temps de mettre son argent dans sa poche; il le conduit à la Force; il l'écroue, et rentre chez lui assez tôt pour procurer un réveil agréable à la beauté qui lui a consacré sa vie.

C'est un bon homme que ce commissaire, disait Moufflard, en s'arrangeant sur un grabat, qui doit lui coûter deux francs par nuit. Il s'imagine que je croupirai ici. Au point du jour j'écris à monseigneur, et deux heures après je suis en liberté.

Le soleil éclaire à peine, non la chambre où Moufflard est enfermé, il ne pénètre jamais là, mais le haut du

toit qu'entrevoit le captif de sa lucarne grillée, et déjà il a demandé trois fois ce qu'il faut pour écrire. Jaloux de se faire valoir, il entre dans tous les détails qui peuvent faire apprécier sa pénétration, sa prévoyance, son esprit de conduite. Il finit en exprimant le désir le plus vif d'aller, en personne, offrir à monseigneur l'hommage de son respect. Il promet douze francs au porte-clefs, si dans une heure on lui rapporte un reçu de sa lettre. Le guichetier répond que là promettre n'est rien; que tout s'y paie d'avance. Moufflard donne les douze francs, et, selon l'usage, le geôlier en chef est consulté sur ce qu'on doit faire de la lettre. Selon l'usage, le geôlier va consulter le commissaire qui a écroué Moufflard, et de main en main, l'épître tombe dans celles du juge enquêteur. Un juge enquêteur est revêtu d'un pouvoir discrétionnaire, dont les bornes ne sont pas très-précisément déterminées : celui-ci ouvre la lettre.

Il ne lui paraît pas vraisemblable que Moufflard osât écrire ainsi, s'il ne s'était conduit d'après des instructions positives. Cependant, fidèle observateur de l'axiome : Il faut ménager les gens en place... tant qu'ils y sont, il monte dans un fiacre et se fait annoncer chez monseigneur. Monseigneur jouait avec son sapajon en écoutant un rapport que lui lisait un chef de division; il dit ensuite quelques mots à son maître d'hôtel. Il parcourut l'article *Paris* de deux ou trois journaux, et ne sachant plus que faire, il fit introduire le magistrat qui, depuis une heure, se promettait bien de faire faire antichambre à son tour si jamais il devenait chancelier.

Le juge débute par des protestations de dévouement et de respect : il prouve l'un et l'autre en présentant à monseigneur une lettre, évidemment remplie de faussetés qui n'a pu être écrite que dans un moment de délire, et sur laquelle cependant il vient prendre les

ordres de son excellence. L'excellence lit la lettre d'un air dédaigneux : « Ce » Moufflard, dit-il au juge, est un fripon » que j'ai chassé, il y a trois jours, de » mes bureaux, pour cause de malver- » sation. — Un commissaire de police » m'a dit, ce matin, l'avoir arrêté, » nanti de quatre montres dont il n'a » pu justifier l'acquisition légitime. — » Vous sentez, monsieur, que les allé- » gations d'un coquin ne sauraient m'at- » teindre. — Non, monseigneur.

» Que peut contre le roc une vague animée ?
» Hercule tomba-t-il sous l'effort du Pygmée ?
» L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.

» — Monsieur, vous êtes un homme de » mérite. Faites-moi le plaisir de venir » dîner avec moi. »

Allons, allons, se disait le juge, en sortant, il est clair que Moufflard n'a pu penser à faire bâtonner l'auteur d'une brochure qui ne le regarde en rien. Que lui importe que l'on dise du bien ou du

mal du patron ? Où aurait-il pris, d'ailleurs, l'argent qu'il a donné aux battans? Monseigneur, au contraire, a un intérêt très-réel à nier les ordres que je crois qu'il a donnés. Son invitation, très-prompte faite d'un ton très aimable à un simple magistat, ne signifie-t-elle pas qu'il désire, qu'il espère être ménagé dans les débats? Ma foi, je prendrai son dîner et je le ménagerai : j'ai un neveu qui est sergent dans la légion de la Loire. Je peux avouer un neveu officier ; mais un sergent! Le procès de Moufflard lui vaudra la sous-lieutenance. Ce juge-là n'est pas égoïste, hem?

Les journaux annoncèrent tous que le protecteur, l'ami, le père de ses employés avait été obligé de renvoyer de ses bureaux le nommé Moufflard, pour cause d'infidélité et de collusion avec un fournisseur. Le délit et la punition n'étaient rendus publics que pour l'exemple, et pour dispenser l'excellence d'avoir désormais à sévir contre les subordonnés qu'elle porte dans son sein.

Quoi que puisse dire Moufflard à l'audience, il sera clair qu'il n'agit que par esprit de récrimination. Il ne produira aucun effet sur des auditeurs déjà prévenus contre lui.

On n'a pas pensé encore à instruire les détenus dans l'art d'employer utilement le temps en prison. Les uns sifflent, les autres chantent, ceux-là s'enivrent, ceux-ci cherchent des moyens plus sûrs de voler les passans, quand ils seront remis en liberté. Moufflard, oisif comme les autres, mais pouvant se procurer quelques adoucissemens, lisait exactement les journaux. L'article dont je viens de parler le mit en fureur. « Ce n'est pas assez, s'écria-t-il de ne » pas me faire mettre en liberé; il m'ôte » ma place au moment même où il sait » que je ne m'occupe qu'à le servir! Les » hommes sont des ingrats, des perfides, » des.... » Hé, mon ami Moufflard, ne vous échauffez pas. Ouvrez le bon La Fontaine : vous y verrez ce qu'on gagne à tirer les marrons du feu.

Le procès ne fut pas long. Les deux filous rejetèrent constamment sur Moufflard le guet-à-pens que dame Justice leur reprochait ; mais comme dame Justice n'a pas égard aux mauvaises excuses, qu'elle juge sur les faits; qu'il était constant que l'auteur, l'imprimeur et la brocheuse avaient été fortemeut bâtonnés, et que les blessures étaient graves, les délinquans furent condamnés à un an de prison.

Moufflard ne cessait de parler de monseigneur, ni M. le président de le ramener aux trois montres. Ces montres avaient étaient réclamées et reconnues par ceux à qui on les avait escamotées. Moufflard avait été trouvé nanti; voleur ou recéleur, il était certainement coupable. Le jury le déclara atteint et convaincu. On lui notifia qu'il expierait, aux galères, le crime qu'il n'avait pas commis; et voilà, quelquefois, comment on rend la justice.

Le juge enquêteur avait cessé d'être quelque chose, du moment où les débats

avaient commencé. Il ne pouvait plus être utile à monseigneur, et son neveu resta sergent. Le juge avait, ce qu'on appelle des amis. Piqué de la conduite de Versac, il leur parla, à l'oreille, de la part directe que très-vraisemblablement l'excellencc avait prise au châtiment infligé à l'auteur et aux colporteurs de la brochure. Ces amis avaient aussi des amis, à qui ils parlèrent à l'oreille; et d'oreille en oreille, la réputation de Versac s'ébranlait, et il ne s'en doutait pas.

CHAPITRE III.

Madame de Versac et Julie.

VERSAC avait rempli avec exactitude les conditions du traité que lui avait dictées son ami : le mot brochure faisait sur lui l'effet que produit l'eau sur un hydrophobe, et une brochure de d'Alaire l'eût en effet perdu sans retour. Madame de Versac ne comprenait rien à son changement de situation ; mais elle vivait tranquille auprès de Blois, avec sa fidèle Alexandrine et un vieux domestique, qui était à la fois son cuisinier, son cocher et son jardinier-fleuriste. Les dames de Blois devaient embellir sa solitude et lui faire une cour assidue. Ma-

dame de Versac avait peu de vanité; elle en avait cependant, et ces hommages, auxquels elle n'était pas accoutumée, la flattaient singulièrement.

Si elle avait eu l'expérience de d'Alaire, elle aurait pensé que c'était la femme d'un homme en place, et non Emilie d'Anglure, qu'on fêtait, qu'on caressait. Emilie d'Anglure ne s'interrogeait pas directement sur le plus ou le moins de mérite qui lui donnait des courtisans, sur les vues particulières qui pouvaient les diriger. Elle jouissait, sans se demander compte de rien. Alexandrine jouissait de son côté des marques de déférence que lui accordaient les femmes de chambre provinciales; les cochers cédaient toujours le pas au maître Jacques de madame de Versac; tout le monde était content.

Mais ce chien d'égoïsme cesse-t-il jamais d'être prévoyant, actif, entreprenant? Parmi les femmes qui composaient le cercle d'Emilie, on aurait vainement cherché celle d'un homme de robe; d'un

négociant, d'un financier. C'était celle d'un chevalier de Saint-Louis qui voulait une pension, à laquelle il n'avait que des droits équivoques ; c'était la mère d'un jeune gentilhomme, à qui il fallait une sous-lieutenance, et qui ne savait pas encore sur quelle épaule se porte un fusil ; c'était l'épouse d'un officier, qui avait perdu une jambe, par suite d'une chute faite à la chasse, et à qui on devait une retraite ; c'était une demoiselle, très-éprise d'un capitaine, à qui ses parens ne la voulaient donner que lorsqu'il serait chef d'escadron ; c'était, c'était... Que sais-je, moi?

Vous sentez bien qu'aux premières visites ces dames ne s'occupèrent que du soin de paraître aimables : il faut d'abord disposer favorablement ceux qui dispensent les grâces, quand on veut leur en demander? Le métier de solliciteur a sa tactique comme un autre. Bientôt vinrent des insinuations, un peu indirectes, à la vérité. Aux insinuations succédèrent des mots jetés çà et

là, mais dont le sens était facile à saisir. Enfin les demandes, directes, positives furent présentées par écrit, et chaque supplique était recommandée à la bienveillance, à la haute protection de madame.

Alexandrine avait aussi son petit cercle dans sa chambre. On y jouait à différens jeux, et les sirops de groseille et d'orgeat de madame circulaient avec une certaine abondance. On causait quelquefois, et jamais Alexandrine ne manquait de s'emparer de la conversation. On l'écoutait avec un intérêt prononcé; on se récriait souvent sur sa grande facilité, sur la variété de ses récits, et Alexandrine ne se doutait pas qu'on payait en éloges les sirops de sa maîtresse. Le cœur humain est le même partout et dans toutes les classes. Il est un instinct d'intérêt personnel que l'éducation masque et que rien ne peut étouffer.

Un beau jour, ou un beau soir, Alexandrine, exaltée par la louange,

céda au désir d'en mériter de plus flatteuses, et voulut s'essayer dans le genre pathétique. Toujours très-réservée sur ce qui avait rapport à sa maîtresse, elle se laissa entraîner. Elle parla de l'attachement romanesque de madame de Versac pour tous ses devoirs; des torts graves de son mari; de leur séparation, ménagée, elle ne savait par qui, mais à laquelle monseigneur n'aurait jamais consenti, s'il n'y eût été forcé : il lui fallait une victime. Les mouchoirs rouges et les bleus sortirent des sacs de serge verte et amaranthe. Alexandrine eut le plaisir de voir couler des larmes que son éloquence avait réellement arrachées. Mais plus l'effet en avait été fort, et plus les impressions devaient être durables. Elles n'étaient pas éteintes, lorsqu'on rentra dans les murs de Blois, et les femmes ont, disent-elles, un cœur, une imagination expansive que rien ne peut arrêter : c'est un torrent qui rompt toutes les digues qu'on lui oppose. Le soir-même, toutes ces dames surent ce

que des soubrettes avaient appris au château, et le lendemain, toute la ville répétait que madame de Versac n'était qu'une femme maltraitée, abandonnée, exilée par son mari. On parut d'abord s'attendrir sur son sort; c'est l'usage. Mais bientôt ce fut Emilie d'Anglure qu'on jugea. On convenait qu'elle avait été jolie; mais elle ne l'était plus. Sa taille était désagréable, et par conséquent elle avait un maintien gauche. Elle n'était pas sans esprit; mais sa conversation avait quelque chose de sec, de froid, qui inspirait de l'éloignement, et on s'éloigna en effet. Emilie se trouva seule avec Alexandrine, et elle en fut étonnée. Elle ignorait qu'on ne se soumet pas, sans motifs, à faire deux lieues tous les jours, et qu'à Blois, comme ailleurs, on n'est mu que par l'intérêt personnel.

Cependant cette Émilie, qu'on jugeait rigoureusement pour n'avoir plus de soins inutiles à lui rendre, était une femme estimable. La solitude, à laquelle

on l'abandonnait, lui permit de développer des talens et des qualités. Oubliée du petit grand monde de la ville, elle reçut bientôt les bénédictions des paysans, qui se pressaient sur ses pas. Elle avouait. avec attendrissement, n'avoir jamais connu ces jouissances pures, les seules désirables, les seules dignes d'un être pensant.

D'Alaire lui aurait dit : Vous avez reçu avec ivresse des hommages vides de sens, parce qu'ils flattaient votre vanité. Ennuyée de votre isolement, vous vous êtes tournée vers vos villageois, et vous leur faites du bien, parce qu'il faut faire quelques choses. Cessez de répandre des bienfaits, abandonnez ces paysans, ils vous délaisseront, comme ces dames vous ont quittée, du moment où elles ont été convaincues que vous ne pouvez rien pour elles. Il n'y a que de l'égoïsme dans ce monde.

A propos d'égoïsme et de d'Alaire, retournons à Paris. Que pense, que dit, que fait cet homme, qui ne veut pas

entendre le mot vertu, et dont la vie n'est qu'une suite de bonnes actions?

Il regardait comme son ouvrage le repos dont jouissait madame de Versac. Il écoutait le langage égoïste qu'affectait madame Bernard, et il lui souriait de loin en loin. Il donnait toute son attention à Julie, quoiqu'elle eût la sotte manie de voir en lui un homme de bien. La contradiction ne l'irritait plus, quand cette jolie bouche en était l'organe. Quelquefois il sentait sa faiblesse; il rougissait, se levait, faisait deux tours, et venait se rasseoir près de la jeune personne. Il passait avec elle la plus grande partie du jour. Il ne s'apercevait plus des privations auxquelles il s'était soumis pour la sauver. Il était aussi heureux que notre pauvre organisation le comporte.

Ne croyez pas qu'il passât le temps à dire à Julie de ces niaiseries qui plaisent tant aux femmes superficielles. Il s'était d'abord aperçu que madame Mauret avait donné beaucoup plus de

soins à la beauté de sa fille qu'à la culture de son jugement et de son esprit. Julie était encore l'enfant de la nature. Elle ne savait rien, et par conséquent elle n'avait pas d'idées fausses à rectifier. Il faut purger un champ des herbes parasites avant de chercher à le fertiliser. Le cœur de Julie était disposé à recevoir les impressions heureuses qu'on voudrait lui communiquer, et d'Alaire se fit son précepteur.

Il n'était pas savant, et il n'aurait cédé à personne le plaisir d'instruire sa pupille. Quand elle était rentrée chez elle, il préparait sa leçon du lendemain. Il croyait la voir, lui parler encore, quand il s'occupait d'elle. Le matin, il attendait avec impatience le moment où les convenances permettaient à l'aimable enfant de paraître. Madame Bernard était toujours présente. D'Alaire l'avait ordonné ainsi; il le voulait sincèrement.

On se mettait à une petite table ronde. Les petites tables ont cet avantage qu'on

y est près les uns des autres. Un déjeuner, dont la cordialité et une gaîté décente faisaient les honneurs, commençait la journée. L'étude venait ensuite, et on s'occupait d'abord de la grammaire française. Le comte était persuadé que les livres sont faits pour les maîtres, et il ne cherchait pas les plus volumineux. Les plus petits, selon lui, sont les plus clairs, et il faut bien se garder de faire lire à un élève ce qu'il ne peut comprendre. Il lisait, deux fois, trois fois une règle à Julie. Il lui dictait une phrase, dans laquelle se trouvait l'application de cette règle. Il ne s'attachait qu'au mot qui s'y rapportait, et il se taisait sur les autres fautes : il savait que Julie les corrigerait d'elle-même, à mesure que d'autres règles les lui feraient connaître. Cette méthode fait honneur à l'esprit d'un homme de qualité. Elle en ferait même à un maître de profession.

D'Alaire croyait encore que l'étude de la géographie n'est qu'une nomen-

clature, difficile à retenir, et tout-à-fait insignifiante, quand on ne l'applique pas à son véritable objet. Une carte, à côté du livre, sur laquelle Julie aurait promené son doigt, ne lui paraissait pas suffisante; il y joignait l'histoire. Il pensait qu'un trait historique a l'avantage d'amuser l'élève en l'instruisant, et grave dans sa mémoire le nom et la situation du lieu où l'événement s'est passé. Ainsi Julie apprenait à la fois la grammaire, la géographie et l'histoire. Étonnée de ses progrès, pleine de reconnaissance envers son bienfaiteur, elle exprimait quelquefois ses sentimens avec une franchise, une candeur, un abandon qui avaient bien quelques dangers pour son instituteur. D'Alaire retirait vivement sa main, que caressait celle de Julie; il tournait précipitamment, pour ne pas voir ses grands yeux bleus, dont l'expression l'effrayait. Il causait un moment avec madame Bernard, et il revenait s'exposer à de nouveaux périls.

Il n'avait pas négligé les arts agréables; mais il n'était ni peintre, ni musicien, ni danseur. Il avait été obligé de prendre des maîtres; mais lui et madame Bernard assistaient aux leçons. Il avait établi cette règle. Il l'avait rendue obligatoire, invariable.

Dans les intervalles d'un exercice à l'autre, on montait dans un fiacre, on allait au bois de Boulogne ou de Vincennes. D'Alaire avait dans sa poche un volume de botanique ou d'histoire naturelle. Madame Bernard portait son grand sac de taffetas vert. Elle y recevait telle plante que la jeune personne avait cueillie; tel insecte ailé qu'elle avait pris à la course. Tout lui paraissait plaisir dans ces promenades, et elle rentrait à l'hôtel, sachant toujours quelque chose de plus que lorsqu'elle en était sortie.

Quelquefois on faisait mettre le dîner dans le fiacre. Après avoir bien couru, on s'asseyait à l'ombre d'un vieux chêne. Les viandes étaient froides, le vin était

chaud ; on eût été très-fâché de dîner ainsi tous les jours ; mais on sortait de ses habitudes, et la nouveauté a du charme pour tous les âges. D'Alaire trouvait ces petites parties fort agréables.

Quelquefois aussi on se permettait le spectacle. L'instituteur était difficile sur le choix des pièces : la Femme juge et partie, le Mariage de Figaro, le petit Chaperon rouge, etc., etc., étaient rayés de son répertoire. Julie n'entendait sur la scène que ce que le comte aurait pu lui dire lui-même. On n'était pas foulé à ces représentations-là ; mais Julie n'en connaissait pas d'autres, et

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

En s'amusant, elle se formait le goût, elle apprenait à connaître le monde, et c'est ce que d'Alaire voulait.

Mais le monde était-il bien connu de lui ? avait-il pu supposer qu'on se tairait en le voyant vendre ses chevaux, mettre son carrosse sous la remise, sup-

primer ses dîners, rompre enfin avec ceux qu'il voyait tous les jours? Un changement aussi prompt qu'extraordinaire, a nécessairement une cause du plus haut intérêt, et pique singulièrement la curiosité.

On avait pour le comte la considération que commandaient ses qualités, et la raison en est simple : l'homme de bien est utile à la société, et la société est intéressée à multiplier de tels êtres; elle les élève à leurs propres yeux; elle les décore des titres imposans. Ce sont des encouragemens propres à faire de nouveaux prosélytes, c'est-à-dire des gens disposés à établir leur bonheur sur celui des autres. Tout cela est très-bon en soi; mais voilà ce que le comte veut à toute force appeler égoïsme, du côté de la société et du sien. Que puis-je faire à cela?

Cependant la considération était tombée dans la proportion de la nullité à laquelle on supposait que d'Alaire s'était réduit. Les gens curieux, et il y en a beaucoup, cherchaient à savoir ce qui se

passait dans l'intérieur de son hôtel. Un domestique fait aisément parler un camarade. Ces gens-là sont toujours disposés à se dédommager de leur infériorité, en dénigrant leurs maîtres. On dit bientôt dans tous les cercles que d'Alaire était passionnément amoureux d'une petite fille qu'il avait achetée trente mille francs à sa mère ; qu'il l'aimait au point de passer sa vie entière avec elle ; qu'il en était jaloux jusqu'à ne pas souffrir qu'elle sortît sans lui de son hôtel ; qu'il avait réformé son train pour la couvrir de diamans, dont il ne lui permettait de se parer que pour lui et chez lui. On convenait en riant que le comte était réellement devenu égoïste, et on ne le désigna plus que par cette qualification, qu'il ambitionnait depuis si long-temps. Versac n'osait pas détromper le public ; mais il aimait à voir descendre tout ce qui valait mieux que lui.

D'Alaire, fort de sa conscience, de la pureté de ses intentions, du bien qu'il faisait chaque jour, n'avait pas réflé-

chi un moment à ce qu'on pouvait dire et penser de lui dans le monde. Il se couchait après avoir bien rempli sa journée; il se levait après avoir dormi du sommeil le plus tranquille, et il se disait: Combien je suis heureux du bonheur de cette enfant, de celui que je lui prépare! Je fais plus que lui avoir donné le jour; je la rends respectable, et j'ajoute à sa beauté ce que l'instruction et les talens ont de charmes. Elle n'a pas encore d'expérience; elle nomme ce que je fais pour elle bonté, générosité, vertu. Je ne dispute pas sur l'acception des mots avec un enfant. Mais si elle était tombée en d'autres mains, qu'on la comblât de bienfaits, qu'on l'aimât comme moi, avec le désintéressement le plus absolu, prendrais-je la moindre part à sa félicité? Non, sans doute. Ici, au contraire, le sourire paraît-il sur ses lèvres? c'est moi qui l'y ramène; son cœur sensible s'épanche-t-il dans le mien? j'entends l'expression des sentimens que j'ai fait naître. Je me complais, je m'ad-

mire dans mon ouvrage. Donc je suis un égoïste.

Un homme de cinquante ans n'est pas jeune. Mais ces entretiens de toutes les journées, ces épanchemens d'un cœur sensible, ces regards, expression de la vive, de la tendre reconnaissance, ne sont-ils dangereux que pour la jeunesse?

On était dans les beaux jours de l'année. On avait dîné et le soleil était sur son déclin. On tenait le siècle de Louis XIV. Cet ouvrage où Voltaire a tout peint en grand, jusqu'aux faiblesses du monarque, dont le style séduit, entraîne, jetait Julie dans une sorte d'enchantement. Le jour lui manquait et elle ne pouvait se détacher du livre. D'Alaire lisait avec elle, et pour lire quelque temps encore, il avait fallu se placer contre une croisée. L'embrasure était étroite, les épaules se touchaient. La tête du comte était immobile; celle de Julie s'en approchait, s'en éloignait, s'approchait de plus près encore; une ha-

leine pure et fraîche se confondait quelquefois avec celle du comte. Julie était calme, d'Alaire était troublé; il ferme le livre. Julie lui arrête la main, et celle de l'aimable enfant est, je ne sais comment, fixée dans celle d'Alaire; son trouble augmente, et peut-être il commence à être partagé.

D'Alaire a encore la force de penser, et même de réfléchir. Il repousse cette main qu'il pressait avec délire; il s'élance, il fuit à l'extrémité de son salon; il s'arrête accablé anéanti. J'ai manqué de respect envers l'innocence, se disait-il avec amertume. J'ai eu, un moment, le désir, la volonté même d'en triompher!... Qui, moi! j'abuserais de tous les avantages que me donnent sur Julie ma position et les circonstances! Je la replongerais dans l'abîme dont je l'ai tirée! je ne serais plus qu'un misérable séducteur! J'ai pu avouer hautement tous les actes d'égoïsme que j'ai faits; mais celui-ci!...

Madame Bernard travaillait à quel-

ques pas des acteurs de cette scène. Elle n'avait rien vu. Elle ne se doutait pas de la violence des sensations qui agitaient le comte ; elle ne remarquait pas Julie, rêveuse et pensive, tenant machinalement ce livre dont elle avait cessé de s'occuper. Julie n'était pas dans son état ordinaire. Elle s'interrogeait sur ce quelle éprouvait, elle ne pouvait s'en rendre compte.

Madame Bernard fait venir des bougies, qu'elle aurait pu demander plutôt. L'éclair précède le domestique qui les porte. Le tonnerre gronde ; la violence du coup effraie madame Bernard et Julie. La bonne dame ferme les yeux, se les couvre de son mouchoir. Julie cherche un asile auprès d'elle, et l'être dont elle sollicite l'appui a besoin lui-même d'être encouragé. Un second coup, plus fort que le premier, ajoute à la frayeur, trouble toutes les idées, égare le jugement. Julie est dans les bras du comte ; sa tête repose mollement sur son épaule ; sa joue touche la

sienne ; elle ne sent, elle ne voit plus rien. « O vertu ! s'écrie le comte, ne » m'abandonnez pas! » Cette exclamation rend Julie à elle même. « Vous recon-» naissez donc enfin qu'elle existe cette » vertu, dont vous êtes la touchante » image. » Julie est heureuse, pendant quelques secondes, du retour que d'Alaire vient de faire sur lui-même ; mais elle ne soupçonne pas ce qui a pu porter le comte à proférer ce mot, qu'il a constamment rejeté. Le ciel est en feu les coups de tonnerre se succèdent avec une rapidité qui ébranle d'Alaire lui-même. Julie n'est plus dans ses bras ; c'est elle qui l'enlace, qui le presse dans les siens. D'Alaire va succomber ; un coup épouvantable arrache un nouveau cri à Julie : « O mon père, secourez-moi ! » — Ton père ! ton père !... ce mot » nous sauve l'un et l'autre... Votre » père... Oui, Julie, je le suis, je veux » l'être, je le serai. » Il prend sa fille ; il la porte sur un divan ; il l'y dépose ; il la laisse ; il fuit dans son appartement ;

il s'y enferme ; il tombe dans un fauteuil, tourmenté, accablé de remords.

La confusion, la violence de ses idées ne lui permettent de s'arêter à aucune. Il est coupable; voilà tout ce qu'il sent, tout ce qu'il peut juger. La lumière argentine de la lune pénètre à travers ses rideaux. « Le ciel est pur, dit-il ; » Julie a cessé de souffrir, et moi... » moi!... » Les premiers rayons du soleil frappent ses yeux il est encore dans son fauteuil. La fraîcheur du matin calme ses sens et sa tête. Il peut réfléchir avec un certain calme aux périls passés et aux dangers à venir. « Il faut » fuir, dit-il, il le faut; il faut m'éloi- » gner d'elle... m'en éloigner!... »

Il combat et le penchant qui l'entraîne, et le seul moyen de le surmonter. A peine a-t-il pris une résolution, qu'elle est détruite par une autre. « Tout » pour Julie : tout pour elle! s'écria-t-il » enfin. Elle restera pure, et moi je » souffrirai.

» Ces souffrances mêmes seront-elles

» sans douceurs? Ne serai-je pas fier de
» ma victoire? Ne me réconciliera-t-elle
» pas avec moi? Dans cette circonstance
» encore, mon égoïsme obtiendra les
» éloges de quiconque pourra l'appré-
» cier. »

Il va éveiller son valet de chambre; il le fait lever. Il lui ordonne de faire une malle à la hâte, et de l'attacher derrière sa chaise de poste. Pendant que ces dispositions s'exécutent, il écrit à madame Bernard qu'une affaire importante, inattendue, l'appelle dans ses terres de Basse-Bretagne. Il lui laisse tous ses pouvoirs pour diriger sa maison. Il finit en lui disant que son absence ne sera pas longue, et en lui recommandant Julie avec le plus vif, le plus tendre intérêt.

Il ne peut se refuser au plaisir de parler encor à l'aimable enfant dont il va s'éloigner. Il écrit, il déchire; il écrit encore.... Cette seconde lettre est en morceaux. « Ce n'est pas ainsi, dit-il,
» que doit s'exprimer un père. Julie ne
» lira que ce que j'ai écrit à madame Ber-

» nard. Cela suffira pour lui prouver
» qu'elle est toujours présente à ma pen-
» sée. » Il envoie chercher des chevaux ; il monte en voiture ; il part ; et tout repose encore dans l'hôtel.

L'émotion que Julie avait éprouvée la veille n'avait été que passagère, et ne pouvait troubler son repos. Elle dormait du sommeil de l'innocence : ce sommeil-là ajoute un charme de plus à la beauté. Madame Bernard avait l'habitude de se lever de bonne heure. Elle donnait à tout un coup d'œil rapide et sûr. Elle rassemblait les domestiques ; elle prescrivait à chacun ce qu'il ferait dans la journée ; elle donnait une heure à ses petites affaires personnelles, et elle se présentait au déjeuner.

L'ordre devait être un peu interverti ce jour-là. Elle est à peine sortie de chez elle, qu'on lui remet la lettre du comte. Elle ne conçoit pas qu'il ait quelque chose à lui écrire. Une crainte vague l'agite ; elle regarde, elle tourne, elle retourne cette lettre ; elle rompt le cachet. Il est

entraîné, se dit-elle, par une affaire importante, inattendue, dont il ne m'a pas parlé hier soir, et qu'il n'a pu connaître cette nuit. Il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire. Vous savez que madame Bernard aime à causer.

Elle rentre chez elle; elle passe dans la chambre de Julie. Elle se livre un moment au plaisir de contempler ce mélange heureux de lis et de roses, ce calme parfait de l'âme, qui se peint dans chaque trait. Après avoir rendu un hommage sincère à ce petit chef d'œuvre de la nature, elle cède à l'habitude dominante : elle éveille Julie, s'assied sur le pied de son lit, lui remet la lettre du comte, et ne lui dit qu'un mot : Il est parti. Mais de quels développemens ce mot est susceptible! à combien de conjectures il donnera lieu! qu'elle source intarissable de caquetage va naître de ce mot-là!

Julie lisait en se frottant les yeux. Elle s'arrêtait à la fin de chaque phrase. Elle marquait son étonnement; elle de-

mandait à madame Bernard l'explication de ce qu'elle ne comprenait pas, et madame Bernard parlait, parlait.... pour ne rien dire du tout. Julie arriva enfin à ces recommandations, si fortes et si douces, si tendres et si paternelles à la fois. Ses grands yeux bleus se remplirent de larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Elle étudiait toutes les expressions qui se rapportaient à elle; elle les méditait; elle n'entendait plus madame Bernard.

Elle relut cette lettre tout entière. « Oui, dit-elle, il y a quelque chose » d'extraordinaire. — D'incompréhen- » sible. — M. le comte se fût expliqué » sur la nature de cette affaire, si elle » lui était avantageuse. — Il sait quelle » part nous prenons à ce qu'il lui arrive » d'heureux. — Il se tait : donc il est af- » fligé. — Ma chère madame Bernard, il » faut lui écrire. — Sans doute. — Lui » offrir nos consolations. — Nos soins, » mon enfant. Je n'aime pas la campa- » gne, mais je serais bien aise de voir sa

» terre de Basse-Bretage. Vous écrirez, » Julie. J'ai quelques talens; mais j'ai » toujours négligé le style épistolaire. » — Hé, madame! n'est-ce pas avec son » cœur qu'on écrit à ceux qu'on aime? » — A la bonne heure; mais à votre » âge, les idées sont plus abondantes, » plus fraîches, plus aimables. Vous » écrirez, vous écrirez, et pour que vous » ne vous ennuyiez pas, je vous conterai » une histoire pendant que vous laisse- » rez courir votre plume. »

Madame Bernard va demander le déjeuner : certains chagrins, de convention peut-être, ne font pas négliger les choses essentielles. Julie s'habille lentement. Elle s'arrête à chaque instant; à chaque instant elle relit les dernières lignes de la lettre du comte, et de nouvelles larmes s'échappent de ses yeux. Elle passe dans cet apartement où chaque jour d'Alaire l'attendait, qu'il vivifiait par sa présence. Elle en fait tristement le tour. « Il n'y est plus, dit-elle, en soupirant. » Elle retrouve ce livre

qu'ils tenaient ensemble la veille. Elle le prend, l'ouvre et soupire encore. Elle le remet sur la table en disant :«Ne le lirai-je plus avec lui? »

Julie mange peu et garde le silence. Madame Bernard mange bien, quoiqu'elle parle beaucoup : il est des gens qui savent tout concilier. Julie regardait autour d'elle; elle semblait dire : Où est-il? Les yeux de madame Bernard se portaient de son assiette aux plats, et des plats à son assiette. De temps en temps elle revenait sur le départ précipité du comte; sur les raisons qui avaient pu le déterminer; sur le besoin qu'il devait éprouver d'épancher son cœur dans celui de quelqu'un qui pût l'entendre et lui répondre; sur le désir qu'elle avait de visiter la terre de Basse-Bretagne. Elle ajoutait que l'air de la campagne leur ferait le plus grand bien à toutes deux. N'y a-t-il pas dans tout cela une petite teinte d'égoïsme?

Julie était très-attentive, quand madame Bernard parlait du comte. Elle

croyait aussi que l'air de la campagne, de la Basse-Bretagne surtout, lui serait bon. Mais elle ne répondait que par ces mots, plein de sens : Si M. le comte voulait nous avoir près de lui, sa lettre vous le dirait.

Tout finit, et madame Bernard se décida à quitter la table. Le comte n'avait pas défendu qu'on lui écrivît, et Julie se mit à son secrétaire. N'est-ce pas avec son cœur, a t-elle dit, qu'on écrit à ceux q'on aime? Son cœur seul parla dans une lettre de quatre grandes pages, qui furent remplies d'un seul jet. Ce que l'attachement a de plus sincère et de plus vif; ce que la reconnaissance a de plus touchant; des plaintes tendres et douces du secret qu'avait gardé le comte sur son départ, animaient cette feuille de papier, une heure avant inerte et sans vie, maintenant riche d'expressions et de sentimens.

Pendant que Julie écrivait, madame Bernard, toujours fidèle à sa parole, contait des histoires. L'être fortement

préoccupé est tout à ce qu'il fait. Julie n'a pas eu de distractions; sa lettre est charmante. Quel bien et quel mal à la fois elle doit faire au bon, au généreux, au trop sensible d'Alaire!

Julie errait dans cet appartement, où elle semblait chercher ce qu'elle n'y pouvait plus rencontrer. Elle regardait tous les meubles; elle s'arrêtait devant ceux dont s'était servi le comte. Elle s'en approchait; elle les touchait; elle croyait y trouver encore quelque chose du protecteur chéri à qui elle devait tout. Fatiguée de sa situation, elle essayait de s'y soustraire; elle voulait travailler; son aiguille s'arrêtait malgré elle. Elle jetait son ouvrage; elle allait, elle venait, irrésolue, et toujours péniblement affectée. Un de ces cahiers sur lesquels d'Alaire écrivait les leçons qu'il préparait de la veille, se rencontre sous sa main. Elle s'en saisit; elle le porte sur son cœur, sur ses lèvres: elle a reconquis quelque chose de son ami. Elle se jette dans un fauteuil; elle pose le cahier sur

ses genoux ; elle ouvre; elle le lit, elle le relit. Sa mémoire fidèle lui rappelle les propres termes dont d'Alaire s'est servi, en lui développant tel ou tel précepte; elle entend les inflexions de sa voix; ses traits se présentent à son imagination exaltée; elle tressaille de plaisir.

L'amitié, la reconaissance amènent-elles de semblables sensations, ou celles-ci sont-elles nées d'un sentiment plus tendre? D'Alaire a cinquante ans, et Julie est encore aux portes de la vie. Mais quand elle est entrée chez le comte elle n'avait pas senti battre son cœur, et il était le seul homme avec qui elle fût en relation de travaux, de jeux, de plaisirs. D'Alaire avait toujours été sage, et il n'avait rien perdu encore de sa santé, ni même de sa vigueur. Sa figure, noble et belle, était animée par la vivacité de son esprit; la bonté, active et prévenante, s'y peignait sans cesse, surtout quand il était auprès de Julie. Est-il impossible de plaire et d'être aimé, quand on réunit tout ce qui flatte et at-

tire un bon cœur? L'abandon de Julie pendant l'orage, celui qui règne dans la lettre qu'elle vient d'écrire, semblent prouver qu'elle ne s'est pas interrogée sur ses véritables sentimens. Peut-être aussi n'éprouve-t-elle que cette affection qui tient de près à l'amour, mais à cet amour calme, pur, innocent, auquel une jeune fille se laisse aller, parce qu'il ne fait naître ni scrupules, ni craintes. Attendons encore avant de prononcer. Quelque incident nouveau éclairera Julie. Elle ne sait pas dissimuler, et nous lirons dans le fond de son cœur.

CHAPITRE IX.

D'Alaire.

On doit se calmer à cinquante ans, puisqu'on se calme à vingt-cinq. D'Alaire était parti, assailli de réflexions, plus ou moins poignantes. Bercé sur les ressorts de sa voiture, il céda bientôt au besoin qu'il n'avait pu satisfaire la nuit précédente. Il dormit d'un sommeil profond, et il s'éveilla à Orléans.

A son réveil, il se trouva bien, très-bien. Il retrouvait au fond de son cœur l'image de sa trop dangereuse pupille; mais le prestige, que les sens ajoutent aux charmes de la jeunesse et de la beauté, était entièrement dissipé. Il

jugea, avec la présomption naturelle à tous les hommes, que quinze jours de séparation suffiraient pour le rendre maître de lui. Il pensa que la dissipation accélèrerait sa victoire. Il décida en conséquence qu'il s'arrêterait à Blois, et qu'il passerait un jour ou deux chez madame de Versac. Il prévoyait que ce qu'il verrait, ce qu'il entendrait, serait absolument étranger à Julie, et que les occupations qu'il se créerait en Basse-Bretagne, achèveraient le grand ouvrage que déjà commençait sa raison.

Émilie le reçut, non comme quelqu'un à qui on a de grandes obligations : elle ignorait ce qu'elle lui devait. Elle l'accueillit avec cordialité, parce qu'il lui avait donné des marques du plus haut intérêt. Elle n'était pas fâchée, d'ailleurs, qu'il rompît, pour quelques momens, l'uniformité de la vie qu'elle menait dans sa terre.

Elle possédait quelques talens aimables, je vous l'ai dit; d'Alaire avait des lumières et de l'érudition. Elle avait

quelques livres choisis, et d'Alaire aimait les arts et la lecture. Ces deux êtres-là se convenaient à merveille. Cependant les heures ne fuyaient pas pour lui, comme celles qu'il avait si bien, ou si dangereusement employées à Paris. Ces paysans, qui allaient et venaient, dont les yeux, les gestes, les moindres mouvemens exprimaient l'attachement et la reconnaissance, ne le tiraient pas toujours de ses fatigantes rêveries, parce qu'il ne voyait que le sec égoïsme dans la bienfaitrice et dans les obligés. Une comète parut très à propos pour le détacher de la terre. Elle l'enleva dans l'espace; elle réveilla cette soif de s'instruire, qui presque toujours annonce du génie. Il court à Blois; il y trouve un opticien et un télescope passables. Il revient lire, avec Émilie, un traité d'astronomie, et ils passent une partie de la nuit à voir, d'un peu plus près, ce corps, en apparence, vagabond dans l'espace, sur lequel son livre ne lui apprend rien de positif, et par consé-

quent rien de satisfaisant. Il remarque que l'auteur est un égoïste, qui a voulu, qui a cru se faire un nom aux dépens de qui il appartiendrait, en donnant des conjectures pour des vérités. Il croit gagner beaucoup dans l'opinion d'Émilie, en attaquant, en renversant un système qui, comme tous les autres a son côté faible. Émilie lui faisait remarquer qu'il substituait des hypothèses à des doutes et des raisonnemens à des probabilités. Il se frappait le front, et il s'écriait de la meilleure fois du monde qu'il était tout aussi égoïste que l'auteur qu'il combattait. L'exclamation faisait rire Émilie. D'Alaire finissait par rire avec elle. On laissait le livre pour parler de la comète d'après soi. Émilie voulait avoir aussi son petit système, et assez souvent ils parlaient tous les deux à la fois. C'était le moyen de ne pas s'entendre, et pendant ces discussions très-animées, la comète suivait paisiblement sa route ellyptique.

D'Alaire n'avait qu'un moment péni-

ble dans toute la journée : c'était celui du coucher. Dès qu'il était renfermé dans sa chambre; il oubliait l'astronomie; il redescendait sur la terre. Un soupir s'échappait, et vous prévoyez facilement qui l'arrachait, à qui il était adressé. Ces songes heureux, qui ajoutent à la douceur du sommeil, s'éloignaient de son lit. Il rêvait Julie; il s'élançait vers elle; l'inexorable vertu l'arrêtait.

Au bout de deux jours, la comète avait perdu le mérite de la nouveauté, si puissant sur tous les hommes. On l'avait lorgnée, jusqu'à se fatiguer la vue; on en avait parlé jusqu'à satiété, et à mesure que le comte s'éloignait du ciel, il se rapprochait de Julie. L'absence la rendait plus belle, plus séduisante; les souvenirs se réveillaient avec force; d'Alaire est trop près d'elle encore. Il croit qu'un intervalle de quelques lieues de plus affaiblira l'image qui le poursuit. Il prend congé d'Émilie; il remonte dans sa chaise; il est parti.

La nuit le surprend à Angers. Il s'arrête; il descend dans une auberge, où logeait l'état-major de la légion qui était en garnison dans cette ville. Les chambres les plus logeables étaient occupées. D'Alaire pensait à se faire conduire ailleurs; mais son valet de chambre l'a nommé, et le colonel avait dîné chez le comte, lorsqu'il se conformait aux usages, et que le sacrifice de trente mille francs ne l'avait pas forcé à réduire sa dépense.

Le colonel s'estima heureux de revoir un homme pour qui il avait la plus sincère estime. Il alla le recevoir au bas de l'escalier; il le conduisit dans son appartement, et le pria de le partager avec lui. Le comte n'était pas insensible aux témoignages de considération dont il se sentait digne, et il ne manquait pas d'attribuer à l'égoïsme la satisfaction intérieure qu'il éprouvait. Il accepta franchement la proposition du colonel.

Il n'avait pas dîné. Il se fit servir, et comme on ne soupe plus, le colonel

n'eut rien de mieux à faire que de lui parler de ce qu'il croyait pouvoir l'intéresser : tout le monde aujourd'hui se mêle de politique. C'est un champ vaste où on trouve toujours à glaner. D'Alaire interrompit le colonel dès les premiers mots. « Ces sortes de conversations, » lui dit-il, sont toujours dangereuses. » Elles échauffent les têtes, quand on » est du même avis; elles fomentent » des haines, quand on pense diverse» ment. L'homme sage peut désirer » telle ou telle loi. En l'attendant, » il se soumet à celles qui existent, et » il s'occupe de ses affaires. Vouloir ré» gler celles de l'état, c'est presque tou» jours déranger les siennes; c'est au » moins s'agiter sans résultat. Parlons » de votre régiment. Est-il discipliné? » Vos soldats se mêlent-ils d'autre chose » que d'obéir. »

Parler de plaire à une coquette, de plaisirs clandestins à une prude, d'éloquence à un avocat, d'or à un avare, de détails militaires à un colonel, est le

moyen le plus infaillible d'amener des dissertations interminables. M. de Verneuil passait rapidement d'un objet à un autre. Cependant il commençait seulement à parler d'une tactique nouvelle, dont il était l'auteur, lorsque d'Alaire se leva de table. Il était tout simple que cet ouvrage devînt un jour le livre classique de l'armée française. Encore un égoïste, pensait d'Alaire. Il ne doit pas être plus savant que ses dévanciers, qui ont épuisé cette matière. Mais on a dit : Les Mémoires du chevalier Folard, la tactique de Guibert, et il faut absolument qu'on dise : La tactique de Verneuil, qui ne vaudra pas mieux que les autres.

Verneuil convient que pour exécuter ses manœuvres, il faudra une extrême agilité. Mais on semble l'avoir prévu : sa légion est habillée d'un petit drap léger, clair comme de la dentelle. Il convient encore que ce drap a bien quelque inconvénient pour l'hiver; mais tout est changé : on ne fera certainement plus

la guerre dans cette saison, et le soldat a de bons poëles dans les casernes.

Ce drap léger, clair comme de la dentelle, a fixé l'attention du comte. Jusqu'ici, il s'est borné à écouter. Il prend la parole, il interroge; il entre dans les moindres détails. Chaque réponse de Verneuil ajoute à son anxiété. Il veut voir ce drap : le colonel en envoie chercher une pièce.

D'Alaire ne conçoit pas qu'on ait pu recevoir une semblable fourniture, et il ne peut s'empêcher d'en marquer son étonnement. Verneuil lui dit à l'oreille, qu'il compte être incessamment maréchal-des-camps, et qu'il n'a pu s'exposer à déplaire à M. de Versac. « Déplaît-on » à un homme en place en l'éclairant? » — Vous ne savez donc pas que le fournisseur a une femme très-jolie, et » qu'elle a tout arrangé avec son excel» lence? Le soldat n'est-il pas toujours » dupe par un motif, ou par un autre? » — Mais votre devoir, M. le colonel?...

» — Mais mon avancement, M. le » comte? »

D'Alaire ne réplique pas un mot. Il prend son chapeau; il appelle son valet de chambre; il sort. Hé bien, j'ai tort aux yeux de certaines gens, pensait-il, quand je dis, quand je répète, quand je soutiens que l'égoïsme est le levier qui remue le monde. « Félix, je vais » m'asseoir sur ce banc de pierre. Allez » me chercher une auberge; vous m'y » conduirez, et vous irez prendre mes » effets dans celle d'où nous sortons. Je » n'y veux pas remettre le pied. »

Quel homme bizarre que ce comte! disait le colonel; il n'a aucun usage du monde. Je ne m'étonne plus qu'on ne le porte à aucune place.

Quel homme que Versac! disait le comte, pendant que Félix courait. Je n'ai pas voulu l'accuser devant l'ambitieux et léger colonel: plus il s'approche du précipice, et plus je dois le ménager; assez d'autres l'accableront, quand il s'y sera précipité.

D'Alaire, établi dans sa nouvelle auberge, se fait donner ce qu'il faut pour écrire, et il passe le reste de la nuit la plume à la main. Ce n'est plus cet homme ardent, qui s'enflamme pour des fautes, qui ne se commettent que trop fréquemment dans un certain monde; c'est un être sensible, qui tremble pour quelqu'un qu'il a sincèrement aimé et qu'il rougit d'aimer encore. « Le colonel Verneuil s'est tu, disait-il à Versac, parce » qu'il a besoin de vous. Mais tous les « colonels de France n'espèrent pas devenir maréchaux-de-camp à la première promotion. Ils voudront mériter » de l'être, en remplissant leurs devoirs » dans toute leur étendue. L'égoïsme » leur soufflera que, contribuer à vous » perdre, c'est plaire à votre successeur. » Un orage affreux gronde sur votre » tête; tâchez de le détourner, et sachez que lorsque l'honneur est perdu » la vie n'est plus qu'un fardeau. »

Pour gagner quelques heures sur la malle, d'Alaire donne son paquet à Fé-

lix. Il le renvoie à Paris; il lui ordonne de courir, à crever les chevaux, et de ne s'arrêter qu'à la porte de Versac. Le jour commençait à poindre. Il se jette dans sa chaise de poste; il part, avec un postillon en courrier.

Je me suis modéré, pensait-il, en écrivant à ce malheureux; je me suis servi d'expressions qui ne peuvent pas le blesser; je suis content de moi. Combien je serai heureux, s'il ne succombe pas dans cette circonstance, s'il veut sincèrement devenir homme de bien, et si, désormais, il suit mes conseils! Je pourrai me dire : Sa conservation, son existence publique sont mon ouvrage. Quelles nuits douces je devrai encore à l'égoïsme! En se livrant à cette suite de de réflexions, d'Alaire s'endort d'un sommeil paisible, et il ne s'éveille que lorsque sa chaise s'arrête devant la grille de son château.

Que fera-t-il, dans une maison immense, seul, sans avoir un domestique pour le servir? Telle fut sa première

idée, quand il descendit de sa voiture. Une trentaine de coups de fusils partent de la cour d'honneur, et en font naître une foule d'autres. Les villageois, rangés en haie, ont leur chapeau en l'air, et crient : Vive M. le comte! vive notre père! De jolies paysannes, vêtues de blanc, parées de rubans de toutes les couleurs, portent des corbeilles de fleurs et viennent les offrir avec de petites révérences bien gauches, mais si expressives! Le régisseur de la terre a fait un compliment en prose rimée, qu'il débite avec emphase, sa grosse femme est auprès de lui, le papier à la main, disposée à secourir sa mémoire infidèle. D'Alaire ne voit que le côté touchant du tableau. Une larme s'échappe, malgré lui, et vient mouiller sa paupière. Il répète bas, bien bas, ce vers si connu :

Ces tributs sont bien doux, quand ils sont mérités.

En effet, on ne connaissait dans le

village ni la paresse, ni la misère. Le régisseur avait reçu, depuis des années, l'ordre de ne rien donner à l'homme en état de travailler; mais de trouver de l'occupation pour celui qui en manquait, et qui voulait soutenir sa famille par un travail que son objet rend toujours honorable. De petites avances étaient faites au cultivateur intelligent, à qui il ne manquait qu'un peu d'argent pour tirer un parti avantageux d'une terre ingrate. Dans les mauvaises années, et la très-sainte Providence nous en donne trop, les fermiers du château obtenaient du temps pour payer, et on distribuait aux petits ménages du blé et des légumes secs. Les jeunes gens se mariaient, parce qu'ils étaient sans inquiétude sur l'avenir. Ils justifiaient l'axiôme de Jean-Jacques: Partout où un homme et une femme peuvent vivre commodément, il se fait un mariage. On apprend que M. le comte est arrivé sans domestique, et chacun s'empresse de s'offrir; chacun sollicite l'honneur d'être pré-

féré. Ceux qu'il choisit sont dans une espèce d'enchantement; les autres se consolent en pensant qu'ils méritaient cet honneur, comme ceux que le comte n'a pu prendre qu'au hasard.

En arrivant, il avait donné beaucoup à la sensibilité : on avait surpris, subjugué son cœur. Il revint bientôt à son triste système. J'ai fait du bien à ces gens-là, se disait-il; ils espèrent que je leur en ferai encore : voilà la source de l'attachement qu'ils me marquent, et ils ne s'en doutent pas. Ils croient vraiment m'aimer; ne détruisons pas leur illusion : elle me procurera encore des jouissances.

Mais comment a-t-on su qu'il arrivait dans sa terre? Il est parti de Paris inopinément, et il n'a pas écrit de Blois à son régisseur. Il fait venir cet homme; il l'interroge. Le régisseur lui remet une lettre de Paris. « Il est clair, dit-il, que » cette lettre n'a été adressée ici que » parce qu'on a su que M. le comte y » venait. Nous ignorions le moment de

» son arrivée; mais chaque jour la moi-
» tié des habitans se tenait prête à le re-
» cevoir. »

D'Alaire porte les yeux sur l'adresse, et son cœur a tressailli; il passe dans une chambre voisine; il s'y enferme; il brise le cachet. « C'est en vain que j'ai
» voulu lui échapper, s'écria-t-il, elle
» me poursuit jusqu'ici. » Il lit, il soupire, il pose la lettre, il la reprend. Il continue de lire, il distingue à peine les caractères; il n'est plus maître de lui.
« C'est l'innocence, c'est la candeur qui
» s'expriment avec le charme qui leur est
» propre; mais quel abandon, quel sen-
» timent se peignent à chaque mot!
» Quel trouble ils portent dans mon
» sein! Je ne peux m'abuser plus long-
» temps : ce ne sont pas mes sens seuls
» que j'ai combattus à Paris. J'aime,
» j'idolâtre Julie; il faut la posséder ou
» souffrir sans relâche. Elle est sans ex-
» périence : elle aura cédé sans avoir
» prévu sa défaite.... Infâme, qu'as-tu
» pensé, qu'as-tu dit? Elle croit à ta

» vertu, elle est sans défiance, et tu
» veux t'armer de sa faiblesse ! Lâche,
» tu n'oses résister à ton cœur ! Tu veux
» que du moment où tu auras immolé
» ta victime, tous tes jours soient em-
» poisonnés par les remords ! Vil égoïste ;
» tu aurais peut-être repoussé la laideur ;
» mais quand Julie s'est présentée chez
» toi, sa jeunesse, sa beauté, ses grâces
» t'ont frappé. Tu formais déjà, sans
» t'en rendre compte, le coupable pro-
» jet auquel tu viens de t'arrêter..... Et
» tu as osé adresser à Versac des repro-
» ches cruels au sujet de cette enfant !
» Avait-il contracté envers elle les obli-
» gations de la sainte hospitalité ? Avait-
» il surpris sa confiance par des soins
» qu'elle dut croire désintéressés ? Se
» l'était-il attachée par la force des
» bienfaits ? Attaquée ouvertement, elle
» a pu se défendre ; mais toi, tu as em-
» ployé contre elle ce que la séduction
» a de plus puissant, de plus délié. Relis
» sa lettre, malheureux ; pèses-en les
» expressions, et frissonne. L'amour

» s'est aussi insinué dans ce cœur pur, » et ses tourmens à venir seront ton » ouvrage....

» Mais quoi! n'est-il pas un moyen » légitime d'être heureux? L'offre de » ma main ne comblerait-elle pas tous » les vœux de Julie?... Ah! l'horrible » conduite de sa mère ne rejaillirait-elle » pas sur moi? Me résignerai-je à par- » tager son opprobre?... Julie a tou- » jours été sage, et l'infamie de sa mère » ne saurait l'atteindre..... Mais le » monde?-.. Est-il juste?... Hé, qu'im- » porte? serai-je arrêté par la crainte » du blâme, moi qui ne m'occupe que » de mes jouissances personnelles? Non, » je serai heureux, autant qu'il est » donné à l'homme de l'être, et Julie » partagera mon bonheur.

» Ton bonheur? Insensé! Elle est à » son aurore, et tu es sur ton déclin. » Ne te flatte point : elle ne connaît que » toi, et tu as réuni toutes ses affections; » mais elle ne peut tenir à toi que par les » sentimens qui subjuguent les belles

» âmes. Elle se trompe elle-même sur
» ce qu'elle croit éprouver. Ses yeux,
» son cœur s'ouvriront un jour; elle te
» jugera et elle connaîtra un vain-
» queur. Si elle succombe tu périras de
» douleur. Si elle résiste, elle sera mal-
» heureuse. Le spectacle de ses com-
» bats, de ses tourmens, la froideur
» involontaire qu'elle te marquera, te
» rendront la vie insupportable.

» Hé bien, ne démens pas cinquante
» ans d'une conduite irréprochable, et
» conserve ta propre estime. Non, Julie,
» jamais tu ne m'appartiendras, mais tu
» seras respectée; j'en fais le serment;
» et si je ne peux me vaincre, je me
» mettrai dans l'impossiblité de le vio-
» ler.

» Un suicide, parce qu'une fille est
» charmante, parce que j'ai un cœur;
» arme-toi contre lui; ne lui pardonne
» rien; oppose-lui sans cesse ta raison;
» présente-lui le miroir de l'austère, de
» l'inexorable vérité et tu le réduiras au
» silence. Combien tu seras fier de ta vic-

» toire! combien tu t'applaudiras d'a-
» voir surmonté le plus puissant, le plus
» doux des penchans, d'avoir conservé
» Julie digne encore des vœux d'un hon-
» nête homme! L'effort est sublime, sans
» doute; et c'est alors que l'égoïsme peut
» se confondre avec la vertu. »

D'Alaire, vous le voyez, était en proie à ce que les remords, l'espérance ont de plus cruel et de plus doux. Faible, irrésolu, il revient toujours avec fermeté aux principes dictés par l'honneur. Il tombe enfin dans cet accablement profond, qui succède toujours à des sensations violentes et prolongées. Cet accablement même est pour lui une espèce de repos.

Il en est tiré par le son des musettes et d'un aigre violon. Il se lève péniblement; il se traîne à une croisée.... Une table est dressée dans la cour. Elle est surmontée d'un dais formé de guirlandes de fleurs. Un grand fauteuil, fraîchement rempaillé, est placé sur une estrade que le charron a préparée

sans bruit. Tous les habitans du village sont rassemblés. Ils attendent le moment d'offrir au comte leur pain, leur vin et ce qu'ils ont trouvé de plus délicat.

Une sensation nouvelle dissipe, pour un moment du moins, celles qui affectaient si douloureusement d'Alaire. La gaieté franche qui anime ces bonnes gens lui arrache un sourire. Il sent que se placer au milieu d'eux, est le prix le plus flatteur qu'il puisse accorder à leurs soins. Il sort, il se présente, et à l'instant la table est servie. Il remarque qu'il n'y a qu'un couvert et il fait un signe à son régisseur. Il passe dans les rangs, il présente avec bienveillance la main à quelques vieillards; il les invite à partager avec lui le banquet offert par l'amitié. Il demande, il prie, il ordonne qu'on enlève l'estrade. « Vous » m'avez nommé votre père, leur dit-» il; un père ne se distingue de ses en-» fans que par l'affection qu'il leur » porte. » A ces mots des acclamations

générales frappent les airs. Le comte s'abandonne sans réserve à sa sensibilité. Il oublie tout à fait l'égoïsme.

Des femmes âgées, ravies de l'honneur que reçoivent leurs maris, s'approchent d'eux peu à peu, s'appuient sur le dos de leur chaise, et comblent d'Alaire de bénédictions. Il se hâte de réparer un oubli involontaire, et les bonnes femmes ont le plaisir de choquer de leurs verres celui de l'homme bienfaisant, à qui elles doivent le repos de leurs vieux jours.

La jeunesse se pressait autour de la table d'un peu trop près quelquefois. Un signe impératif des vieillards l'éloignait. « Laissez-les, laissez-les s'appro-
» cher, disait d'Alaire avec Henri IV ; ils
» sont affamés de me voir. »

Au repas le plus touchant et le plus gai succéda un bal champêtre. D'Alaire rentra chez lui calme et heureux. « Ah !
» dit-il, Julie n'est plus à craindre,
» quand je suis au milieu de ces braves
» gens. C'est un asile que je chercherai

» souvent. » Cependant il n'osa pas relire la lettre dangereuse; il osa moins encore y répondre. Il ordonna à son régisseur d'écrire à madame Bernard qu'il était arrivé sans accident.

On servait le comte autant par attachement que par devoir. Félix ne s'était pas arrêté un moment. Il était arrivé à la porte de Versac, brisé, moulu. Après avoir remis son paquet, il avait envoyé chercher un fiacre, s'était fait porter dans la voiture et conduire à l'hôtel d'Alaire.

Son cocher et le suisse suffisent à peine pour le descendre du carosse, pour lui aider à monter l'escalier. Julien rentrait. Il s'arrête, il s'étonne; les apparences l'égarent. « M. Félix est à » moitié mort! s'écrie-t-il en courant, » et il revient seul! M. le comte n'est » plus! » Ce cri passe de l'antichambre au salon. Julie s'élance; elle vole; elle est dans la chambre de Félix. Madame Bernard la suit lentement, prudemment, elle arrive enfin. Félix est acca-

blé de questions auxquelles il n'a ni le temps ni la force de répondre. Madame Bernard prononce qu'il faut d'abord le mettre au lit; lui préparer en toute hâte une rôtie au vin, et qu'ensuite on pourra se parler et s'entendre. Elle emmène Julie, tourmentée, anéantie par l'horreur des tableaux que son imagination lui présente. La chaise de poste du comte renversée, traînée, brisée par les chevaux; l'être le meilleur, le plus aimable, sanglant, défiguré, expirant peut-être!... des voleurs lui arrachant, pour un peu d'or, la vie la plus utile, la plus précieuse!... elle ne sait à quelle idée s'arrêter; toutes sont cruelles, épouvantables. Elle sonne, elle sort en même temps; elle appelle Julien qui ne peut lui répondre; elle retourne à la porte de la chambre de Félix; les bienséances disparaissent; le comte est tout pour elle; elle ne voit plus que lui dans l'univers. Elle a la main sur le loquet; ses genoux ploient sous elle; elle tombe devant cette porte qu'elle n'a pu ou-

vrir. Madame Bernard, haletant, affaiblie, la relève, la soutient, la ramène une seconde fois, et se laisse aller sur une ottomane, où elles restent fixées par l'épuisement, l'inquiétude et la douleur.

Le comte n'avait pensé qu'à Versac, lorsqu'il avait envoyé Félix à Paris. Il n'avait pu prévoir d'ailleurs ce qui se passait alors à l'hôtel. En admettant que Félix arrivât excédé de fatigue, il aurait au moins conservé la faculté de se faire entendre; et cela aurait paru suffisant à d'Alaire pour que ces dames ne conçussent aucune espèce d'alarmes. Mais le cœur est si prompt, si habile à se créer des chimères analogues à ses sensations du moment! il croit si facilement ce qu'il redoute! il se livre avec tant de charme aux séductions de l'espérance! Qui de nous n'a pas éprouvé ces transitions subites et les moins raisonnées de l'espoir à la crainte, et de la crainte à l'espoir?

Félix ne peut se tourner dans son lit;

mais la rôtie au vin l'a ranimé. Julien vient annoncer que M. le courrier est en état de répondre aux questions qu'on voudra lui faire. A l'instant Julie retrouve ses forces qu'elle croyait anéanties. C'est elle qui soutient à son tour, qui conduit madame Bernard. On s'assied près du lit de Félix; on l'accable de nouveau d'une foule de questions. Un valet-de-chambre est presque un homme du monde; et Félix connaît son Grétry. « Mesdames, dit-il, avec un » sourire qui aurait rassuré des êtres » moins prévenus :

En Huronie
Chacun parle à son tour.

Madame Bernard trouva la citation déplacée, impertinente. « Qu'a de com» mun, dit-elle, la Huronie avec M. le » comte ? Au fait, s'il vous plaît, M. » Félix. Où l'avez-vous laissé? s'écrie » Julie; dans quel état était-il? que » vous a-t-il chargé de nous dire? —

» Mademoiselle, j'ai laissé M. le comte
» à Angers. Il paraissait très-préoccupé;
» mais il jouissait d'une santé parfaite.
» et il ne m'a chargé d'aucune mission
» pour vous. »

La dernière partie de cette réponse n'avait rien de flatteur pour Julie. Mais il n'était rien arrivé de fâcheux à d'Alaire; Félix l'assurait avec cette tranquillité, ce ton de bonne foi si propres à persuader. Quand le cœur sera tout-à-fait rassuré, l'amour-propre reprendra ses droits. Toute femme en a sans doute, et quelque chose disait intérieurement à Julie que le sien n'était pas mal fondé.

La conversation se régularise enfin, et, comme en Huronie, chacun parle à son tour. Félix entra dans certains détails que vous connaissez. Le vrai motif de la fuite de d'Alaire, les justes inquiétudes que lui cause Versac sont ignorés de M. le courrier. Après s'être fait répéter dix fois les même choses, ces dames se retirent, et vont, dans un petit

cabinet bien reculé, commenter les réponses de Félix.

Il demeure constant qu'une affaire de la plus haute importance a forcé le comte à partir inopinément. On répète à ce sujet ce qu'on a dit au moment de son départ, sur la nature de cette affaire. Elle doit être d'un genre affligeant, puisqu'il l'a cachée aux deux personnes qu'il admettait seules dans son intimité, et à qui il a craint de faire partager sa peine. Il a reçu, à Angers, des nouvelles fâcheuses, puisqu'il a passé la nuit à écrire, et qu'il a fait partir Félix en toute hâte. Enfin cette affaire est effrayante pour ceux qui s'intéressent sincèrement au comte, puisqu'elle lui a fait oublier les procédés que prescrivent les plus simples bienséances. Sans son extrême préoccupation, aurait-il oublié d'écrire, ou de faire dire un mot à madame Bernard, qui a toute sa confiance; à Julie, à qui il porte la tendresse d'un père? Cette dernière réflexion est dictée par l'amour-propre

blessé, qui cherche toujours à cicatriser ses blessures. Mais on tire de cette préoccupation des conséquences qu'on croit très-naturelles. Une forte tension d'esprit affecte à la fin le moral, et on sait quelle influence le moral exerce sur le physique. D'après cela, il est clair que le comte est malade, et on lui doit des soins et des consolations. Vous n'avez pas oublié que madame Bernard a une envie démesuréee de voir la terre de Basse-Bretagne. Vous pressentez que Julie cherche à échapper au vide insupportable qui l'environne. La Normandie, la Bretagne, la Provence lui sont indifférentes; mais elle brûle de se réunir à son ami.

Les prétextes les plus plausibles de départ sont trouvés : le résultat de la conférence n'est plus douteux pour vous. Madame Bernard veut attendre au lendemain, parce qu'elle entend composer deux malles de ce qu'elle a de plus beau : on aime à briller partout, même au village. Julie, parée

de sa jeunesse et de ses grâces, ne répond aux observations de madame Bernard, qu'en entassant dans un sac de nuit ce qui se trouve sous sa main; elle ne sait ce qu'elle y a mis, n'importe. Il est plein; elle a serré et noué les cordons. Assise sur ce sac, ses bras rondelets croisés sur sa poitrine, elle demande flegmatiquement à madame Bernard si elle est prête. Madame Bernard lui répond par un éclat de rire. Julie insiste; madame Bernard se fâche.

« J'ai cent louis, madame; il y a une » calèche sous les remises, et je pars » avec Félix. — Avec Félix, Julie! — » Oui, madame. Je le mettrai dans la » voiture : c'est une attention que je » dois à M. le comte. Il est malade, » il ne peut se passer de son valet de » chambre. — Mais, Julie, Félix est » un jeune homme. — Jeune ou vieux, » qu'importe? — Les convenances..... » — Les convenances sont très-respec- » tables, sans doute. Mais M. le comte

» est malade, et tout disparaît devant » cette idée-là. — Cruel enfant, donnez-» moi du moins trois heures. — Trois » heures, madame, pour faire vos » malles seules, n'est-il pas vrai? Je » vais appeler Marguerite; nous vous » aiderons toutes les deux, et voilà » deux heures de gagnées. Ne perdons » pas un moment. Ouvrez vos armoi-» res..... Marguerite.... Marguerite..... » Julien, André.... Ma bonne Margue-» rite, travaillons fort, et prestement. » Julien, vous fermerez ces malles; » vous les attacherez, avec André, der-» rière et devant la calèche.... — De-» vant, mademoiselle! Cela ne se peut » pas. — Vous en mettrez une dans la » voiture, s'il le faut. Allez dire à Félix » de s'habiller, nous le prenons avec » nous. — Mais, mademoiselle, vous » ne tiendrez pas trois dans la calèche, » si vous y mettez une malle. — Je » m'asseoirai dessus. Plus d'observa-» tions, Julien, elles seraient inutiles...

» Ah! des chevaux de poste, de suite,
» à l'instant, à la minute.

» Prenez donc garde, Marguerite!
» criait madame Bernard; vous froissez
» ma robe de crêpe..... Julie, vous
» écrasez les plumes de mon chapeau. »
Julie n'entend rien; elle bourre malles et cartons. Une enfant, douce et timide, prend tout à coup un ascendant irrésistible sur tout ce qui l'entoure; elle dirige tout, elle communique à tout la vie et le mouvement. Madame Bernard gronde; mais elle cède. Marguerite, Julien, André ont une activité qu'ils ne s'étaient pas encore connue. Félix comptait sur vingt-quatre heures de repos. Il se lève en murmurant, et pourtant il se lève. Y a-t-il, en effet, des êtres qui soient nés pour commander aux autres, ou l'empire de la beauté est-il tel que rien n'y puisse résister?

Les deux malles sont placées derrière la calèche; les cartons sont fixés sur l'impériale. On entend le hennisse-

ment des chevaux, le fouet des postillons. Julie entraîne, porte madame Bernard. On est en voiture ; la porte-cochère crie sur ses gonds; on est parti, on brûle le pavé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

L'ÉGOÏSME.

II.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

L'ÉGOÏSME,

OU

NOUS LE SOMMES TOUS;

PAR PIGAULT LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

Primò mihi.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

G.-E. BARBA FILS, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET PAUL DE KOCK.

RUE DE SEINE, No 33, F. S.-G.

—

1831.

L'ÉGOÏSME.

CHAPITRE PREMIER.

Le Procès.

Tous les colonels de France ne prétendent pas à être faits maréchaux-de-camp à la première promotion, a écrit le comte à Versac. Vingt de ces messieurs avaient ouvert les ballots de drap, et n'avaient eu besoin que d'un coup d'œil pour en juger la qualité. La fourniture avait été renvoyée directement à l'excellence, avec des observations, plus ou moins justes, plus ou moins véhémentes. Le philantrope Versac n'avait pas eu besoin des conseils du comte pour prendre un parti. Il était las de la femme ; il ne devait plus de ménagemens au mari. Il

manda le fournisseur, et pour éviter les explications particulières, il rassembla les membres du conseil au moment où Dutour allait se présenter.

Dutour entra avec cet air aisé qui annonce une sécurité parfaite. La sévérité, qui régnait sur la figure de monseigneur, formait un constraste plaisant, pour qui était au courant de cette intrigue, et messieurs les membres du conseil savaient à peu près à quoi s'en tenir là-dessus. Ils s'attendaient à une scène, dont ils se promettaient de rire avec leurs amis, puisque l'usage veut qu'on ne rie point quand on traite d'affaires d'état.

Versac fait déployer les échantillons et les pièces. Il invite Dutour à les comparer. Dutour ne daigne pas y regarder. Il répond, assez cavalièrement, qu'il sait fort bien que la conformité n'est pas de la plus grande exactitude. « J'aime les » hommes, lui dit Versac, on le sait; » mais on sait aussi que les intérêts de » l'état font taire en moi les affections

» du cœur. Vous ferez, monsieur une
» nouvelle fourniture, ou vous rendrez
» ce que vous avez reçu sur celle-ci, et
» vous paierez une indemnité pour le
» retard que vous avez causé à l'équi-
» pement des troupes. » Dutour prend familièrement la main de monseigneur, et le tire à l'écart. « Je ne paierai rien,
» lui dit-il, parce que je vous ai prêté
» ma femme, et que je ne prête jamais
» qu'à de hauts intérêts. — Vous dites,
» monsieur.... — Je dis que je me dé-
» fendrai, si vous m'attaquez, et les
» tribunaux et le public prononceront.
» — Vous oseriez, monsieur?... — Il
» s'agit d'un million et demi, et j'ose
» tout en pareille circonstance. » Dutour prend son chapeau, salue légèrement et se retire.

Versac avait toujours cru que l'extrême impudence ne convient pas à de simples particuliers, et celle de Dutour l'étonna. Cependant le gant était jeté, il l'avait été en plein conseil : comment rétrogader? Toujours maître de lui,

Versac discuta l'affaire avec un sangfroid apparent, et il consulta ces messieurs sur le parti qu'il convenait de prendre. Ces messieurs n'avaient rien entendu ; mais ils avaient étudié les mouvemens et le jeu de physionomie des deux interlocuteurs. Les procédés, très-lestes, de Dutour, et ce qu'ils avaient remarqué, les avaient confirmés dans l'opinion qu'ils s'étaient faite des relations, un peu trop intimes, de la séduisante petite femme avec monseigneur. Il est des subordonnés qui se font un malin plaisir d'embarrasser leur chef, de lui susciter des tracasseries, quand ils peuvent le faire impunément. Ils se dédommagent ainsi des marques de déférence que leur position les oblige à prodiguer. Le conseil prononça donc à l'unanimité que Dutour serait attaqué juridiquement, s'il refusait d'obtempérer à ce que venait de lui prescrire monseigneur, et qu'on ne lui accorderait que vingt-quatre heures pour se déterminer.

Versac, resté seul, réfléchit profondément à la position critique où son inconsidération l'avait jeté. D'Alaire a raison, pensait-il; je n'en conviendrai jamais, mais je suis un égoïste. Cette petite femme m'a plu, et je n'ai cherché que ma satisfaction personnelle dans une affaire qui peut avoir des suites très-sérieuses... Mais est-il bien sûr que Dutour ait l'impudence... Hé, ne venons-nous pas de voir un marchand, qui, sans motif d'intérêt pécuniaire, a publié en pleine audience, à la face de tout Paris, ce que tant de maris cachent soigneusement? Il s'agit ici de quinze cent mille francs, et pour les sauver, Dutour pourra très-bien faire ce que le marchand a fait pour rien... J'aurais dû lui parler en tête à tête, le voir venir, et me conduire d'après ses dispositions. Je l'ai fait comparaître devant le conseil, et je ne peux me dispenser de suivre la décision que j'ai été forcé de provoquer. Maudite imprudence!

« Madame, dit Dutour à sa femme,

» M. de Versac est un ingrat. Croiriez-
» vous qu'oubliant ce que vous avez fait
» pour lui, il veut me faire perdre une
» somme énorme, me ruiner, m'écraser?
» Je me défendrai, parbleu, et vous
» m'aiderez à le réduire au silence. Ou-
» vrez votre secrétaire, s'il vous plaît?
» — Mon secrétaire, monsieur!—Oui,
» j'y trouverai, sans doute, quelques
» billets, bien clairs, bien positifs.—Hé,
» pourquoi aurai-je gardé cela? Vous
» savez que je n'ai jamais aimé Versac;
» que je n'ai eu en vue que votre for-
» tune.—Madame, on garde, par amour-
» propre, ce dont le cœur ne fait aucun
» cas. Ouvrez votre secrétaire, vous dis-
» je. — Mais, monsieur... — Aimez-
» vous mieux que je fasse sauter la ser-
» rure? »

La petite femme disait la vérité, en protestant qu'elle n'avait jamais aimé Versac. Mais elle s'était quelquefois permis, pour elle-même, ce qu'elle avait accordé à l'excellence, pour une paire de girandoles, que son mari lui avait

promise, et qu'il lui avait religieusement donnée. Les billets de Versac n'étaient pas les seuls que recélât le secrétaire. Mais, placée dans l'alternative de l'ouvrir, ou de le voir forcer, elle se décida pour le parti le plus doux.

Dutour savait vivre. Il ne donna pas la plus légère attention à ce qui ne venait pas de Versac; mais il mit de côté tous ses billets, et sans dire un mot à sa femme, il les lut, les médita, et nota les phrases dont on pouvait tirer des conséquences positives. Versac n'avait rien prévu de ce qui arrivait. Mais il n'avait jamais eu d'amour pour la petite femme, et il ne s'était pas amusé à lui faire des phrases. Aucun de ces billets n'était signé; cependant ils étaient tous de sa main. On n'y trouvait pas un mot qui eût un rapport direct à la chose principale; mais l'excellence se permettait le tutoiement, et bien des gens croient cette liberté très-significative.

Dutour copie littéralement ceux de ces billets qu'il juge devoir produire

l'impression la plus forte. Il en adresse le duplicata à Versac, avec ces mots seulement : Votre philantropie, qui s'étend sur tout ce que vous approchez, n'est pas encore assez connue. Je la ferai paraître dans le jour le plus avantageux.

« Il faut avouer, s'écria Versac, après » avoir ouvert le paquet, que ce drôle-» là est opiniâtre. La réputation de sa » femme ; le ridicule dont il va se cou-» vrir, rien ne l'arrête. Il ne voit que » lui, et il ne se voit que dans sa caisse. » C'est un égoïste... Réfléchissons en-» core, et voyons jusqu'à quel point » étaient fondées les inquiétudes aux-» quelles je me suis livré, après avoir » rompu le conseil. Que signifient défi-» nitivement ces billets? On en conclura » que j'ai été bien avec madame Dutour? » Un homme en place ne peut-il avoir de » distractions, et l'activité de mes pour-» suites contre le mari ne prouvera-t-» elle pas évidemment que cette liaison » était sans conséquence? Enfin si ces

» billets suffisent pour éclairer le public,
» je n'y vois pas un mot qui autorise les
» juges à prononcer contre moi... Ah !
» le tutoiement !... Bah ! la Convention
» n'a-t-elle pas décrété qu'un ne fait pas
» deux ? C'est le seul de ses décrets qui
» m'ait paru raisonnable, et je m'y suis
» toujours conformé. N'est-il pas ridi-
» cule de parler au pluriel, quand on
» s'adresse à un seul individu ? Le tutoie-
» ment n'est pas généralement reçu, j'en
» conviens. Mais chacun a ses habitudes,
» et voilà la mienne. Que répondra-t-on
» à cela ? »

Dès le lendemain les assignations se croisent. Versac est sommé de finir le paiement de la fourniture. Dutour est sommé de reprendre son drap et d'en livrer qui soit conforme à ses échantillons. L'un occupe une grande place et l'autre est riche ; l'attention générale va se fixer sur eux. Les avocats les plus célèbres publieront des mémoires qu'on s'arrachera. Les gens du peuple se feront froisser les côtes, pour savourer l'éner-

gie, la clarté, la douceur qui découleront de ces bouches éloquentes. On cherchera à lire, dans les yeux des juges, de quel côté penchera la balance de Thémis, et comme l'égalité règne dans son temple, les belles dames, les messieurs d'un certain rang, se glisseront dans le parquet, s'y asseoiront commodément, et souriront avec finesse à des traits qu'ils n'entendront pas toujours.

Le rédacteur des causes célèbres est dans son coin ; le sténographe est dans le sien. L'imprimeur attend, à la porte, le bulletin du jour ; les crieurs de rues assiégent la sienne, impatiens d'entendre gémir la presse, et de vendre deux sols ce qui leur coûte deux liards. Peu leur importe qui gagne son procès, ou le perd : ils vivent de scandale et de bruit ; il leur en faut. Ce sont des égoïstes.

Dutour avait réfléchi de son côté sur l'interprétation qu'un tribunal donnerait aux billets que Versac avait adressés à madame. Il n'y trouvait, définiti-

vement, de significatif que le tutoiement, et des juges veulent des preuves positives, comme l'avait fort bien senti Versac. Le fournisseur n'avait donc voulu qu'effrayer l'excellence, et l'amener à payer elle-même ce qu'elle était si fondée à lui demander.

L'avocat pensait tout différemment, et il avait ses raisons. Les amateurs n'accourent pas pour entendre plaider sur une question de droit. Mais un épisode galant, adroitement, éloquemment traité, attire la foule et fait la réputation de l'orateur. La femme est perdue; le mari est baffoué; mais les causes abondent chez l'avocat; et voilà ce qu'il veut. C'est un égoïste.

Celui-ci représenta à Dutour qu'il perdrait inévitablement le fond de l'affaire; qu'un homme raisonnable ne perd pas quinze cent mille francs, qu'il peut conserver; que le seul moyen à prendre pour cela était d'attaquer Versac en séduction; que le tutoiement, appuyé d'expressions tendres, telles que *ma*

tendre amie, *mon petit ange*, lui paraissait une preuve sans réplique; que les dédommagemens accordés sont toujours dans la proportion de la fortune des parties, et que la femme d'un fournisseur doit valoir deux millions.

Dutour tremblait à la seule idée de perdre ce qu'on lui demandait. Il pouvait, en suivant les conseils de son avocat, gagner cinq cent mille francs nets sur cette affaire. Il hésitait cependant : il reste toujours au fond du cœur un sentiment de pudeur que la cupidité éteint difficilement. « Hé bien, lui dit » l'avocat, qu'est-ce au fond que le » scandale que vous redoutez? Tout » Paris ne sait-il pas que messieurs tels, » tels, tels, tels, tels et tels sont dans » le même cas que vous? Oh! il y en a » beaucoup cette année. On en parle » dans les salons, aux spectacles, dans » les promenades. Que vous importe, » après tout, qu'on dise, dans une » salle du Palais, ce qu'on a dit, sans » doute, mille fois dans tous nos cercles?

» Gagnez votre procès, donnez à dîner,
» et vous serez encore un homme char-
» mant.»

Dutour, homme assez superficiel, finit par trouver ces argumens sans réplique, et il fut arrêté qu'on publierait qu'ainsi que messieurs tels, tels et tels, il était...

Versac ne fut point étonné de se voir attaqué en dédommagemens, pour avoir été au mieux avec une jolie femme : il y était préparé par ce que lui avait dit le mari dans un coin de la salle du conseil. Mais la somme demandée lui parut si ridiculement forte, qu'il commença par en rire aux éclats. Cependant les jugemens des hommes sont tellement incertains, qu'il crut nécessaire de se préparer à une vigoureuse et utile défense. Il eut une longue conférence avec son avocat, qui aimait le scandale, tout autant que celui de Dutour. « La de-
» mande de votre adversaire, lui dit-il,
» est révoltante. Si vous êtes condam-
» né, ce qui me paraît plus qu'invrai-

» semble, il faut l'être à payer peu, et
» surtout il est essentiel de mettre les
» rieurs de notre côté. Nous remonte-
» rons à la naissance du fournisseur et
» de sa femme. Nous saurons par quels
» moyens ils sont parvenus à une for-
» tune aussi scandaleuse. Un mémoire,
» imprimé avec profusion, bien mor-
» dant et bien gai, fera de cette affaire
» un amusement de salon, et le lecteur
» se range toujours du parti de celui qui
» le fait rire. »

La seule difficulté qui se présentât alors était de trouver des gens propres à obtenir les renseignemens désirés. L'avocat ne connaissait personne qui pût convenir, et Moufflard était aux galères. Mais le besoin stimule singulièrement l'imagination, et Versac conçut un projet qui lui parut le plus heureux et le plus beau de tous ceux qu'il avait formés jusqu'alors.

Il fait venir son valet de chambre. « Milon, j'aime les hommes, vous le
» savez. Vous me servez depuis long-

» temps, et je me reproche de ne m'ê-
» tre pas plutôt occupé de votre fortu-
» ne. — Monseigneur est bien bon. —
» Vous connaissez Claudine ? — La
» femme de chambre de madame Du-
» tour ? — Fille sage, jolie, active, in-
» telligente. » Versac n'a fait que l'entrevoir. « Vous entendez très-bien
» l'office : vous serez un bon limona-
» dier. Je vous marie à Claudine, et je
» vous donne vingt mille francs pour
» vous établir. — Ah! monseigneur....
» — Mais j'attache deux conditions à
» cet acte de ma munificence. — Or-
» donnez, monseigneur. — Vous rem-
» plirez personnellement la première.
» Pour cela, vous vous lierez avec le
» valet de chambre de Dutour, avec les
» gens de ceux qui fréquentent sa mai-
» son ; vous découvrirez d'anciennes
» connaissances que peut-être il dédai-
» gne de voir à présent. Vous saurez ce
» qu'étaient son père et sa mère, et ce
» que lui-même a fait jusqu'à l'âge de
» trente ans. — Cela ne sera pas difficile

» à savoir : je suis adroit. — Je le sais.
» Voici ma seconde condition. Claudine
» trouvera la clef du secrétaire de sa
» maîtresse. Elle y prendra toutes les
» lettres, tous les billets qui s'y trouve-
» ront, et elle les apportera ici. Elle ne
» pourra rentrer chez son maître, après
» s'être permis ce tour d'escamotage;
» mais je lui donnerai aussitôt, à l'ins-
» tant même, la somme que je vous
» promets. Vous la conduirez où vous
» voudrez, et vous vous marierez,
» quand vous le pourrez. Allez, Milon,
» et surtout ne perdez pas de temps. »

Milon ne croyait pas trop à la sagesse d'une fille que vantait monseigneur. Mais il pensait que tous les jours on épouse des veuves dont on n'a pas connu les maris, et que celle-ci, avec un bon café, était un parti très-sortable. Il se mit aussitôt en mesure de s'assurer l'une et l'autre.

On ne pense pas à tout. Versac n'avait pas réfléchi que les copies de ses billets, transcrits par Dutour, annon-

çaient que les originaux n'étaient plus à la disposition de sa femme. Tranquille sur l'avenir et sur la discrétion de son valet de chambre, qu'il venait d'acheter, il fut se délasser de ses travaux importans auprès d'une jeune dame, dont l'amant *aimé* allait avoir un régiment qui appartenait de droit à vingt concurrens plus anciens que lui.

Sous un certain rapport, Claudine n'était pas plus scrupuleuse que Milon. Elle avait ébauché cinq à six mariages, et elle ne comprenait pas qu'avec une figure comme la sienne, on ne fît que des ingrats. Elle conçut une certaine estime pour Milon, qui s'annonçait d'une manière morale, rassurante et agréable à la fois. C'est lui qui, par anticipation, faisait déjà résonner à son oreille l'harmonieux cliquetis des vingt mille francs; c'est à lui qu'elle allait devoir le retour de son indépendance et la satisfaction de commander à son tour. Ces avantages rendaient le valet de chambre fort intéressant; et, en le dé-

pouillant de l'auréole dorée, dont il se montrait environné, il serait resté encore très-joli garçon.

Cependant la sensible, l'ambitieuse Claudine n'avait pas étendu ses habitudes ou ses faiblesses jusqu'à ouvrir furtivement des secrétaires qui ne lui appartenaient pas. Son âme timorée s'effrayait de l'idée d'abuser à ce point des facilités que lui donnait la négligence de sa maîtresse. La tendre éloquence de Milon l'entraînait quelquefois et ne la persuadait point. Elle prenait la clé; elle allait au secrétaire; elle s'arrêtait, elle reculait; elle remettait la clé où elle venait de la prendre. Claudine était, à certains égards, une fort honnête fille.

Milon avait employé en recherches, sur l'origine de Dutour et les causes premières de sa fortune, tous les momens qu'il ne passait pas auprès de Claudine. En peu de jours il avait acquis des renseignemens aussi positifs que satisfaisans. En 1792, Dutour était

garçon perruquier. Un employé à la suite des armées, très-satisfait de la légèreté de sa main et de son coup de peigne, lui proposa de faire une campagne avec lui. Dutour accepta la proposition, et en voyant des gens, qui ne valaient pas mieux que lui, faire des fortunes rapides, il crut pouvoir, sans témérité, s'occuper aussi de la sienne. Il commença de très-bas, selon l'usage. Mais chaque jour il montait d'un degré. On lui reconnut de l'activité et de l'intelligence, et bientôt il fut admis à faire des soumissions pour son compte.

Ah! mon petit monsieur, pensait Versac, vous avez couru les rues de Paris, le sac à poudre sous le bras, et aujourd'hui vous faites l'important! Vous mettez à deux millions les bontés de votre petite femme? Oh! combien il en faudra déduire, quand nous serons en présence des juges!

Vous sentez que Milon était un homme précieux, charmant. Cependant les billets doux ne venaient pas, et le

jour où on devait appeler la cause n'était pas éloigné.

L'avocat brochait un mémoire qui devait écraser Dutour. Il employait en homme habile les matériaux que Milon lui fournissait ; il n'avait plus à parler que des billets, et fatigué de les attendre, n'éspérant plus qu'on parvînt à les soustraire, il traita cette matière sur les copies que lui communiquait monseigneur. L'ouvrage s'imprimait secrètement, et on ne devait le faire circuler qu'à la première audience, pour ne pas donner à l'avocat adverse le temps et et les moyens de préparer sa réplique.

Milon se consumait en vains efforts pour mettre un terme aux irrésolutions de Claudine. La veille du jour critique, il était à ses genoux ; il lui montrait sa fortune perdue, la nécessité de vieillir dans l'état de domesticité. Il se levait, faisait quelques tours dans sa chambre, se donnait des grâces, et semblait dire : Voyez à quel homme vous renoncez. Pensez à l'étendue du sacrifice que vous

faites à une fausse délicatesse. Réfléchissez bien, Claudine, vous m'aimez, et je pars; vous ne me verrez plus. Il peignait ensuite l'aisance et les douceurs de la vie qu'elle pouvait mener avec lui. Les plaisirs dispendieux ne seraient pas fréquens, sans doute; mais on pourrait les goûter quelquefois; et quelle satisfaction pour elle, de se trouver en loge à côté de sa maîtresse; de l'éclipser, malgré l'éclat de ses diamans; de ramener sur elle seule toute l'attention de cet essaim d'adorateurs que madame Dutour semble avoir irrévocablement attachés à son char, et de se venger ainsi de ses tracasseries et de ses dédains! Claudine était attentive; elle souriait à la variété de ces tableaux. Son amour-propre jouissait de l'abaissement de sa maîtresse, du dépit qu'elle en éprouverait. L'adroit Milon frappe le grand coup : il lui montre le portrait de madame Dutour, embellie de ce que la toilette la plus recherchée a ajouté à la nature. « Voilà, » lui dit-il, comme vous serez mise

» quand vous irez à l'Opéra. » Claudine ne peut plus résister. La clef est appliquée à la serrure; Claudine détourne la tête; mais le secrétaire s'ouvre; Milon se saisit de tous les papiers qu'il renferme; il en fait un paquet, le met sous un bras, prend Claudine sous l'autre, saute avec elle dans un cabriolet de place qui l'attendait à la porte, et la conduit dans le cabinet de monseigneur.

A l'aspect de ces papiers, monseigneur pousse un cri de joie... O instabilité des choses humaines! dans cette quantité de billets, Versac n'en trouve pas un des siens. Il crie, il s'emporte; il déclare que Milon n'ayant pas rempli ses engagemens; il est dispensé de tenir les siens. Claudine rougit, pâlit, chancelle. Comment ne pas se trouver mal quand on a fait une mauvaise action, qu'on en voit le prix échapper de ses mains, surtout quand on perd l'espérance d'effacer sa maîtresse à l'Opéra? Milon ne se démonte pas. Il prend quel-

ques-uns de ces billets ; il les examine. « Hé, monseigneur, s'écria-t-il, ceux-ci » valent les vôtres! En voilà de dix per- » sonnes différentes ; plusieurs sont si- » gnés ; tous portent l'adresse de ma- » dame Dutour, et prouvent qu'elle est » l'amie de tout le monde; c'est mettre » son mari dans l'impossibilité de vous » demander au-delà de la mince rétri- » bution qu'on accorde à ces beautés fa- » ciles qui se rencontrent partout. » Versac cède à la solidité de ce raisonnement ; il paie le prix convenu. Milon emporte les billets de banque et Claudine ; ils sortent à l'instant de Paris, et vont se cacher.... je ne sais où.

Le jour qui doit porter la lumière sur ces grands intérêts vient de jaillir du sein de l'éternité. Ce que les hommes ont de plus redoutable et de plus utile à la fois, les ministres de Thémis sont rassemblés. Les cliens de ceux qui invoquent leur justice inondent le péristyle, le parvis et jusqu'au sanctuaire du

temple. En langue vulgaire enfin, l'audience va commencer.

Le mémoire de Versac est distribué à *Messieurs* d'abord, ensuite à l'auditoire impatient. On a eu soin d'en couper les feuillets pour la facilité et l'agrément des amateurs. Un rire silencieux, mais malin, commençait à se communiquer de proche en proche, lorsque la cause fut appelée.

Les échantillons du soumissionnaire et une pièce du drap fourni sont développés sous les yeux de M. le président. L'avocat de Versac prouve en quatre phrases, que la fourniture est défectueuse, et qu'elle doit être faite en drap de bonne qualité; qu'à la vérité Dutour perdra quinze cent mille francs, mais qu'il les perdra par sa faute; et que, tout considéré, un garçon perruquier, à qui il restera un million, n'aura pas à se plaindre de la fortune. A ce trait inattendu, *Messieurs* se pincent les lèvres, pour ne pas rire, et

l'auditoire éclate ; ce qui est très-inconvenant.

Le défenseur de Dutour se voit complètement battu sur cette partie de l'affaire, et il faut lui rendre justice, il l'avait prévu. Il plaida cependant..... comme on plaide une mauvaise cause, et il eut le mérite d'être court. Il fut condamné, c'est tout simple ; mais il se prépara à prendre une revanche éclatante. Il se jeta avec énergie, avec de longs développemens, dans la question incidente, et c'est ici qu'il fit admirer son prodigieux talent. Il discuta, il commenta chaque mot des billets de Versac. Il prouva que le décret de la Convention, sur le tutoiement, décret dont on arguait dans le Mémoire de l'excellence, n'était qu'un moyen ridicule et puérile. Il soutenait qu'un homme bien né, qu'un homme qui occupe une grande place ne tutoie que sa maîtresse et ses valets. Il protesta au tribunal que jamais monseigneur n'avait tutoyé en public madame Dutour, ni

aucune femme ; ce qu'il offrait de prouver par témoins. Donc, ce langage intime, employé seulement dans une correspondance, qui ne devait point paraître au grand jour; ces mots : *Ma tendre amie, mon petit ange*, qu'on n'adresse qu'à une femme avec qui on est au mieux, démontraient, d'une part, on en convient en gémissant, la faiblesse de madame Dutour, mais, de l'autre, prouvaient aussi la séduction d'une femme, jusqu'alors irréprochable. « Qu'importe, s'écria l'avocat, que ma » partie ait manié le peigne et le rasoir? » C'est un époux, un époux malheu- » reux, outragé dans ce qu'il avait de » plus cher, que je défens ici; et tout » le monde sait que les grands seigneurs » doivent payer leurs plaisirs dans la » proportion de leur rang et de leur » fortune. Je crois donc ne pas sortir » des bornes de la modération, en con- » cluant contre Monseigneur en deux » millions de dommages - intérêts. »

L'avocat de Versac ne s'attacha pas

plus à prouver l'innocence du style de son client, que son adversaire n'avait cherché à défendre la qualité du drap fourni par Dutour. « Mais en admettant, » s'écria-t-il d'une voix de stentor, que » vos billets signifient quelque chose de » positif, en voici d'autres qui rédui- » ront les dommages et intérêts à une » pièce de vingt francs. »

A une pièce de vingt francs! répétaient mentalement les juges; à une pièce de vingt francs! murmuraient les spectateurs. L'étonnement, la stupéfaction sont inexprimables. L'avocat de Dutour ouvre la bouche d'une grandeur démesurée et se démet la machoire. Il perd la parole, au moment où il va demander le mot de l'énigme.

Trois jeunes gens de qualité, qui ne joignaient pas encore la prudence au goût du plaisir, avaient signé des lettres de quatre pages, où la chaleur de la reconnaissance n'est égalée que par la force du sentiment. L'avocat de Versac les lit à haute voix. Il en lit d'autres,

sans signatures, mais auxquelles les premières donnent une sorte d'authencité. Un charitable confrère de l'avocat de Dutour lui remet la mâchoire, en lui appliquant un vigoureux coup de poing sous le menton, et dès que celui-ci peut articuler, il nie que les signatures soient véritables. Le tribunal ordonne que M. le marquis, M. le comte et M. le baron seront assignés aux fins de déclarer s'ils sont, ou non, les auteurs des lettres qu'on vient de lire. L'avocat de Versac finit en déclarant que l'époux d'une femme irréprochable, l'époux malheureux, outragé dans ce qu'il avait de plus cher, doit cependant être débouté de sa demande, puisqu'il est démontré que monseigneur n'a joui que

. . . . De l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

La suite de cette affaire est remise à la huitaine.

Versac fait imprimer un mémoire supplémentaire, et le scandale est au comble. On ne parle plus que de madame Dutour, et de ses quinze à vingt amans. Elle est réduite à se cacher, et son mari est au désespoir...... au sujet de ses quinze cent mille francs. Il court chez M. le marquis, chez M. le comte, et chez M. le baron. Il leur représente qu'ils peuvent sauver la réputation de sa femme, en niant leurs signatures, et qu'alors il attaquera Versac comme faussaire et calomniateur.

M. le marquis, M. le comte et M. le baron ont acquis beaucoup d'usage du monde. Ils savent à merveille qu'on ne doit rien à une femme qu'on n'aime plus, et que la publicité de ses lettres donne à un joli homme une vogue prodigieuses. Ces messieurs pensaient fermement que les femmes veulent être trompées et qu'un scélérat aimable obtient la préférence sur le mérite modeste. Quand on débute dans la carrière de la galanterie par certaines liai-

sons, on marche d'erreur en erreur, et de faute en faute, parce qu'on suit une route si battue et si facile, qu'on ne daigne pas même s'informer s'il en existe une autre.

Nos jeunes gens ne virent donc, dans la reconnaissance de leurs signatures, qu'un moyen de s'assurer de nouveaux succès, et ils protestèrent à Dutour qu'ils avoueraient leurs lettres, et tout ce que le président jugerait à propos de leur demander. J'espère que le lecteur ne me contestera pas l'égoïsme de ces messieurs.

Le pauvre mari, atterré, écrasé de toutes les manières, fut réduit à porter au greffe son désistement de l'action intentée pour fait de séduction. Qu'avait-il de mieux à faire? Condamné déjà à renouveler sa fourniture, se fera-t-il condamner encore aux frais de l'affaire incidente, que M. le marquis, M. le comte et M. le baron lui feront perdre indubitablement? Dutour, d'ailleurs, évite soigneusement le scandale, qui ne

doit rien lui rapporter. Il se décide donc à s'abaisser devant l'adversaire, que la veille il bravait avec audace. Il demande du temps à l'excellence, et l'excellence répond en lui faisant signifier le jugement relatif à l'affaire du drap.

Dutour a contracté, pour sa première fourniture, des engagemens qui ne sont pas remplis encore; on le sait; il ne trouve pas de crédit pour la seconde, et on ne réalise pas pour quinze cent mille francs de valeurs en un jour. L'ami des hommes gémit de la nécessité d'envoyer Dutour à Saint-Pélagie; mais son attachement à ses devoirs l'emporte, cette fois encore, sur sa sensibilité, et Dutour est sous les verroux. Excellente leçon à méditer par ceux qui aiment à piller l'État, par les maris trop commodes, et par les femmes trop faciles.

Ainsi que le malheur, les succès ont leur terme.

Nous avons vu, jusqu'ici, la fortune

favoriser Versac, et la force des circonstances lui assurer des succès que la prudence n'avait pas préparés. Cependant on n'avait pas oublié la brochure scandaleuse. L'épisode de madame Dutour venait d'être vérifié en pleine audience, et si ce fait était vrai, pourquoi les autres ne le seraient-ils pas? On revenait sur ce que le juge instructeur avait rérépandu partout au sujet des coups de bâton que Moufflard avait fait administrer. Aurait-il eu l'audace d'inculper monseigneur dans cette affaire, s'il n'avait réellement reçu une de ces missions qu'on ne donne jamais par écrit, parce qu'on veut pouvoir désavouer son agent? On se demandait comment la correspondance secrète de madame Dutour était tombée dans les mains de Versac. Sans doute cette femme n'avait pas fourni des armes contre elle, et la perfidie seule avait pu mettre ces lettres à la disposition de l'excellence. Des officiers, éloignés du grade au-

quel leur ancienneté leur donnait des droits, écoutaient tout, relevaient tout, aggravaient tout. Ils publiaient une liste des jeunes gens qu'on leur avait préférés, et à côté de chaque nom, paraissait celui d'une jolie femme qui avait payé le brevet de sont amant.

Le public est un vieil enfant, toujours adoptant les extrêmes, et brisant aujourd'hui le joujou qui faisait hier ses délices. Tous les yeux étaient tournés sur Versac, et partout on le déchirait avec acharnement. Les choses étaient portées au point que ses obligés même n'osaient plus le défendre.

Il est un lieu élevé, inaccessible au commun des mortels, où la vérité pénètre difficilement, mais où elle arrive enfin. Là, un accueil bienveillant et gracieux est la récompense du zèle, de l'intelligence, de l'intégrité. Un air froid, un regard sévère y annoncent toujours une disgrâce. Versac, obligé de s'y présenter fréquemment, y pa-

rut après le méprisable succès qu'il venait d'obtenir au Palais, et il en sortit accablé anéanti.

CHAPITRE II.

Où l'amour s'arrêrera-t-il ?

Nous avons laissé d'Alaire dans son vaste et triste château. Il ne tenait réellement à ses villageois que par le bien qu'il leur faisait, et on ne peut en faire tous les jours, à toutes les heures. Il avait un genre d'esprit trop élevé, pour que la conversation de ces bonnes gens pût l'intéresser. Son régisseur entendait fort bien sa partie; mais il ne savait que cela. D'ailleurs il était toujours occupé. Sa grosse femme, très-experte dans tout ce qui est éducation de basse-cour, passait les soirées à conter des histoires de sorciers et de revenans, à sa servante ;

que souvent la peur empêchait de dormir. D'Alaire avait laissé sa bibliothèque à Paris. Il était donc seul, absolument seul avec le souvenir et l'image de Julie.

Il s'était accoutumé à regarder la lettre dangereuse, ensuite à la tenir dans ses mains. Il avait fini par la relire; il l'a relisait tous les jours, et le trait cruel s'enfonçait plus avant dans son cœur. Céder quelque chose à l'amour, c'est se mettre dans la nécessité d'accorder davantage. D'Alaire écrivait à madame Bernard : il n'aurait osé écrire à Julie. Il ne s'apercevait pas que ses lettres étaient des volumes, et que tout se rapportait à sa trop aimable pupille. Il ne s'apercevait pas davantage qu'il écrivait tous les jours. Ces lettres allaient à Paris, et madame Bernard et Julie n'y étaient plus.

Un homme du mérite de d'Alaire n'est pas long-temps ignoré. Ses idées d'égoïsme jetaient sur son caractèrr une teinte d'originalité. Il inspirait un vif intérêt, et il piquait en même temps la

curiosité. A une lieue de son château, était une très-modeste habitation, dont le propriétaire, officier retiré depuis trente ans, vivant avec un fils, dont il s'était séparé avec douleur, et que les évènemens déplorables qui ont affligé la France avaient ramené dans ses bras. Le jeune Duval avait vingt-cinq ans. Grand, bien fait, d'une figure entraînante, officier d'artillerie d'un mérite distingué, réduit comme tant d'autres, à la demi-solde, il attendait, auprès de son vieux père, le moment où on lui permettrait de servir encore son pays.

L'arrivée du comte était un évènement dans le canton. Duval avait déjà entendu parler des qualités et de la manie de D'Alaire. Il désirait le voir, se lier avec lui, et se soustraire à l'uniformité de la vie qu'il menait. Il fallait un prétexte pour se présenter au château. Duval le chercha pendant deux ou trois jours. Il finit par une chose toute simple, et qu'il aurait pu trouver plus tôt. Il emplit une petite caisse de livres bien

choisis. Il y joignit une lettre obligeante et respectueuse à la fois. Il chargea du tout la vieille gouvernante et l'âne de la maison.

On peut juger de la tournure d'esprit et du caractère d'un homme par les ouvrages qui composent sa bibliothèque. Les livres qu'envoyait Duval donnèrent de lui une idée avantageuse. Sa lettre n'avait rien de recherché. Le style en était facile et agréable. D'Alaire pensa que ce jeune homme devait parler comme il écrivait, et il répondit à sa lettre en l'invitant à dîner. Pouvait-il faire moins? Duval lui disait qu'étant parti de Paris sans ses équipages, il était très-probablement sans livres; que la lecture est le délassement d'un homme raisonnable, et qu'il croyait remplir un devoir de voisin, en le priant de se servir de ce qu'il avait trouvé de mieux sur ses tablettes. Le jeune homme ne demandait pas la permission de se présenter : c'eût été mettre un prix au service qu'il rendait. Le comte avait

apprécié sa discrétion, et il l'avait récompensée.

L'extérieur de l'officier ajouta à l'opinion que d'Alaire avait conçue de lui. Le premier moment fut donné aux complimens d'usage. La conversation s'engagea ensuite. Duval souriait quelquefois des idées systématiques du comte; mais il se garda bien de les combattre : il voulait plaire; d'ailleurs, faire du bien avec la manie de répéter à chaque instant qu'on ne fait rien que pour soi, lui paraissait une chose louable, puisqu'au ridicule près, elle était toujours utile. Il répondait avec réserve; mais sa modestie n'ôtait rien à la justesse, à la force, ou à la fraîcheur de ses pensées. On se mit à table, très-content l'un de l'autre; on la quitta en éprouvant le besoin de se revoir.

Le comte voulut reconduire son jeune hôte. Il désirait faire connaissance avec M. son père. Il se reprochait de n'avoir pas été le saluer plus tôt; mais il ignorait qu'il fût son voisin. Duval était flatté

qu'on honorât son père. Cependant la politesse exigeait qu'il opposât quelque résistance à l'empressement que marquait d'Alaire. « Vous m'impatientez, » lui dit notre égoïste. Vous voyez que » je suis seul ; vous devez en conclure » que je m'ennuie souvent. Souvent je » suis tourmenté d'idées affligeantes, » d'un mal auquel il n'y a pas de remède. » Vous m'arracherez à moi-même ; je » vous devrai des distractions agréables » et nécessaires. Vous voyez bien que je » ne m'occupe que de moi. Ainsi pas de » remerciemens, plus de résistance, et » partons. »

Le vieux Duval travaillait à son jardin. Son front chauve et élevé ; ses yeux, qui avaient encore de la vivacité, et dans lesquels se peignait la paix de l'âme ; une coupe de figure régulière et noble ; une vieillesse exempte d'infirmités ; tout en lui contribuait à inspirer de la vénération. Il s'appuya sur sa bêche, à l'aspect de l'étranger qui accompagnait son fils. L'air de bonté et de franchisse du comte

lui arracha un souris. Il s'avança vers lui, et lui présenta cordialement la main avant de le connaître. C'est ainsi que les anciens pratiquaient l'hospitalité. La soirée fut agréable pour tous, et on se promit de se réunir le lendemain.

C'était toujours à l'heure du coucher que d'Alaire retrouvait son cœur. Il croyait s'examiner sévèrement, et il prononçait qu'à l'expiration de la quinzaine, il pourrait retourner à Paris sans danger. D'Alaire de bonne foi eût dit : Je me suis promis de vivre quinze jours loin d'elle ; je tiendrai cet engagement ; mais il m'est impossible de prolonger mon séjour ici. Il faut que je la revoie.

Le lendemain, le comte accepta le modeste dîner de messieur Duval. Ils n'eurent pas la pitoyable vanité de dissiper, en un jour, la subsistance d'une semaine. Le repas, conforme à leurs moyens, dut tout son prix à la cordialité, qui en fit les honneurs, et à la gaieté décente qui le releva. D'Alaire était

piqué de ne pas trouver encore d'égoïsme dans ses hôtes ; il se consolait en pensant que le vice inhérent à l'humanité ne tarderait pas à percer, et surtout en jouissant de cette douce égalité dont on parle quelquefois dans les salons, mais qui n'y pénètre jamais.

On était au dessert. Le raisin de la tonnelle du vieux Duval, le laitage apprêté par la vieille gouvernante, étaient fêtés tour à tour, lorsque le régisseur entra, haletant, couvert de sueur et de poussière. Il annonce l'arrivée au château de deux dames, qu'il ne connaît pas, et qui cependant on fait porter à l'antichambre leurs malles et leurs cartons. « Une femme âgée ! s'écrie d'Alaire, et » une jeune demoiselle, répond le ré- » gisseur, mais jolie ! oh, jolie ! » A qui devait appartenir le premier moment ? Est-ce à la réflexion ou à l'amour ? Un soupir d'allégement s'échappa du cœur de d'Alaire ; sa figure s'anima ; la joie se peignit sur ses lèvres, dans ses yeux, sur son front. Impatient de retourner

au château; incapable de donner à ses hôtes le spectacle d'un homme subjugué par un sentiment que son âge semblait proscrire, il se contraignit. Mais il prit son café bouillant, afin de gagner quelques minutes; il débita ensuite quelques phrases vides de sens; ses yeux étaient sans cesse tournés vers le chemin sur lequel s'élançait déjà son cœur. Il sentait que les bienséances ne lui permettaient pas de quitter les Duval immédiatement à l'issue du dîner; il leur proposa de l'accompagner. Il voulait faire voir au bon père son parc et ses jardins; il voulait lui offrir quelques fleurs rares, dont il ornerait son petit parterre; il voulait... Que ne voulait-il pas? Il était tout simple de dire : Deux dames sont descendues chez moi; permettez que j'aille les recevoir. Mais l'amour est si gauche, quand il veut se cacher!

Le comte avait trouvé, la veille, sa promenade un peu longue, et il était venu dans sa chaise de poste, où il n'y

avait de place que pour lui. Mais avant que de se mettre à table, il avait remarqué, sous un hangar, couvert en chaume, un petit char à bancs, dans lequel la famille Duval se promenait probablement le dimanche, tirée par un cheval du fermier. Il dit un mot, et le cheval est mis à la modeste voiture.

Le comte veut, exige que le papa Duval monte dans sa chaise de poste. Il sait, dit-il, ce qu'on doit d'égards et de ménagemens à la vieillesse. Il se place dans le char à bancs avec le jeune homme et son régisseur. Encore de l'égoïsme! pensait-il; ce n'est point par déférence que j'ai mis le vieillard dans ma voiture. J'ai voulu voir de plus loin mon château, y deviner l'objet enchanteur qu'il recèle. En effet, il s'efforçait de percer l'horizon; il maudissait les arbres qui lui dérobaient encore l'antique demeure de ses pères, ces arbres dont la veille il avait béni l'ombrage. Il distingue enfin les cheminées les plus élevées; les toits, dorés des rayons du

soleil couchant, lui fatiguent les yeux, et il ne les en détache que lorsqu'il peut voir les croisées; il les observe toutes; il semble les interroger et leur dire : Où est-elle?

On approche; la cour, la grille se développent. Deux femmes sont assises sous le péristyle; elles ont reconnu la chaise du comte; la plus jeune s'élance. C'est l'hirondelle rasant le sol avec la rapidité de l'éclair. A peine elle a touché le marche-pied, et ses bras ont enlacé le vieux Duval, étonné de se sentir presser sur le cœur d'un petit chef-d'œuvre de la nature. D'Alaire, hors de lui, ne réfléchit plus. Il oublie que pour égaler la légèreté d'Atalante, il faut être au moins jeune comme elle. Il se donne à peine le temps d'arrêter le cheval. Il saute, un pied porte à faux; le meilleur des hommes tombe sur le chemin; un cri s'échappe. Julie reconnaît cette voix et son erreur; elle vole vers son ami. A genoux devant lui, dans la poussière, elle déchausse le pied

foulé. Déjà le gonflement se manifeste, et Julie jette un cri à son tour. Elle invoque le secours du jeune Duval et du régisseur : le comte ne peut marcher; il faut le porter au château.

L'accident a eu lieu près de la grille. Félix et quelques paysans se présentent aussitôt. Julie ne veut confier à personne la tête de son bienfaiteur. C'est elle qui la soutient de ses mains blanches et fraîches. Elle verse des larmes d'attendrissement et de peine; elles tombent, brûlantes, sur les joues de d'Alaire.

On le transporte dans sa chambre. La triste Julie sent ce qu'exige la bienséance et elle lui cède à regret. Elle se retire dans un cabinet qui touche à cette chambre. Si elle ne peut voir l'homme qui lui est si cher, du moins elle entendra cette voix qui parle toujours à son cœur. Il est des momens où elle est sincèrement fâchée d'être jeune, où elle envie les prérogatives que l'âge donne à madame Bernard.

En effet, madame Bernard est restée près du comte. Elle et la femme du régisseur disposent tout ce qui est nécessaire au pansement, en attendant le médecin, le chirurgien et l'apothicaire du bourg voisin, qu'on est allé chercher : ce grand homme est tout à la fois. M. Duval et Félix déshabillent le comte et le mettent dans son lit. Les mouvemens de trois personnes ne peuvent être parfaitement d'accord. Le pied malade reçoit des secousses; il est quelquefois poussé en sens contraires. Le comte a du caractère, mais il n'a pu étouffer quelques plaintes que lui a arrachées la douleur. Rien ne peut echapper à Julie inquiète et attentive; elle accourt. Son bienfaiteur est couché; la décence permet qu'elle reste auprès de lui. Elle traîne un lourd et gothique fauteuil contre le lit de douleurs. Elle s'assied; elle prend la main du comte, elle la serre entre les siennes. Elle ne lui adresse pas un mot; mais ses yeux ont une expression! D'Alaire ne

peut la soutenir; il détourne la tête.

Julie croit qu'il désapprouve son départ de Paris, qu'il n'a point autorisé. Elle lui répète ce que madame Bernard et elle avaient pensé et s'étaient dit à cet égard. Elle craint d'avoir déplu, et elle exprime cette crainte avec une naïveté, une candeur et un charme !.... Le son de sa voix et si touchant et si doux!..... Le comte ne peut résister plus longtemps à l'enchanteresse qui attaque à la fois son cœur et sa raison. Il reporte ses yeux sur ces yeux charmans, qu'il redoute et qu'il adore. « Me pardonnez-» vous, lui dit-elle? — Puissé-je me » pardonner de même ! »

Messieurs Duval étaient témoins de cette scène, qu'ils ne comprenaient pas entièrement. D'Alaire sentit la nécessité de leur présenter Julie sous le jour le plus favorable. « Messieurs, leur dit-il, » vous voyez ma fille adoptive. J'ai pour » elle les sentimens du père le plus ten-» dre, et je suis payé du plus sincère re-» tour. » Julie s'aperçoit enfin qu'elle

n'est pas seule avec le comte. « Oui, mes-
» sieurs, dit-elle, voilà mon père, un
» père adoré. Je vous remercie des soins
» que vous lui avez prodigués. Désormais
» je veillerai sur lui. Ma tendresse, ma
» reconnaissance, la piété filiale m'en
» imposent la loi, et il est des devoirs si
» doux à remplir ! » Elle avait cessé de
parler et le jeune Duval écoutait encore.

L'homme qui réunit trois professions et qui croit les bien connaître toutes, le docteur par excellence se présente enfin, et il faut que Julie se retire de nouveau. Elle retrouve son cabinet, cette cloison où déjà elle a fixé son oreille. Elle entend l'arrêt que prononce avec solennité l'Esculape du canton.

Le pied froissé sera pansé deux fois par jour, ce qui nécessitera dux visites, et les visites se payent, cela est juste. Les chaleurs sont excessives et le lit est échauffant. En conséquence, M. le comte prendra des boissons rafraîchissantes, qui seront variées, pour prévenir le goût. M. le docteur fournira

les objets convenables à la confection des tisanes, et cela est encore de toute justice : on est apothicaire pour quelque chose.

L'oracle, interrogé sur le temps qui doit probablement s'écouler, du moment de la chute à celui de la guérison radicale, répond qu'une entorse bien traitée peut être résolue en trois semaines; mais que pour ne pas se flatter, il est sage de compter sur quarante jours. Madame Bernard prononce que M. le comte manquant de beaucoup de choses nécessaires ou agréables, il convient qu'il fasse venir sa maison. D'Alaire ne peut plus éviter Julie : « Le sort en est » jeté, dit-il à madame Bernard. Faites » ce que vous jugerez à propos. »

Le malade peut être vu, et Julie rentre dans sa chambre. Elle a marqué sa place auprès de son lit, et d'Alaire n'a pas la force de l'en éloigner. Madame Bernard règle, arrange tout. Un démon, ennemi du repos de Félix, le condamne à remonter à cheval. Pendant qu'il s'y

dispose, le jeune Duval écrit sous la dictée de madame Bernard, l'état des choses qui seront immédiatement transportées de Paris au château. » Et vous, mademoiselle, dit la bonne dame à Julie, » ne demandez-vous rien? — J'ai un sac » de nuit. — Un sac de nuit, un sac de » nuit! et qu'y a-t-il dans ce sac? — Je » l'ignore madame. — Quel enfant! » Madame Bernard fait apporter le sac. On en tire deux chemises, la dernière robe que le comte à donnée à Julie, un petit nécessaire qu'il lui a offert le jour de sa fête, le volume du siècle de Louis XIV, et les cahiers de leçons. Julie croyait avoir pris tout cela au hasard : sa main avait été servie par son cœur.

Madame Bernard rit à l'aspect du contenu du sac, et elle lève les épaules. « Julie, dit le comte, vous manquez de » tout. — Je ne manque de rien, ré- » pond-elle, en lui serrant la main. » Ils se taisent tous les deux. Madame Bernard connaît le mobilier de la jeune personne comme elle connaît le sien.

Le jeune Duval reprend la plume; il écrit encore, et il disait bien bas : Elle n'a pas besoin de parure.

Il était tard. MM. Duval s'étaient retirés, et madame Bernard pensa à distribuer les logemens. Julie s'écria qu'elle prenait le cabinet voisin. « Non, made-» moiselle, dit madame Bernard. M. le » comte peut avoir besoin de quelque » chose pendant la nuit, et vous êtes » délicate. — Je suis très-forte, madame. » — D'ailleurs il n'est pas dans les con-» venances.... — Quoi? que je rende à » mon père amour pour amour? » Amour pour amour! Ce mot a retenti jusqu'au fond du cœur de d'Alaire. Il adresse à Julie un regard suppliant. « Ah! lui dit-» il à demi-voix, laissez-moi du moins » le repos de la nuit. » Julie le regarde à son tour; elle semble lui demander l'explication de ce qu'il vient de dire. Le comte l'attire doucement à lui. « Ju-» lie, je vous adore, tremblez et pour » vous et pour moi. » Julie se tait; elle se recueille. « Je viens d'interroger mon

» cœur, dit-elle à l'oreille du comte. Je
» ne peux m'abuser plus long-temps : ce
» ne sont pas l'amitié et la reconnais-
» sance qui y règnent. — Julie, qu'allez-
» vous ajouter? — Rien, vous m'avez
» entendue. Mais pourquoi tremblerais-
» je, mon ami?

» Allons, mademoiselle, allons, il est
» temps qu'un malade repose. Ce que
» vous dites à M. le comte doit être fort
» intéressant, mais le sommeil lui vau-
» dra mieux encore. » En parlant ainsi,
madame Bernard a pris une bougie, et
Julie se laisse conduire. Vous prévoyez
que la bonne dame Bernard s'est logée
dans le cabinet. Elle dépose la sensible
pupille dans la chambre la plus voisine;
elle en prend la clef. revient souhaiter
le bonsoir au comte, et va se remettre
de la fatigue du voyage et de celle de la
soirée.

Mais pourquoi a-t-elle enfermé Julie?
Elle n'a rien entendu de ce que se sont
dit ces êtres si intéressans; ses yeux ne
sont pas ouverts encore sur la nature de

leurs sentimens. Elle est peureuse ; le château est vaste, et il est presque désert. Madame Bernard n'a donc pris qu'une précaution qu'elle a crue nécessaire à la sûreté de Julie.

Julie était préoccupée au point de ne s'être pas aperçue de ce qu'avait fait madame Bernard. Laissez-moi du moins le repos de la nuit, lui avait dit le comte. Voilà ce qui l'enchaînait dans cette chambre. La porte fût restée ouverte, que la docile et aimable enfant n'eût pas pensé à en franchir le seuil. Elle ne pensait pas non plus à reposer. Elle venait de lire dans son cœur, de se livrer à l'amour, d'en faire le timide aveu. La vierge pudique, qui aime pour la première fois, trouve difficilement le sommeil; mais le doux sentiment qui l'agite, qui fait palpiter son sein, est pour elle le premier des biens.

Elle répétait sans cesse : Julie, je vous adore; tremblez et pour vous et pour moi. Je vous adore! Que ce mot était

doux à son oreille! avec quelles délices elle l'entendait résonner au fond de son jeune cœur! Mais pourquoi mon ami veut-il que je tremble pour lui et pour moi? J'ai dû trembler sansdoute, quand M. de Versac a dévoilé ses odieux projets. Mais si la vertu n'est pas un vain mot, si elle existe quelque part, le cœur de mon ami doit être son sanctuaire. Non, je ne le craindrai jamais.

Il m'adore!... Quelle suite de biens ce sentiment m'annonce et me promet!... Julie, Julie, oublies-tu ce que tu es et ce que tu dois à ton bienfaiteur? Le voir, lui parler, être avec lui à tous les instans du jour; lui répéter sans cesse que tu l'aimes; l'entendre te répondre que tu es payée du plus tendre retour, n'est-ce pas le bonheur suprême? Désirerais-tu quelque chose de plus, si le comte était ton époux? Il ne le sera pas; il ne le sera jamais, n'est-il pas vrai, Julie? Tu te le promets à toi-même.

Le sommeil fuyait aussi les yeux de d'Alaire. Madame Bernard seule repo-

sait dans ce château. Amour pour amour! répétait-il de son côté... Ah! ce n'est pas de l'amour filial qu'elle a entendu parler: elle a, dit-elle, interrogé son cœur, et la reconnaissance n'y occupe que la seconde place... Ah! j'avais lu dans ce cœur trop sensible avant que de m'éloigner de Paris. Qu'ai-je gagné en la fuyant? Ce que l'honneur, la prudence m'avaient dicté vient de tourner contre moi. Elle est ici, et je ne peux m'éloigner d'elle. L'aveu de mes sentimens m'est échappé; elle sera forte de ma faiblesse; je n'aurai plus un moment de repos, et je finirai par succomber.

Succomber! Elle m'aime, elle me l'a déclaré. Cet amour mutuel peut être la source d'un bonheur inaltérable. Cet amour! L'amour de Julie!... tu l'as déjà jugé. Pourquoi revenir sur ce qu'a prononcé ta raison? Elle ne connaît que toi encore. La nature, l'impérieuse nature imprime dans tous les cœurs le besoin d'aimer, et celui de Julie ne pouvait être qu'à toi. Mais sois juste, tu ne peux

le conserver. La jeunesse, l'amabilité te disputeront son cœur, d'où dépend désormais le bonheur de ta vie. Pour qui se prononcera enfin un enfant incapable de dissimuler, et qui, à chaque instant, te laissera pressentir la plus cruelle des infortunes? Quels reproches seras-tu fondé à lui faire, toi qui devais être sage et pour elle et pour toi? Quel changement apporteront à ton sort de tendres plaintes, qui deviendront importunes, quand tu cesseras d'être aimé, et qui feront succéder l'éloignement à l'indifférence? Voilà ce que tu t'es dit cent fois, et ce que tu dois te répéter sans cesse. Qui sait encore si Julie s'est rendu un compte fidèle de ce qu'elle éprouve? N'a-t elle pu s'abuser sur ses propres sentimens? L'éclat d'un nom, une grande fortune, la considération qu'on attache à ces choses-là, ce qu'on appelle les agrémens de la vie, l'égoïsme enfin n'est-il pas la source de ces sensations, qu'elle couvre, de bonne foi, du voile respectable d'un amour pur et dé-

sintéressé? Non, Julie, non, nous ne pouvons être l'un à l'autre. Son amour passera; le mien durera autant que ma vie. Je serai malheureux; mais du moins je n'aurai pas à rougir des égaremens d'une épouse; chaque jour n'ajoutera pas à mes maux.

MM. Duval, en retournant chez eux, avaient fait aussi leurs réflexions. Au premier coup-d'œil, disait le père, j'ai jugé M. le comte. Les égards, les respects qu'on lui marque ont confirmé ce jugement. « Et comme il est aimé, mon » père! Tous les cœurs semblent voler » au-devant du sien. — Veut-on connaî- » tre, mon fils, l'usage que l'homme » opulent fait de sa fortune? qu'on ob- » serve ceux qui sont dans sa dépen- » dance. — Ah! mon père, il n'est pas » un être dans ce village qui ne soit dis- » posé à tout faire pour le comte. Cette » jeune demoiselle surtout... l'avez-vous » remarquée? — Sans doute. On n'aime » plus à mon âge; mais l'aspect d'une » jolie femme est encore agréable. — Jo-

» lie, mon père! elle est charmante.
» Avez-vous rencontré dans le monde
» une figure aussi séduisante et aussi modeste à la fois? Et quelle taille! quelle
» grâce! quel attrait dans tous ses mouvemens! A peine est-elle habillée; ce
» qu'elle porte a été froissé dans la voiture qui l'a amenée, et il me semble
» que la toilette la plus brillante ne l'embellirait pas. — Charles! — Mon père!
» — Je t'entends; mais réfléchis. Cette
» jeune personne est la fille adoptive du
» comte. Il n'est pas marié; elle sera
» peut-être son unique héritière; elle
» sera riche au moins. Qu'as-tu à lui offrir? — De la jeunesse, une conduite
» irréprochable, et, j'ose le dire, une
» valeur qui n'est pas contestée. — Mon
» ami, tu ne connais pas encore les
» hommes. — Je les connais, mon père,
» et je suis sûr que le comte ne leur
» ressemble pas. »

Le vieux Duval est effrayé de l'effet que l'aimable enfant a produit sur son fils. Il réfléchissait, et le jeune homme

gardait le silence : vous savez ce qui occupait sa tête et son cœur. « Mon » fils, mon ami, lui dit son père, une » première impression se dissipe facile- » ment. Tu te perdrais en multipliant » tes visites au château. Charles, n'af- » flige pas ton vieux père. Qu'il n'ait » pas, en fermant les yeux, le spectacle » de ta peine. Promets moi, mon ami, » de ne pas retourner au château. — » Le comte nous a accueillis; il nous a » même marqué de l'amitié. Il est souf- » frant ; nous lui devons des soins. » Comment nous dispenser de ce qu'exi- » gent une amitié naissante, le voisinage » et même la simple politesse? — J'irai » au château, mon fils, j'irai tous les » jours. — Ah! mon père, votre affec- » tion ne me suffit plus. Par grâce, ne » m'imposez pas un douloureux sacri- » fice. »

Le lendemain, à la pointe du jour, Charles était à la grille du château. Julie ne s'était pas couchée, et elle attendait avec impatience que madame Bernard

vînt lui rendre la liberté. Elle avait ouvert ses croisées; et elle allait de l'une à l'autre, respirant l'air pur du matin, et hâtant de ses vœux la marche du soleil, que lui dérobaient encore les collines qui bornaient l'horizon. Elle aperçoit Charles. Bon jeune homme! se disait-elle; il aime déjà mon ami comme...... Ah! comme l'aiment tous ceux qui le connaissent.

Un garçon jardinier traversait la cour, sa bêche sur l'épaule, sa gourde pendante à son côté, et la chansonnette à la bouche. Julie l'appelle. « Mon ami, » sonnez à la porte du régisseur. Je pré» sume qu'il a les clefs de la grille et » du château. Vous le prierez d'ouvrir, » et d'introduire monsieur. » Le son de la voix argentine ne s'est pas arrêté à l'oreille de Charles. Un doux frémissement a agité tout son être. Il ne trouve pas un mot. Il répond par une profonde révérence.

Le régisseur gronde, murmure: « Faut» il, parce que M. le comte s'est donné » une entorse, que ses gens ne dorment

» pas? » En murmurant, il s'habille, et il va ouvrir à Charles, qui compte les pas qui le rapprochent de la dangereuse Julie. Il entre au château, il ouvre la chambre du comte, et déjà madame Bernard est auprès de lui. « Ne me blâ-
» mez pas, mon jeune voisin, dit d'A-
» laire, je n'ai rien exigé. Je désirais,
» au contraire, que madame se reposât
» quelques heures de plus. Elle veut
» qu'on dise dans le village qu'elle me
» sacrifie tout, jusqu'au sommeil; et
» vous arrivez fort à propos pour
» répandre la chose. — Oui, monsieur,
» oui, elle se répandra, et cela me fera
» beaucoup d'honneur dans l'esprit de
» nos villageois. — Et vous, mon jeune
» ami, qui vous oblige à vous lever si
» matin? — Je me trouve bien auprès
» de vous, M. le comte, et votre indis-
» position m'autorise à devancer l'heure
» où l'usage permet qu'on se présente.
» — Ah! c'est pour vous que vous êtes
» ici? Vous êtes égoïste, j'en étais sûr;
» vous en convenez franchement, et

» c'est une qualité de plus. » Charles n'est pas maladroit. Il a caressé l'idée favorite du comte. Il veut s'insinuer dans son esprit, et lui plaire tous tous les rapports.

« Quel bruit entends-je là-haut? de-» mande madame Bernard. — Sans doute, » répond Charles, mademoiselle Julie est » impatiente de savoir comment M. le » comte a passé la nuit. Ouvrez-lui donc, » madame, ouvrez-lui donc, reprend » d'Alaire. »

Madame Bernard trotte, autant qu'elle peut trotter. Elle ouvre, elle entre. « Que vois-je, mademoiselle? Ce lit est » dans l'état où je l'ai laissé hier. N'est-» ce pas assez que M. le comte soit ma-» lade? Voulez-vous le devenir aussi? » Puis-je vous soigner tous les deux? » Julie n'a pas entendu un mot de ce qu'on vient de lui dire. Madame Bernard parlait encore, et l'aimable enfant était déjà dans son grand fauteuil à roulettes; elle tenait la main du comte; elle la pressait de ses lèvres. Elle ne

voyait pas Charles; et que lui importait ce qu'il pouvait penser? Il n'était pour elle qu'un homme dans le monde, et elle était auprès de lui.

« Grondez-la bien, dit madame Bernard, en rentrant. Croiriez-vous, si » je ne vous l'assurais, qu'elle ne s'est » pas couchée? » D'Alaire paya le dévouement de Julie d'un de ces regards où l'amour se peint si bien, et que l'amour seul sait bien entendre. Il ne chercha pas d'égoïsme dans la conduite présente de l'adorable enfant : il était si heureux de la trouver parfaite! Il était si loin de pouvoir réflechir!... Le malheureux reviendra à son système. Il ne faut qu'un mot pour l'y rappeler.

Duval, invité à partager le déjeuner, ne laissa pas échapper l'occasion qui s'offrait de faire sa cour au comte. Le vin du régisseur n'était pas bon; madame Bernard en avait fait la remarque, et d'Alaire n'en avait pas d'autre. La table était à peine éloignée de son lit, et Charles était disparu. Madame Bernard

avait de la prévoyance. Une entorse n'exige pas du régime, et un bon déjeuner n'empêche pas qu'on dîne bien. La bonne dame était allée dans le village. Elle ne comptait pas y trouver rien de recherché, mais il y a de la volatille partout, et madame Bernard aimait beaucoup le chapon au gros sel.

D'Alaire était donc seul avec Julie: c'est ce qu'il désirait et ce qu'il craignait à la fois. Il avait pris ce ton réservé qui semble repousser certaines idées. Julie ne s'attachait pas au ton; c'est le cœur qu'elle cherchait. Sans art, sans finesse, elle sentait que celui de d'Alaire était à elle tout entier. D'ailleurs, il le lui avait dit, et doutons-nous jamais de ce qui fait notre bonheur? Julie jouissait du sien avec l'ivresse que fait toujours naître une première inclination. Ses caresses étaient pures comme son âme; mais ces innocentes caresses se succédaient sans interruption. La froideur apparente du comte disparaissait malgré lui. Tous les feux de l'amour circulaient

dans ses veines; il ne savait plus où il s'arrêterait, et il n'avait pas la force d'éloigner Julie. Raison, prudence, délicatesse, tout cédait à un sentiment insurmontable, victorieux, inhérent à sa vie... qui était sa vie elle-même.

Le fauteuil de Julie était passé du pied à la tête du lit. Un de ses bras enlace le cou du comte; une de ses mains presse la sienne. Les haleines se confondent; des soupirs de feu s'exhalent d'un cœur pour se perdre dans l'autre. Des mots entrecoupés et vides de sens peignent le délire et l'abandon. Les lèvres vont se toucher; l'innocence sera flétrie... « Je » triompherai une seconde fois! s'écrie » le comte. Ce sacrifice est le plus fort » que l'humanité puisse faire; je suis plus » qu'un homme en ce moment; je le sens » et n'en suis pas fier : c'est à vous seule, » Julie, que je m'immole. Sortez de cette » chambre. L'air qu'on y respire est empoisonné. Sortez à l'instant, ou c'en » est fait de vous. »

Julie interdite, frappée de ces der-

niers mots, se lève, et, debout devant le lit du comte, elle en attend l'explication. « Julie nous nous aimons de
» l'amour le plus tendre, et nous ne
» pouvons être époux. — C'est ce que
» j'ai pensé, mon ami. — Ne croyez pas
» que de vains préjugés m'arrêtent. —
» Oh ! je vous rends justice : la morale
» n'est pas un préjugé. — Non, Julie,
» non, vous ne me pénétrez pas. Les fautes
» sont personnelles : vous ne devez pas
» être punie de celles de votre mère.
» — Je croyais, mon ami, qu'il est des
» taches qui s'étendent au loin, qui ne
» s'effacent jamais. — Pensez aux
» égards, au respect que je vous ai tou-
» jours marqués, et vous reconnaîtrez
» votre erreur. Julie, il fallait que vous
» fussiez la plus estimable, comme la plus
» séduisante des créatures, pour subju-
» guer, asservir ce cœur qui n'existe
» plus que pour vous. — Je vous en-
» tends, mon ami. Un mariage dispro-
» portionné, la crainte du blâme... —
» Ah ! Julie, je ne crains que vous. —

» Par grâce, expliquez-vous, mon ami.
» — Je vais parler. Je vous affligerai,
» Julie; mais entre deux êtres tels que
» nous, il ne peut exister de secret, ni
» même de réserve... Eloignez-vous un
» peu, je vous en supplie.... encore,
» Julie.... encore. Ah! j'ai besoin de
» rappeler toute ma raison.

» Julie, j'atteste l'honneur que, lors-
» que je vous ai reçue chez moi, je n'ai
» cédé qu'à l'intérêt que m'a toujours
» inspiré le malheur. Je n'ai rien prévu,
» par conséquent je n'ai rien redouté.
» Plus tard, l'orgueil, fils de l'égoïsme,
» m'a persuadé que jamais vous ne seriez
» dangereuse pour moi, et, pendant
» des mois entiers, l'amour s'est caché
» sous le voile de l'amitié. La main de
» l'inexorable vérité l'a déchiré enfin.
» Vous lisez comme moi dans mon
» cœur, et, à cet égard, je n'ai rien à
» ajouter.

» Mais, Julie, avez-vous bien lu dans
» le vôtre? Je suis l'homme que vous
» préférez; je n'en saurais douter sans

» vous faire outrage, sans vous ôter vos
» droits à mon estime. Mais regardez-
» moi. Dans quelques années, les rides
» sillonneront mon front; ces yeux qui
» vous disent amour aujourd'hui s'é-
» teindront; ce cœur lui-même se gla-
» cera, et vous serez encore au prin-
» temps de la vie. — Mon ami, la vertu
» vieillit-elle jamais? — Je ne suis pas
» vertueux, Julie; gardez-vous bien de
» le croire. Je ne combats mon amour
» que parce que je sens qu'il ferait plus
» tard le malheur de ma vie. — Ah! si
» votre félicité dépend de moi..... —
» Vous allez me faire des sermens, et
» vous les ferez de bonne foi. Votre âge
» est celui des illusions, et le temps les
» dissipe toutes. Que deviendrez-vous,
» que deviendrai-je, quand votre amour
» sera éteint? — Cela est impossible. —
» Vous combattrez sans doute; mais la
» nature sera plus forte que vous. Vous
» gémirez de votre défaite, et vous ne
» serez pas moins vaincue. — Mon ami,
» mon digne, mon inappréciable ami,

» vos préventions vous égarent. Vous
» supposez d'ailleurs que nous soyons
» époux, et je jure que je renonce à
» votre main; que je borne tous mes
» vœux à vous aimer, à vous plaire, à
» n'être pour vous que ce que j'ai été
» jusqu'ici. — Quoi, Julie, votre ima-
» gination ne s'est pas lancée dans l'a-
» venir! Un nom, de l'opulence, de la
» considération... — Moi! M. le comte,
» je me serais arrêtée un instant à ces
» choses-là! Ne dégradez pas Julie dans
» votre propre opinion. Je me suis dit
» souvent : Si je tenais à une famille
» illustre, si la fortune m'avait comblée
» de ses dons, et qu'il ne fût rien, avec
» quel plaisir, qu'elle ivresse je l'élève-
» rais jusqu'à moi! — Julie, pensez-
» vous à ce que vous dites, à ce que
» vous semblez m'indiquer, me prescri-
» re? — Je n'indique, je ne prescris
» rien, puisque j'ai juré de n'être jamais
» à vous. — Hé bien, Julie, si vous
» vous respectez comme je vous res-
» pecte; si vous voulez conserver votre

» vertu; si vous ne voulez pas que je » sois tourmenté de remords, il faut.... » il faut.... — Que faut-il, M. le comte? » — Oh! que ce mot est cruel à pro» noncer... Il faut.... — Achevez. — » Il faut nous séparer.

» Vous pleurez, Julie!... Ah! cachez» moi vos larmes... cachez-les moi, Julie. » Elles m'ôtent toute ma fermeté; je vais » être faible comme vous. » Madame Bernard rentra : il était temps. « Mais ce » soir, demain, après demain.

» Que vois-je? dit-elle; Julie pleure; » M. le comte est accablé. — Madame » Bernard, un mot m'est échappé, un » mot bien dur... — Prononcé sans in» tention? — Vous vous trompez. J'étais » sûr de l'effet qu'il produirait, et je » l'ai proféré. » Vingt questions se présentèrent à l'imagination de madame Bernard. Elle aurait donné le chapon qu'elle rapportait pour connaître ce mot. Le respect l'arrêta. Mais elle se promit bien de joindre la jeune personne pendant la journée, et elle

compta sur la facilité naturelle à son âge.

Cependant il fallait qu'elle dît, ou qu'elle fît quelque chose. Elle prit un feston et fut s'établir dans le fauteuil à roulettes, d'où Julie n'osait plus s'approcher. « M. le comte, dit tout bas la » vieille dame, j'ai une bonne nouvelle » à vous apprendre. — Je ne peux rien » apprendre de satisfaisant. — Pardon- » nez-moi, pardonnez-moi. Vous aimez » Julie. — Oh ! beaucoup. — Et vous n'a- » vez pas observé le jeune Duval ? — Qu'a- » vez-vous remarqué ? — A chaque ins- » tant il trouve un prétexte nouveau » pour venir ici, et ce n'est pas vous » qu'il y cherche. — Quoi, madame ! » vous pensez ?.... — C'est un égoïste, » M. le comte. — Je le crois comme » vous. — Julie a produit sur le beau » jeune homme la plus forte impression. » Je ne l'ai pas perdu de vue une mi- » nute ; son amour naissant se décèle » jusque dans la moindre chose. Il pa- » raît très-aimable ; Julie est charmante :

» le joli couple que ce serait ! Une mo-
» dique dot assurerait ce mariage. »

Madame Bernard eût pu parler un quart d'heure encore, sans que d'Alaire pensât à l'interrompre. Assailli par une foule de réflexions, il cherchait en vain à classer ses idées. La jalousie s'était d'abord insinuée dans son cœur, et l'avait cruellement froissé. Il s'était applaudi ensuite de la résolution qu'il avait prise de n'être jamais à Julie. Je serais désespéré, pensait-il, qu'elle aimât ce jeune homme; mais si elle était ma femme, je mourrais de douleur. Il se rappelait ensuite les qualités, les agrémens extérieurs de Charles. Elle l'aimera, elle l'aimera, se disait-il, et elle nous rendra justice à tous deux. Tantôt il ne suivait que l'impulsion de son cœur; il voulait fuir avec Julie et la dérober à tous les yeux. Il ne voyait ensuite, dans une telle démarche, qu'une injustice criante, qu'un acte d'autorité et d'égoïsme. L'attacher exclusivement à mon sort et refuser d'assurer le sien ; me ca-

cher avec elle, et armer la calomnie contre l'innocence; perdre sa réputation, uniquement pour l'empêcher d'aimer un homme qu'elle doit me préférer sous tous les rapports, puisqu'elle n'a pas d'ambition, ce serait une indignité, une infamie! je resterai. Je verrai l'amour de Charles, le tendre retour, dont il sera payé tôt ou tard, et je me tairai. C'est moi qui dois faire le sacrifice de mon cœur; seul je dois être puni de mon imprudence. « Madame » Bernard, attachez ce miroir au pied » de mon lit. » Quand mon cœur se soulèvera contre ma raison, je me regarderai, et je sentirai combien il est ridicule d'aimer à mon âge.

Charles parut, et s'annonça avec timidité : il venait de déposer un panier de vin vieux à l'office, et il ne savait comment son petit présent serait reçu. Il balbutia quelques mots, que le comte entendit à peine : il observait Julie. Les yeux de l'aimable enfant s'étaient relevés sur le parquet, d'où elle les avait

levés machinalement lorsque Charles était rentré. Absorbée aussi dans ses réflexions, elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. Madame Bernard aimait les bonnes choses; d'Alaire n'avait rien répondu au projet de mariage qu'elle lui avait communiqué. Elle avait pris son silence pour un acquiescement à ses vues Elle se chargea des remercîmens d'usage, et elle mêla aux choses qu'elle adressa à Charles de ces mots encourageans qui ne disent rien de positif, mais que saisit toujours, et qu'interprète à son avantage un jeune homme qui aime tendrement, et qui a besoin d'espérances.

Le dîner ne fut pas gai. Charles ne savait comment concilier ce que lui avait dit madame Bernard avec l'air plus que réservé du comte, et les distractions continuelles de Julie. Il devint rêveur à son tour. Madame Bernard mangeait et parlait pour tous.

Cet état d'anxiété et de contrainte ne pouvait durer. Il fallait nécessairement

que quelqu'un rompît le silence, et quand on sort d'une situation pénible et forcée, on ne raisonne pas ce qu'on dit. Le secret de trois cœurs est prêt à s'échapper avec énergie, avec franchise, et cet aveu ajoutera à ce que chacun souffre en particulier.... Le régisseur apporte un énorme paquet, il est timbré de la ville capitale d'un état voisin, et il est adressé au comte. D'Alaire se félicite de pouvoir dire qnelque chose qui soit étranger à son amour et à Julie, et qui tire trois êtres souffrans de la position gauche où ils se trouvent. Il s'empresse de rompre le cachet.

Il lit, et des exclamations de mépris et de colère interrompent à chaque instant sa lecture. « Cet égoïsme est épou-
» vantable! s'écrie-t-il enfin; ce crime
» ne se consommera pas: je pars ce
» soir pour Paris. — Mon ami, et votre
» pied? — Julie, il s'agit de la vie de
» cent mille hommes: je dois compter
» la mienne pour rien. — Mais, mon
ami.... — Vos réflexions, votre résis-

» tance sont inutiles. Qu'on m'habille » et qu'on m'aille chercher des chevaux » de poste, je le veux. — Monsieur le » comte laisse-t-il ici mademoiselle Mau- » ret? — Oui, monsieur, et vous sentez » que les bienséances exigent que vous » suspendiez vos visites pendant mon » absence. — Sera-t-elle longue, mon » ami? — Je ne m'arrêterai que deux » heures à Paris. — Et vous voulez par- » tir seul, dans l'état où vous êtes? Si » j'osais vous proposer.... — De m'ac- » compagner? Julie, cela ne se peut pas, » parce que cela ne doit pas être. — Si » du moins madame Bernard.... — Il » n'y a pas de place dans ma chaise. » D'ailleurs, je ne vous laisserai pas » seule ici. — Monsieur le comte? — » Monsieur? — Permettez-moi de cou- » rir devant votre voiture et de vous » donner les secours dont vous aurez » besoin. — Monsieur, j'accepte votre » offre avec reconnaissance. Allez vous » préparer. » Pour la première fois, Julie regarde Charles; elle le regarde

avec bienveillance ; elle lui sourit ; elle le remercie avec cette effusion d'âme que produit le sentiment d'un service signalé.

CHAPITRE III.

La Catastrophe.

D'Alaire avait dit : Je le veux. Il ne prononçait ce mot que dans les plus graves circonstances ; on le savait, et alors personne n'osait le contredire. Les dames se retirèrent donc, et le régisseur et le jardinier entreprirent de faire sa toilette. La douleur du pied était toujours vive, et les deux valets de chambre n'étaient pas adroits. Le docteur entra pendant qu'on chaussait le comte, et les grimaces que faisait le malade amenèrent un discours très-méthodique sur l'indocilité qu'on oppose tous les

jours aux talens des médecins les plus distingués.

Mais quand celui-ci sut que d'Alaire partait pour Paris, il laissa ses périodes, il perdit l'aplomb et la gravité qui constituaient la plus grande partie de son mérite, et il s'écria que M. le comte s'exposait à perdre la jambe. « Hé » bien, monsieur, je la perdrai. — » J'espère au moins, M. le comte, que » vous déclarerez hautement que je vous » avais consigné chez vous pour six se- » maines. — Je vous en donnerai un » certificat authentique. — Ce n'est pas » tout, M. le comte. Je n'abandonne » jamais mes malades. J'ai une carriole » dont les roues sont toutes neuves. Je » vous accompagnerai ; je vous panserai » quand vous en aurez besoin. — Vous » n'abandonnez jamais vos malades, di- » tes-vous, et vous allez délaisser tous » ceux que vous avez dans le canton, » et dont plusieurs peut-être ont besoin » des secours les plus pressans ! — Oh ! » je leur ordonnerai de m'attendre. —

» Il n'est pas difficile de deviner le motif
» qui vous détermine : vous êtes un
» égoïste. »

D'Alaire ordonna à son régisseur de payer les visites que le docteur lui avait faites, et il pria l'égoïste de se retirer. « Le vilain homme! s'écria-t-il. Il aban-
» donnerait des malheureux dépourvus
» de moyens pécuniaires, pour courir,
» sur la route de Paris, après cent louis
» que je lui aurais donnés! Et je ne con-
» nais pas les hommes, et je les juge trop
» rigoureusement! *Primò mihi*, *primò*
» *mihi;* voilà la devise du genre humain!

» Qu'on s'informe s'il y a des malades
» dans le village, qu'on leur donne du
» bouillon et du vin. Cela leur fera plus
» de bien que les drogues que leur vend,
» à tort et à travers, le docteur-méde-
» cin, chirurgien et apothicaire. »

Madame Bernard et Julie étaient dans le jardin. La bonne dame n'avait pas oublié les larmes que la jeune personne avait répandues devant elle. Elle grillait d'en connaître la cause. Elle aurait bien voulu

savoir aussi comment on comptait mettre cent mille hommes à mort, et comment M. le comte leur sauverait la vie. Julie savait très-bien, malgré son innocence et sa candeur, qu'il est au moins inutile de se confier à ceux qui ne peuvent nous soulager, surtout quand ils sont causeurs. Pour se rendre impénétrable, elle répondait aux questions multipliées de madame Bernard, par d'autres questions tout à fait étrangères à ce qu'elle voulait savoir. Madame Bernard se dépitait, et répétait : « Vous » pleuriez, Julie, et on ne pleure pas » sans sujet. — Croyez-vous, madame, » que M. le comte puisse faire ce voyage » sans danger? — Ce n'est pas de cela » que je vous parle, mademoiselle. » Vous cherchez à détourner mon at- » tention. Vous n'avez pas toujours été » si réservée. — J'ai pu vous parler de » ce qui me concernait personnellement. » Aujourd'hui, je suis dépositaire du » secret de M. le comte, et je dois le » renfermer dans mon sein. — Le secret

» du comte! Le comte a un secret, et
» je l'ignore! Et vous le savez, et il
» vous a coûté des larmes! — Madame,
» remplir ses devoirs, aimer ses bien-
» faiteurs, leur être utile quand on le
» peut et qu'ils le désirent, voilà à quoi
» on doit borner son ambition et ses
» jouissances. — Borner son ambition
» et ses jouissances! Mademoiselle pré-
» tend me faire la leçon! — Non, en
» vérité, ma chère madame Bernard.
» Mais vous me pressez; il faut que je
» vous réponde quelque chose, et ce
» que je viens de vous dire est ce que
» j'ai trouvé de mieux. »

Charles est prêt à monter à cheval,
et il vient avertir ces dames que le com-
te les attend. « Je m'éloignerais de vous
» avec les plus vifs regrets, mademoi-
» selle, dit-il, à Julie, si je n'étais assez
» heureux pour prouver à M. le comte
» mon affection et mon dévouement. —
» Je suis persuadée, monsieur, que sa
» reconnaissance est égale à la mienne.
» — Pardonnez, mademoiselle, si j'ose

» me flatter de quelqu'espoir : madame
» m'a adressé des mots dont peut-être
» elle n'a pas raisonné l'importance, et
» qui cependant m'ont rendu heureux
» un moment. — Sachez, monsieur,
» que je ne parle jamais au hasard, et
» que j'ai toujours l'intention de me
» faire entendre. — Alors, madame,
» mes espérances m'ôtent tout le mérite
» du service que je vais rendre à M. le
» comte.—Je ne vous entends plus, mon-
» sieur, reprend Julie incertaine et in-
» quiète. — Permettez, mademoiselle,
» qu'après mon départ, madame soit
» mon interprète auprès de vous. —
» Madame Bernard, que signifie ce que
» monsieur vient de dire? — Mon en-
» fant, vous avez votre secret; j'ai le
» mien. Nous les échangerons, ou je
» garderai le silenee. »

Tout était prêt. On porte le comte dans sa voiture. Julie l'embrasse tendrement. « N'oubliez pas, lui dit-elle tout
» bas, que ma vie est attachée à la vô-
» tre. » Il s'éloigne, précédé de Charles-

qui a adressé à Julie un dernier adieu et un dernier regard. Elle ne l'a pas entendu, elle ne l'a pas vu. Que pouvait-elle voir qui ne fût pas d'Alaire? Elle prend le bras de madame Bernard : elle avait besoin d'un appui. Elle s'enferme avec elle, et elle veut en vain retenir ses pleurs. « Ils partent, lui dit-elle, que » pourrais-je vous cacher? Madame, » bannissons toute espèce de défiance. » Vous avez quelque chose à m'apprendre, et je sens mon cœur prêt à s'ouvrire à l'amitié. — Enfin, vous devenez traitable, ma jeune amie. Allons, » parlons, parlons. »

On se passe aisément de confident, lorsqu'on est près de ce qu'on aime. Si quelqu'importun arrête ces doux épanchemens, qui sont toujours les mêmes, et qui paraissent toujours nouveaux, on se voit au moins; il reste encore, ce langage de tous les temps et de tous les lieux, ce langage moins étendu que l'autre, mais bien autrement expressif : quand les yeux disent amour, dans

quel idiome le dirait-on comme eux?

Toujours un jeune cœur s'abandonne aux plus délicieuses sensations; il s'y livre avec sécurité; il ne voit dans l'avenir qu'une suite de jouissances sans cesse variées. Mais qu'un évènement inattendu le sépare inopinément de cet autre cœur, qui est la moitié de sa vie, ce pauvre petit cœur, qui ne vivait que hors de lui, est forcé de se replier sur lui-même. Il est comprimé; il souffre; il cherche à reprendre sa première expansion, et ne trouvant plus l'amour, il invoque les consolations de l'amitié. Julie était déjà affligée, quand le comte annonça son départ pour Paris. Ce mot terrible *il faut nous séparer* était toujours présent à sa pensée et à son oreille. Quelquefois elle croyait que le comte avait pressé l'exécution de l'arrêt fatal; quelquefois elle le jugeait incapable d'employer un détour, dont il n'avait pas besoin, et qui ne pouvait s'accorder avec la franchise et la noblesse de son caractère.

Il était parti : la douleur oppressait sa poitrine; ses larmes tombaient sur son cœur. Il fallait leur rendre un libre cours; les verser dans un sein compâtissant : parler de ce qu'on souffre, c'est déjà se soulager. Madame Bernard était la seule qui pût entendre Julie et lui répondre. Il n'y avait pas ici de préférence qui dût flatter l'amour-propre de la bonne dame; mais elle allait causer, se mêler des affaires des autres, avancer peut-être le mariage qu'elle avait projeté. Quelle journée pour elle!

Rien ne peut rendre son étonnement, sa stupéfaction, quand elle sut que Julie et le comte s'aimaient. Le comte amoureux à son âge! Julie partageant cet amour! Voilà de ces choses qu'on ne devine jamais, et qu'on a peine à croire lors même qu'elles sont constatées. Combattre l'inclination de Julie est le moyen le plus sûr de lui déplaire. Laisser entrevoir un dénouement désiré, et qui, après tout, n'est pas impossible, c'est captiver sa bienveillance. Un mari

âgé est toujours faible, et Julie, devenue comtesse, aura nécessairement la haute-main dans la maison. Le bien-être de madame Bernard dépendra uniquement d'elle. Il est donc d'une nécessité absolue de paraître voir, sentir comme Julie, et de contribuer à la rendre heureuse. Encore de l'égoïsme.

Vous pensez bien que la délicatesse seule éloignait de l'imagination de Julie l'idée d'un mariage qu'elle souhaitait si vivement. Madame Bernard n'eut pas de peine à lui persuader que s'il était dans les convenances qu'elle résistât aux instances que le comte lui adresserait tôt ou tard, il était naturel qu'elle ne s'opposât formellement à rien de ce qu'il voudrait, de ce qu'il ordonnerait enfin. « Mais, ma chère amie, il y aurait de » la ruse dans la conduite que vous » me conseillez de tenir, et je ne sais » pas feindre. D'ailleurs, le comte veut » que nous nous séparions.... que nous » nous séparions! — Mademoiselle, il » n'en aura pas la force. — Vous le

» croyez. — Je vous en réponds. » Mademoiselle, a dit madame Bernard. Elle a quitté le langage familier; déjà elle marque des égards à Julie; elle veut la gagner de toutes les manières; elle commence l'exécution d'un plan conçu à la minute, et qui n'en est pas moins adroit.

« Vous me devez, reprend Julie, une » confidence en retour de la mienne.— » Mademoiselle, je ne l'ai pas oublié. Il » s'agit du beau jeune homme...—Qui » donc? — M. Charles. — Ah! je n'y » pensais plus. — Qu'en ferons-nous à » présent? — Vous vous êtes, en effet, » servie avec lui d'expressions que je n'ai » pas comprises.—Mais que vous ex- » pliquez maintenant. Il vous aime avec » une extrême tendresse. — J'en suis » fâchée, et je ne peux rien pour lui. — » Je comptais amener M. le comte à » vous doter, à faire ce mariage. Mais » les considérations qui me déterminaient » s'évanouissent devant un amour d'une » toute autre importance. »

Madame Bernard était trop fine pour apprendre à Julie que d'Alaire connaissait les sentimens de Charles. C'eût été l'inquiéter inutilement : il était hors de toute vraisemblance que le comte fût assez maître de son cœur pour se sacrifier volontairement, et la bonne dame comptait bien développer en lui cette confiance en Julie que combattaient encore sa raison et son jugement. Des insinuations présentées avec simplicité; des éloges indirects de la demoiselle; des réflexions sur ses rares qualités, sur son aversion pour les plaisirs bruyans, sur son goût pour la retraite, devaient finir par persuader un homme, qui sans doute ne demandait qu'à l'être.

Madame Bernard ne confiait pas à Julie les petits détours qu'elle se proposait de prendre pour arriver au succès. A chaque instant elle gagnait quelque chose sur sa confiance. Elle écoutait la jeune personne avec une complaisance qui n'avait plus de bornes. Elle faisait valoir le désintéressement, l'austère probité,

l'amabilité du comte. Elle louait les agrémens extérieurs dont la nature ne l'avait pas dépouillé encore. Julie l'écoutait avec ivresse; elle regrettait de ne l'avoir bien connue que si tard; elle se félicitait de lui avoir dévoilé son cœur. Errantes dans les jardins, dans le parc, elles ne parlaient qu'amour et avenir. Les heures s'écoulaient avec rapidité... pour Julie.

Le sang de madame Bernard était singulièrement refroidi. Les belles choses que lui disait Julie ne l'empêchaient pas de voir les objets devant lesquels elle passait. Elle s'arrêta auprès de la calèche qui les avait amenées, et elle la fit remarquer à la jeune personne. Elle avait encore un but: elle connaissait tous les recoins du château, et le dernier arbre des jardins. Elle s'ennuyait dans ce magnifique désert. Elle désirait revoir Paris, y reprendre ses habitudes, et paraître aux yeux du comte n'avoir cédé qu'aux désirs de mademoiselle Mauret.

A l'aspect de la calèche, Julie parut

sortir d'un songe. « Ah, mon Dieu! s'é-
» cria-t-elle, nous aurions pu partir avec
» lui! — Mais dans ce moment de sur-
» prise, de trouble, de désordre, était-
» il possible de penser à tout? — Oui,
» nous pouvions partir avec lui. Peut-
» être est-il temps encore temps de le
» suivre, de le joindre. — Sans doute,
» mademoiselle..... Mais M. le comte
» ne doit rester que deux heures à Paris.
» — Et si la fatigue ajoute au mal qu'il
» avait déjà. — Cela est présumable. —
» Oh! elle y ajoutera, ma bonne amie.
» Des chevaux, des chevaux. — Mais si
» nous rencontrons Félix et ses fourgons?
» — Nous les ferons rétrograder. — Mais
» si M. le comte trouve mauvais.... —
» Oh! je prends tout sur moi. Des che-
» vaux, des chevaux. »

Le mouvement de la voiture avait en effet singulièrement fatigué le pied de d'Alaire, qui n'avait pas plus pensé à la calèche que Julie et madame Bernard. Il avait été obligé de s'arrêter à Amboise, et d'y prendre une berline, dans

laquelle il pût être à peu près couché. Le beau, l'intéressant, le sensible Charles l'avait pressé de s'y arrêter. Le comte avait répondu à ses instances qu'il fallait sauver cent mille hommes, et qu'il voulait continuer sa route. Le bon jeune homme avait cédé, et il s'était placé sur le siége du cocher, pour être, à chaque instant, aux ordres du comte.

Ils rencontrèrent, à une lieue d'Orléans, Félix et une file de voitures chargées de manière à meubler six maisons et autant de caves. « Il faut renvoyer » cela à Paris, dit le comte à Charles. » Je pressens que de long-temps je ne » pourrai retourner à ma terre. Nous » arrêterons une heure à Orléans. Vous » voudrez bien écrire à madame Ber- » nard de partir à l'instant avec made- » moiselle Mauret, et de venir me re- » trouver. »

Charles était d'un empressement, d'une exactitude qui auraient singulièrement plu à d'Alaire, sans la confidence que lui avait faite madame Ber-

nard. Semblable aux publicistes du jour, il ramenait tout à son système ; il trouvait le moyen d'y tout attacher. Charles, pensait-il, était prévenu qu'il ne verrait pas Julie pendant mon absence. En m'accompagnant, son motif essentiel est de se mettre mieux à chaque instant dans mon esprit, de tirer ainsi le parti le plus avantageux de sa séparation forcée d'avec l'objet de son amour. Le *primò mihi* le dirige. Mais du moins, dans cette circonstance, ce mot ne fait de mal à personne, et tout être tend au bonheur par une impulsion irrésistible.

Ah! sans mon fol amour, sans l'inconcevable retour dont il est payé, je ne sais ce que j'aurais fait en faveur de ce jeune homme... Il est constant que je ne peux épouser cette fille adorée; je ne le dois pas; je ne le veux pas. Mais l'avoir sans cesse auprès de moi; entendre à chaque instant du jour les expressions naïves de sa tendresse; recevoir des caresses, aussi dangereuses qu'in-

nocentes, c'est ce que la vertu idéale même ne pourrait soutenir. Je me séparerai de Julie, je l'ai dit et je le ferai. Mais quel asile lui donnerai-je? J'ai épuisé avec madame Bernard tous les raisonnemens, toutes les conjectures à ce sujet... La marier est le seul parti qu'il convienne de prendre. Le mariage est un lien respectable; ce sera une barrière de plus que j'aurais élevée entre elle et moi... La marier!... Cette idée est cruelle!... Égoïste, tu balances! tu veux la voir, continuer de l'aimer, de lui plaire, et la perdre sans retour. Peut-être même auras-tu la lâcheté de t'applaudir de ton infâme triomphe... D'Alaire, n'étouffe pas en un instant la voix de ta conscience, de cette conscience qui jusqu'à présent a applaudi à toutes tes actions. Sois encore en paix avec elle... Ah! cette pensée m'ennoblit à mes propres yeux; elle m'élève au-dessus de moi. Charles épousera Julie... Mais y consentira-t-elle?... Je lui rappellerai mon âge. Je lui ferai re-

marquer les qualités, les agrémens de ce jeune homme, à qui elle n'a encore accordé qu'une attention fugitive... je... je...

On cite, on vante la continence de Scipion. Scipion n'était pas amoureux de sa captive; il n'en était pas aimé, et pour posséder l'objet de son amour, D'Alaire n'a qu'à le vouloir.

Mais quel est ce paquet, dont la lecture l'a si vivement agité? Que va-t-il faire à Paris?

Le marquis d'Arancourt, jeune, ardent, impétueux et brave, était entré au service à l'âge où on ne doute de rien. Disposé à se faire tuer à la première occasion, il n'avait pas cru qu'il fût nécessaire d'être tacticien pour braver un coup de canon. Versac l'avait trouvé colonel, entendant assez mal les manœuvres, mais ayant ces qualités brillantes et chevaleresques qui plaisent généralement et particulièrement aux femmes. Aucune n'avait eu à se plaindre de lui, parce qu'il portait la probité

jusqu'au rigorisme. Il s'était prononcé à cet égard en entrant dans le monde, et il avait soutenu le caractère qu'il s'était donné.

La voix publique, qui n'est pas toujours juste, le portait aux plus hauts emplois, et l'opinion finit par tout entraîner. Versac, qui ne faisait rien qui ne fût calculé, l'avait fait maréchal-de-camp, puis lieutenant-général, pour se populariser. Une ambassade importante et difficile était vacante. La probité et la noble franchise de d'Arancourt furent ses seuls protecteurs : on le nomma.

Vous n'avez pas oublié, peut-être, que les fautes, les erreurs, les écarts multipliés de Versac étaient connus enfin dans ce palais où la vérité pénètre si difficilement ; qu'il en était sorti, menacé d'une disgrâce éclatante, accablé, anéanti.

Il avait prévu ce moment fâcheux, et il avait embrouillé les affaires de son administration de manière à ce que per-

sonne n'osât le remplacer. Il pouvait être renvoyé cependant, et il sentit qu'une violente crise politique pouvait seule le maintenir, en le rendant nécessaire. Il regardait d'Arancourt comme son ouvrage, et il lui écrivit avec la confiance qu'on a ordinairement dans sa créature.

La cour où résidait le marquis, élevait des prétentions qu'un esprit conciliateur et sage pouvait seul modérer, et Versac enjoignait à son protégé de leur opposer la raideur et même l'insolence; d'amener une rupture ouverte et prompte, et pour prix de sa docilité, il lui promettait le commandement de l'armée française.

Une proposition de cette nature devait blesser d'Arancourt : elle le révolta. Il envoya à d'Alaire la lettre de Versac. Elle était en chiffres, selon l'usage, et le marquis y avait joint une clef propre à en rendre l'intelligence facile. Il disait, dans une lettre particulière, adressée au comte, qu'il ne se sentait

nullement propre au commandement d'une armée; mais qu'eût-il les talens du général le plus distingué, il étoufferait les brandons de la guerre au lieu de les allumer. Il ajoutait qu'il s'adressait à d'Alaire, parce qu'il ne connaissait pas un plus honnête homme; qu'il le laissait le maître de faire de la lettre de Versac l'usage qu'il jugerait le plus utile au bien public, et qu'il ne le désavouerait dans aucune circonstance.

Il n'était plus question ici de ces actions hasardées, folles et scandaleuses qui ne nuisent qu'à celui qui se les permet, ni de ces actes arbitraires qui ne portent que sur quelques individus, et qui ne troublent pas l'ordre public, parce que les lois peuvent les réprimer. Il s'agissait d'étouffer l'étincelle qui pourrait embrâser l'Europe. C'est l'imminence du danger, le désir d'y soustraire sa patrie qui avaient allumé le sang du comte, et qui lui avaient fait oublier le soin de sa conservation.

Il pensait cependant, en courant la

poste, que peut-être d'Arancourt ne refusait le commandement d'une armée, que parce qu'il sentait son incapacité, et que l'égoïsme ne lui permettait pas de s'exposer à être battu. Au surplus, disait-il, c'est un égoïste comme moi, et en rapportant tout à lui, il vient de faire une bonne action.

En réfléchissant, en se parlant à lui-même, en causant avec Charles, d'Alaire s'étourdissait sur des douleurs qui augmentaient sensiblement. Il les sentit enfin, sans interruption et dans toute leur force. Il jugea, en entrant à Paris, qu'il devait descendre chez Versac, et qu'après la grande explication, il prendrait le parti qui lui paraîtrait le plus prudent et le plus facile à exécuter.

Il donne ses ordres, et Charles dirige les postillons. On arrête à la porte de monseigneur. D'Alaire essaye de faire quelques mouvemens; des douleurs aiguës l'arrêtent. « Faites venir, dit-il à » Charles, quelques domestiques de » M. de Versac. Qu'on m'enlève de cette

» berline et qu'on me porte dans son
» cabinet. »

Le nom du comte met tout en mouvement. Versac, lui-même, va au-devant de lui, jusqu'à son antichambre. Il ne conçoit rien à ce qu'il voit; mais d'Alaire est toujours redoutable pour lui, et il lui fait un accueil qui peut paraître affectueux à qui ne connaît pas le cœur sec et froid de l'excellence.

« Point de vaines démonstrations, lui
» dit le comte. Passons dans votre cabi-
» net. » On y arrive lentement, péniblement. Charles ne sait pas ce qui amène d'Alaire à Paris. Il n'a pas jugé à propos de l'en instruire; il ne doit donc rien entendre de la conférence qui va avoir lieu, et il s'arrête dans la pièce qui touche au cabinet.

Le comte prend la parole. « Les con-
» seils d'une amitié, qui n'existe plus,
» n'ont produit sur vous aucun effet. Les
» réflexions, les raisonnemens, les priè-
» res, les menaces mêmes que m'ont
» souvent dictés un reste d'attachement,

» ont été inutiles. Je ne répèterai rien de
» ce que j'ai pensé et dit jusqu'à présent.
» Je viens à l'objet de mon voyage.

» Vous tenez à une grande place que
» vous ne savez pas remplir, et pour
» la conserver, vous êtes prêt à tout sa-
» crifier. La voix de la patrie, le cri du
» devoir, rien ne peut vous contenir. Le
» monde s'écroulerait : vous ne vous en
» apercevriez pas, si vous restiez debout.
» Ce que l'égoïste a de plus abject et de
» plus atroce à la fois, est ce qui vous
» distingue, et ce qui vous marquerait
» du sceau d'une éternelle réprobation,
» si je n'étais là pour vous arrêter. —
» Vous m'aviez promis de me faire grâce
» de toute espèce de préambule, et de
» venir de suite au fait — M'y voici.

» Vous êtes probablement menacé
» d'une disgrâce que vous voulez préve-
» nir, en suscitant des dissensions que
» vous présumez devoir vous rendre né-
» cessaire. Vous avez chargé le marquis
» d'Arancourt de souffler le feu de la
» discorde, et vous lui avez promis,

» pour prix de ce service, le droit af-
» freux, quand il n'est pas utile, de
» faire couler des flots de sang. — En
» vérité, M. le comte, je ne sais ce que
» vous voulez me dire. — Ne niez pas;
» repentez-vous, si vous en êtes ca-
» pable, et faites ce que je vais vous
» prescrire. — Je crois, M. le comte,
» que la douleur, l'excès de la fatigue...
» — Ont altéré mes facultés morales?
» N'est-ce pas là ce que vous voulez
» dire? Vous me faites pitié. Apprenez,
» monsieur, que le marquis m'a envoyé
» vos chiffres et la clef qui les rend in-
» telligibles. — Vous avez ma lettre! —
» Elle est là, dans mon portefeuille —
» Rendez-la-moi. — Le dois-je? — Ren-
» dez-la-moi, vous dis-je. »

Versac se voit à la discrétion d'un homme qui ne souffrira pas l'exécution d'un crime qu'il peut prévenir. Sa tête se monte, s'enflamme. Des mouvemens convulsifs, la contraction de tous ses nerfs annoncent un dessein violent. D'Alaire le pénètre, et il appelle Charles

à haute voix. L'altération de son organe alarme le jeune homme ; il se précipite dans le cabinet.

« Charles, placez-vous entre monsieur » et moi, et jurez sur l'honneur de ne » pas révéler un mot de ce que vous allez entendre. — Je le jure, M. le » comte. — Versac, je voulais vous » éparger la honte d'avoir un témoin de » cette explication orageuse. C'est vous » qui m'avez forcé à faire entrer mon- » sieur. Revenons.

» Cette lettre est timbrée de votre ca- » binet particulier et elle porte votre » signature ; la reconnaissez - vous ? » — Je la reconnais. — Je la déchire- » rais, si tous les ambassadeurs pen- » saient comme M. d'Arancourt, et vo- » tre coupable projet s'anéantirait avec » elle. Mais si je la supprime, vous res- » terez ce que vous êtes, et l'homme » puissant trouve toujours des com- » plices. Ecrivez votre démission à l'ins- » tant, à la minute. — Ma démission ! » Jamais. — Ecrivez-la dans les formes

» que je vais vous dicter : elle sera posi-
» tive, et c'est tout ce que je demande. »

Versac veut s'élancer sur cette lettre qui va lui être fatale; Charles l'arrête d'un bras vigoureux. Versac lève la main sur le jeune homme; il le menace d'un affront que l'honneur ne pardonne jamais. « Charles, dit d'Alaire
» avec calme, aidez-moi à éloigner de
» votre pays les fléaux de la guerre :
» vous vous occuperez de vous après.
» M. de Versac, passez à votre bureau
» et écrivez. — Je n'y consentirai pas;
» je n'y peux consentir. J'ai dérangé
» ma fortune; mon rang soutient mon
» crédit, et les émolumens de ma place
» me sont nécessaires. — Ecrivez; je vous
» l'ordonne pour la dernière fois.....
» Vous résistez encore? Je vais me faire
» conduire au château; je demanderai
» une audience; je l'obtiendrai, et je
» mettrai cette lettre sous les yeux du
» prince. Pensez-y bien, monsieur;
» cette démarche peut vous conduire à
» l'échafaud. »

Versac, exalté par les passions violentes et haineuses, tombe tout-à coup dans un accablement absolu. Ce n'est plus qu'un faible enfant, qui cède à toutes les impressions qu'on veut lui communiquer. Il se traîne à son secrétaire; il écrit sous la dictée du comte; il signe, et il reste anéanti dans son fauteuil.

« Quand votre démission sera acceptée, lui dit le comte, je vous remettrai les pièces que j'ai reçues de M. d'Arancourt: je vous en donne ma parole d'honneur, et vous savez que je suis incapable d'y manquer. Charles, prenez ce porte-feuille, dont vous me répondez. Il est ici plus en sûreté dans vos mains que dans les miennes. Faites moi enlever de ce cabinet, et retirons-nous. »

D'Alaire n'était plus soutenu par l'idée de servir son pays. Son imagination était calmée, et ses yeux se portèrent enfin sur ce pied dont il ne s'était pas occupé encore. Il vit, il sentit que

les secours les plus prompts étaient indispensables. Cependant, en rentrant chez lui, il écrivit au capitaine des gardes de service. Il mit sous enveloppe la démission de Versac et sa lettre. Il pria Charles d'aller de suite porter le paquet au Château, et de faire tout ce qu'il serait en lui pour le mettre dans les mains de l'officier-général à qui il était adressé.

Charles vole à la voix du comte. Il arrive sous le pérystile; il veut monter; on l'arrête; il insiste, il nomme d'Alaire, il croit que les portes vont s'ouvrir. Les factionnaires sont des Suisses qui n'entendent pas le français. Un garde-du-corps passe par hasard. Charles lui parle, et le prie de le conduire à son capitaine. « De la part du comte d'Alaire, lui » dit le garde? N'est-ce pas cet original » qui a la manie de passer pour égoïste, » et que la voix publique a surnommé » le plus honnête homme de France? — » Et qui l'est en effet, monsieur. » Le garde remonte; le maréchal-de-logis de

service descend, et il introduit Charles dans les premiers appartemens. Le capitaine se présente; Charles lui remet le paquet. M. le duc l'ouvre et le lit. « Assurez l'honnête homme, dit-il à » Charles, que je me fais un devoir de » le seconder. Dans un moment, la dé» mission de M. de Versac sera présen» tée au prince, et je crois qu'elle sera » acceptée. »

Charles revient, enchanté du succès de sa démarche. Il croit n'avoir que des félicitations à adresser au comte.... Des chirurgiens, des instrumens, des domestiques affligés, d'Alaire tranquille et résigné, tel est le spectacle qui frappe le jeune homme. Une opération cruelle est devenue nécessaire, et la main la plus adroite ne peut que l'abréger. Charles, tourmenté, hors de lui, tombe à genoux devant le lit de douleurs; il couvre de larmes sincères une main qu'il presse tendrement entre les siennes: il ne sait pas encore que c'est celle d'un rival aimé.

Pas un cri, pas une plainte n'échappent

au comte. Les appareils placés, il dit à Charles : « J'ai beaucoup souffert; mais » la cause de mes douleurs m'honore et » me les fait oublier. On m'appelle l'hon- » nête homme, dites-vous? Ce titre est » le premier de tous pour un égoïste tel » que moi. »

Charles ne croyait pas que l'opération que venait de subir d'Alaire pût avoir d'autres suites que de le retenir au lit. Tranquille à cet égard, il se reporta sur le passé et se lança dans l'avenir. Julie, ses charmes, sa candeur, sa modestie se peignaient à son imagination enchantée. Il se laissa aller à l'espoir que madame Bernard semblait avoir voulu faire naître dans son cœur. Vingt fois il retint l'aveu de ses sentimens. Il pensa que solliciter la main de Julie, au moment même où il avait fait beaucoup pour le comte, ce serait rappeler ses services, et y mettre le plus haut prix. Cependant l'image de la fille adorée ranimait ce cœur que d'autres soins avaient rempli. Un souvenir déchirant anéantit à son tour l'ivresse à

laquelle notre jeune homme venait de s'abandonner : le geste menaçant de Versac se retraça à sa mémoire. Charles était assis; sa tête était appuyée sur ses deux mains ; il la soulevait de temps en temps, et regardait son épée, jetée dans un coin de la chambre de d'Alaire. Il se levait ; il marchait à grands pas ; il venait reprendre sa position, pour se lever et se rasseoir encore. Le comte suivait tous ses mouvemens.

« Charles, lui dit-il, un point d'hon-
» neur bizarre et cruel vous occupe en ce
» moment. Je sais ce que vous croyez de-
» voir à un préjugé barbare, et je discu-
» terais avec vous, si l'écart de M. de
» Versac avait eu d'autre témoin que
» moi. Il sera couvert d'un secret invio-
» lable. — M. de Versac s'en souviendra.
» Il va rentrer dans la classe des simples
» citoyens; je le rencontrerai peut-être
» dans le monde. Voulez-vous, M. le
» comte, que je sois obligé de baisser les
» yeux devant lui, que je supporte le mé-
» pris d'un homme que vous avez cessé

» d'estimer? — Charles, je suis content
» de la conduite que vous avez tenue de-
» puis que je vous connais. Ne perdez rien
» de l'estime que vous m'avez inspirée.
» — Je ne ferai rien que pour la conser-
» ver. — Renoncez donc à votre projet. —
» M. le comte, je suis attaché à un corps
» respectable, et chacun de mes cama-
» rades a le droit de me demander compte
» de ma conduite. — On ne saurait parler
» de ce dont on n'a pas d'idée, et je vous
» répète que l'affront que vous a fait Ver-
» sac restera caché. Un affront! Il est des
» hommes qui ne peuvent offenser per-
» sonne : ce sont ceux que poursuivent
» la haine et le mépris publics. Versac,
» d'ailleurs, attaqué par moi dans son
» ambition, dans sa fortune, exaspéré au
» point de vouloir arracher de mes mains
» la lettre de M. d'Araucourt, n'avait
» plus sa tête à lui, et n'a pas conservé
» le souvenir de ce qu'il a fait et dit dans
» ce moment critique. — Je sens, M. le
» comte, que je ne peux vous gagner par
» des raisonnemens. Je n'ai à vous oppo-

» ser qu'un usage, que la raison con-
» damne, mais auquel un officier de vingt-
» cinq ans ne se soustrait jamais avec im-
» punité. — Étrange aveuglement! Thé-
» mistocle, outragé, dit au furieux qui
» a levé la main sur lui : Frappe, mais
» écoute, et Thémistocle vous valait
» bien, monsieur. — Thémistocle, de
» nos jours, ne répondrait qu'avec son
» épée. — Hé bien, monsieur, si quel-
» qu'un ici doit s'exposer, c'est celui seul
» qui a amené sur vous la menace dont
» vous voulez vous venger. C'est moi qui
» vous ai appelé dans ce cabinet, dont la
» discrétion vous avait éloigné. C'est moi
» qui provoquerai Versac. Écrivez un
» cartel, monsieur; je le signerai. Que
» Versac se rende ici. Je me ferai porter
» dans un fauteuil, et le pistolet termi-
» nera l'affaire. — Vous, M. le comte,
» vous battre pour moi, qui vous sa-
» crifierais mille vies, si je les avais!
» Pensez-vous à ce que vous me propo-
» sez? — Charles, mon jeune ami, vous
» êtes brave, et peut-être êtes-vous

» adroit. Cependant vous pouvez succomber, et vous êtes fils unique. Vous » êtes l'appui et le charme de la vieillesse de votre père. Vous exposerez-vous à empoisonner ses dernières années, ou à l'entraîner au tombeau avec » vous? — M. le comte, par grâce, ménagez mon cœur; n'ajoutez pas à » l'horreur de ma situation, et laissez-moi faire ce que la société exige de » moi, ce qu'elle considère comme un » devoir. — Je n'ai plus qu'un moyen » pour vous arrêter, et je vais l'employer. Charles, vous aimez Julie, et » peut-être un jour parviendrez-vous à » lui plaire. Renoncez à votre projet, » et je consens que vous sollicitiez sa » main, que vous cherchiez à l'obtenir » d'elle-même. Je suis le dernier rejeton d'une famille qui occupe des pages dans l'histoire. Une femme accomplie, la fortune des d'Alaire peuvent être à vous. Vous n'avez qu'un » mot à dire : me le refuserez-vous? — » Julie!.... Julie!... Mon père!... Ju-

» lie!... Ah! monsieur, vous m'attaquez
» avec trop d'avantage. Comment résis-
» ter à tant de moyens de séduction!—
» Vous vous rendez?—M. le comte!...
» M. le comte!... Julie!... Mon père!..
» Julie!...—Vous vous rendez?...—Je
» ne le puis, je ne le puis. »

On entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour. C'est madame Bernard, c'est Julie qu'on annonce. D'Alaire est tout entier au plaisir de revoir l'aimable enfant. Il oublie Charles et Versac.

Julie n'avait pu recevoir la lettre de rappel que le comte lui avait fait écrire en route. Elle n'était pas sans inquiétude sur la manière dont elle serait reçue : elle ignorait encore que l'amour pardonne toujours les fautes surtout qui prouvent sa vivacité. Mais tout s'efface devant des intérêts d'une haute importance. Elle apprend, en descendant de voiture, que le comte a subi une opération longue et douloureuse. Elle s'ou-

blie, pour ne s'occuper que de lui. Elle est dans ses bras, et d'Alaire, rendu par sa présence à toute la force d'un sentiment victorieux, se repent déjà des promesses qu'il a faites à Charles.

Mais où est ce jeune homme? Le comte le cherche des yeux, et ne le trouve plus. Son épée a disparu avec lui. D'Alaire voudrait voler sur ses pas : il est réduit à envoyer après lui des domestiques, qui vraisemblablement ne pourront le trouver, ou qui n'auront pas assez d'ascendant sur lui pour le ramener à l'hôtel. Il a fait tout ce qu'il était en lui pour prévenir un malheur. Cette pensée le satisfait, et ne le console pas.

Ah! pensait-il, cet homme, que je croyais un sage, ne balance pas à se dégrader jusqu'à n'être qu'un spadassin! Les regrets cuisans et prolongés qu'il sait que j'éprouverai s'il est malheureux; l'image d'un père affligé, désespéré; celle du bien le plus précieux pour son

cœur, rien n'a pu vaincre son orgueil blessé ; il lui sacrifie tout, jusqu'à sa vie : c'est un égoïste.

CHAPITRE IV.

Suite du précédent.

Ainsi que l'avait prévu le capitaine des gardes, la démission de Versac avait été acceptée à l'instant. Il paraît qu'enfin sa conduite avait été rigoureusement examinée, qu'on pensait à se défaire de lui, et que déjà on avait choisi son successeur. Ce qui rend cette opinion vraisemblable, c'est que, dans la journée même, le porte-feuille fut donné au marquis d'Aranville, officier instruit, ami de l'ordre, équitable autant que sévère.

La chute inopinée d'un grand ressemble à un de ces orages d'été, qui

éclate au moment où on y pense le moins, et qui, dans un instant, frappe tous les yeux et toutes les oreilles. Le bruit de la retraite de Versac se répandit dans la capitale avec la rapidité de l'éclair. Un mouvement de joie se manifesta partout. Ceux mêmes qui étaient étrangers à l'administration de la ci-devant excellence se félicitaient mutuellement. Ses flatteurs l'avaient abandonné, et pour détourner d'eux l'attention publique, et cacher ce que leur conduite avait eu de répréhensible et de bas, ils étaient les premiers à dénigrer le malheureux. On entendait, aux coins des rues, dans les carrefours, sur les places, ces gens qui tirent parti de tout, et qui criaient *la grande nouvelle* jusque sous les croisées de Versac. Dans cette feuille, l'ironie se joignait à la vérité. L'ami des hommes, y disait-on, a fait enfin un acte de philantropie qui n'est pas équivoque : il vient de quitter, par attachement au bien général, une place qu'il a trop longtemps occupée.

Déjà le marquis d'Aranville était établi à l'hôtel. Versac en était sorti, chargé des imprécations d'un peuple qui ne connaît que les partis extrêmes. Il était allé se cacher dans une petite maison écartée, où certaines femmes allaient payer les emplois qu'elles obtenaient de monseigneur. Il s'y croyait en sûreté. Des officiers mécontens l'avaient suivi, et se disputaient le prétendu avantage de se mesurer le premier avec lui, lorsque Charles parut.

Les créanciers, aussi actifs au moins que les duellistes. assiégeaient la porte de leur côté. Versac n'avait, pour les éloigner de lui, que quelques domestiques, qui n'attendaient que le payement de leurs gages, pour le quitter à leur tour. Cette disposition des esprits était loin du dévouement dont ces gens s'étaient parés dans la proportion de l'or que l'excellence laissait tomber sur eux. En se voyant ainsi méprisé, attaqué et seul contre tous, il se rappela

le mot d'un courtisan de Louis XIV (1), et il permit que les portes s'ouvrissent.

Un capitaine lui reprocha d'avoir fait monter au grade de chef de bataillon des officiers moins anciens que lui, parce que sa femme avait refusé certaines conditions, auxquelles tant d'autres s'étaient soumises. L'officier demandait réparation de l'injustice qu'il avait éprouvée, et de la proposition insolente faite à son épouse. Il réclamait la primauté sur ceux qui avaient, comme lui, des affronts à venger, parce qu'il était le plus ancien capitaine de l'armée, et qu'il avait été offensé peu de jours après la nomination de Versac. Ses concurrens s'efforçaient de faire valoir leurs droits, et tous briguaient l'honneur de verser un sang dont ils étaient également altérés.

---

(1) Il faut tenir le pot d. c. à un ministre tant qu'il est en place, et le lui vider sur la tête quand il n'y est plus.

« Messieurs, leur dit un créancier, » c'est sans doute une très-belle chose » que le point d'honneur; mais des mé- » moires à arrêter sont bien aussi de » quelqu'importance. Je vous déclare, » au nom de ces messieurs, qui ont » fourni comme moi, et qui ne sont pas » payés, parce que monsieur ne payait » personne, quand il était en place; je » vous déclare, dis-je, que vous ne vous » battrez que quand nous aurons fini » avec notre débiteur. Vous le tuerez » après, si vous le jugez convenable, et » nous n'y mettrons aucun empêche- » ment, parce que les immeubles du » défunt assureront nos créances. »

Nos officiers répondaient à cette harangue que des opérations mercantiles sont nécessairement subordonnées au motif respectable qui leur mettait les armes à la main. Cependant les mémoires paraissent au grand jour, et les écritoires de poche sont tirées. Chacun presse Versac de signer; le plus ancien capitaine de l'armée a mis flamberge au

vent, et interpelle son ennemi de se défendre. Versac ne sait à qui entendre; il sait moins encore ce qu'il fait. Quelle tête conserverait ses facultés dans une pareille circonstance?

Les duellistes et les fournisseurs parlaient tous à la fois, et soutenaient avec vivacité ce qu'ils appellent la légitimité de leurs titres. Or, trente personnes, animées par un intérêt pressant, se font entendre à une certaine distance. Le poste, qui veillait deux jours auparavant à la sûreté des beautés fragiles qui venaient s'immoler aux goûts de monseigneur, arriva en toute hâte, et pénétra, sans formalités, dans cette maison, sur les murs de laquelle il n'osait lever les yeux.

Le sergent, à qui son bout de galon donnait une certaine vanité, déclara cependant que la complication de cette affaire ne lui permettait pas de prononcer, et il envoya chercher le commissaire de police. Le commissaire décida qu'on ne peut forcer un homme à ar-

rêter des mémoires, qu'on ne lui donne pas le temps d'examiner ; et que le faire battre dix à douze fois de suite est plutôt un guet-à-pens qu'une affaire vidée selon les règles établies. Il termina en disant que pour mettre M. de Versac à l'abri de la rapacité des uns et des violences des autres, il allait le conduire à la préfecture de police.

Versac se récria sur l'indécence de la proposition. « Certainement, lui dit le » commissaire, je ne vous l'eusse pas » faite hier. Aujourd'hui vous êtes un » homme déchu, l'objet de l'animosité » générale, et vous devez vous estimer » trop heureux que je mette en sûreté » votre fortune et votre personne. Ne » m'obligez pas à employer la force, et » suivez-moi. »

Il est des gens avides des plaisirs qui ne coûtent rien, et qui, par conséquent, ne laissent échapper aucune occasion de s'amuser. A peine Versac fut-il sorti de sa petite maison, que les amateurs qui s'étaient rassemblés dans la rue,

brisèrent toutes les vitres. La garde escortait la ci-devant excellence, et, personne ne s'opposant à ce genre de divertissement, ils pénétrèrent dans l'intérieur, et jetèrent les meubles par les fenêtres. Les domestiques, qui connaissaient le secrétaire où Versac avait déposé son or, firent sauter la serrure pour se payer. Versac, malgré son trouble extrême, avait mis sa bourse dans sa poche, et il avait eu raison. On n'est pas bien, dit-on, à la préfecture de police quand on a de l'argent; on y est fort mal quand on n'en a pas.

On insinua à Versac que ce qu'il avait de mieux à faire était de prendre un passe-port sous un nom supposé, de partir la nuit et de sortir de France. Versac était un mauvais sujet, dans toute l'acception du mot; mais ce n'était pas un lâche. Il fut blessé de l'idée de fuir les ennemis qu'il s'était fait. On lui représenta encore qu'en supposant qu'il tuât M. le plus ancien capitaine de l'armée, douze à quinze autres étaient là, prêts

à le remplacer, et qu'on ne gagne pas douze à quinze parties de suite. Versac répondit qu'il voulait que sa mort lui fît plus d'honneur que sa vie, et que certainement il ne reculerait pas. On fit pour lui ce qu'il refusait de faire. On lui expédia un passe-port sous le nom de M. Julien; on lui trouva une chaise de poste; on envoya chercher des chevaux, et au moment où, de gré ou de force, on allait le mettre dans sa voiture, on se souvint qu'il avait de créanciers, probablement un peu fripons, mais qui ne devaient pas perdre ce qui leur était légitimement dû. On envoya chercher le plus honnête des notaires, à qui Versac signa une procuration générale. Le notaire devait débrouiller ses affaires et lui adresser des fonds en Angleterre, si toutefois il pouvait lui rester quelque chose quand ses dettes seraient payées.

Qui donc portait un dépositaire de l'autorité à s'intéresser aussi fortement en faveur de Versac? On ne l'estimait,

on ne le regrettait pas en qualité d'administrateur; comme particulier, il n'inspirait aucune bienveillance. Mais il avait occupé une grande place, et on ne voulait pas que les Français s'habituassent à demander raison de leur conduite à ceux qui les avaient foulés lorsqu'ils étaient puissans. L'égoïsme se couvre ici des apparences de la sensibilité.

Monsieur le plus ancien capitaine de l'armée était opiniâtre. Il avait entendu dire au commissaire de police qu'il allait conduire Versac à la préfecture. Il savait qu'on n'avait aucune raison de l'y garder, et il présuma qu'on chercherait à assurer sa fuite. En conséquence de ce calcul, il s'était planté à la porte de la préfecture, décidé à attendre son homme pendant vingt-quatre heures, s'il le fallait. Mais comme il faut nourrir le corps pour soutenir ce qu'on appelle l'énergie de l'âme, il allait, de quatre heures en quatre heures, se restaurer au cabaret très-voisin, dont la porte et les croisées sont disposées de manière à ce que

rien de ce qui sort de la préfecture puisse échapper à un œil actif et persévérant.

La voiture avait frappé M. le capitaine. Il pénétra tout à fait alors le plan qu'on avait adopté, et il alla à la poste demander un bidet pour courir devant la chaise qui allait partir de la préfecture. On n'entendit pas d'abord ce qu'il voulait dire, et sa longue épée, ses grandes moustaches, et ses guêtres de drap noir parurent assez extraordinaires pour la circonstance. Un agent subalterne vint aussi demander des chevaux d'un air mystérieux, et on commença à s'entendre. La femme du maître de poste revenait de l'Opéra, dont le tapage vaut mieux que celui des écuries. Sa curiosité fut piquée de ce qu'elle voyait, de ce qu'elle entendait, et de ce qu'on ne lui disait pas. Elle fit quelques questions, et M. le capitaine la tira à l'écart. « Vous savez, madame, » ce qu'il est arrivé à M. de Versac. — » Hé, qui ne le sait pas? — Le peuple

» veut le mettre en pièces. — En vérité?
» — On cherche à pourvoir à sa sûreté.
» — J'en suis bien aise. — Moi, j'ai juré
» de ne pas le quitter, et je partirai avec
» lui. — Monsieur, voilà un beau dé-
» vouement; mais je ne souffrirai pas
» que vous couriez la poste en guêtres
» de drap. Nicolas, donnez des bottes
» fortes à monsieur. Il faut absolument
» sauver M. de Versac. Ce qu'on lui
» reproche le plus amèrerent est d'avoir
» trop aimé les femmes, et ce péché-là
» est si excusable. — Ces bottes me
» vont à merveille. Si Nicolas voulait
» troquer mon habit uniforme et mes
» épaulettes contre une vieille veste de
» postillon, il me ferait plaisir. — Tres-
» volontiers, M. l'officier. Je troquerai
» même, si vous voulez, mon fouet
» contre votre épée. — Non pas, non
» pas, Nicolas. J'ai pris cette épée pour
» protéger M. de Versac jusqu'au lieu
» de sa destination, et là, je verrai à
» quoi elle me servira. »

Voilà M. le capitaine travesti en pos-

tillon. Il n'a plus rien à craindre de ceux qui sont placés de loin en loin pour demander les passe-ports des voyageurs, et qu'on paye comme s'ils étaient utiles. Versac, voulant lui échapper, devait naturellement payer ses frais de poste, et la modique fortune du capitaine lui rendait cette manière de voyager aussi nécessaire que commoder

Pauvre capitaine! que de peines il s'est données! combien il s'en donnera encore, parce qu'on a fait à sa femme une proposition, dont les maris ne savent jamais rien, quand elle est agréable à la beauté à qui on l'adresse! Cette dame s'était bien gardée de parler de celle que lui avait faite un jeune et beau sous-lieutenant de la légion.

Encore un départ! encore un voyage! on ne trouve que cela dans ce petit livre-ci. Est-ce ma faute à moi si mes personnages ont un esprit inquiet et remuant? Ne sait-on pas que ces gens-là ne peuvent rester en place?

M. le capitaine a enfourché son bidet,

et il trotte en avant des chevaux qui vont prendre la voiture et l'excellence éclipsée. A minuit on fait descendre Versac, on le met dans sa chaise, on lui souhaite un bon voyage; on lui serre affectueusement la main, et on est enchanté d'être débarrassé de lui.

Le mot d'ordre est donné : c'est la route de Calais qu'on va suivre, et M. le capitaine sait qu'il doit passer par St.-Denis. Il essaye de faire galoper son cheval; il croit lui enfoncer ses éperons dans le ventre, et le bidet continue à trottiller modestement. Le capitaine, étonné de l'impassabilité de l'animal, porte la main au bas de ses bottes. Il reconnaît que l'une est désarmée, et que l'éperon de l'autre a perdu sa mollette : il paraît que Nicolas n'a pas donné ce qu'il avait de meilleur. Mais le capitaine a l'esprit inventif, et son épée lui sert à tout. Il en piquote les flancs de son bidet, qui part comme le vent, et il arrive à St-Denis avant que Versac soit à la Chapelle. Le cheval, animal d'ha-

bitude, porte son capitaine au milieu des écuries, et à la lueur faible et vacillante d'une lanterne à vitraux de corne, ses camarades les postillons l'entourent, le pressent, étonnés de sa figure hétéroclite, inquiets du mouvement de rotation de son épée flamboyante. Des chevaux! des chevaux! criait M. le capitaine. A ces mots, l'attention générale se porte sur le sien, qui perdait son sang de tous les côtés. Au lieu d'obéir à M. le courier, on trouve à propos d'aller éveiller le maître de poste.

Le maître de poste arrive, en sabots, en chemise volante, et en bonnet de coton, fixé sur sa tête vénérable par un large ruban citron. Il interroge le capitaine, qui ne répond qu'un criant: Des chevaux! des chevaux! Le maître de poste fait un signe; on profite d'un moment où la redoutable épée est immobile; on saisit le capitaine par les jambes et on le met à terre. Ce procédé lui remue le sang, et il va donner tête bais-

sée sur les mauvais plaisans qui lui rient au nez. Il ne conçoit rien à la roideur de ses membres, qui lui permet à peine de marcher : c'est la première fois de sa vie qu'il est monté à cheval. Il pressent qu'à la seconde poste il lui sera impossible de faire un mouvement, et il faut être agile et souple pour parer la quarte et la tierce, riposter d'un coup de seconde, et tuer son homme avec grâce. Il s'aperçoit, d'ailleurs, que sa culotte de drap blanc est déchirée à l'enfourchure. Quelques lieues faites encore de la même manière, et il ne lui en restera rien. Or, il serait fort désagréable pour lui de faire son entrée à Calais dans l'équipage d'un soldat écossais.

Sa redoutable épée tient à une distance respectueuse l'homme au ruban citron. Mais son bidet, victime d'une hémorragie, vient de tomber sur la litière, et il faut que quelqu'un le paye. On demande de l'argent au capitaine ; il en refuse, et les postillons se disposent

à arranger cette affaire la fourche à la main.

Le capitaine connaissait la fameuse retraite de Moreau, qui depuis..... et il jugea qu'il était temps d'en faire une, qui fixât pour jamais sa réputation. Des harnais, des traits, des longes étaient accrochés près de lui. Il s'en saisit; il les jette à ses adversaires. Leurs jambes s'embarrassent; l'un tombe sur le nez, l'autre sur la partie opposée, et pendant qu'ils sont occupés à se dépêtrer de leurs entraves, le capitaine file; il est sur le grand chemin; il se tapit dans un fossé.

La chaise de poste arrive. On notifie à Versac qu'il doit cent écus pour un bidet que son courrier a crevé. Il ne savait pas qu'il eût un courrier, et il n'entendait pas être responsable de ses sottises. Les commissaires de police sont d'une grande ressource, la nuit comme le jour. Celui de l'endroit, à moitié endormi, entendant à peine ce qu'on lui disait, prononça contre l'étranger, en faveur de son concitoyen au ruban citron, et

cela devait être : il voyait le concitoyen tous les jours ; il dînait souvent chez lui, et il était vraisemblable qu'il ne reverrait jamais un passant qui ne voulait que continuer son chemin. Encore un égoïste.

J'ai fait souvent de ces actes arbitraires-là pensait Versac. J'aimais beaucoup le despotisme quand je pouvais l'exercer. Je le hais maintenant qu'il pèse sur moi. Mais je suis dans une position à ployer à mon tour. Ployons, payons, et il paya.

Le maître de poste, qui gagnait quarante pour cent sur son bidet, combla le voyageur de politesses : c'est encore l'usage. Il ordonna à haute voix qu'on mît à sa chaise les meilleurs chevaux de ses écuries, et tout le monde sait que cet ordre-là ne signifie rien du tout. Les chevaux, comme les postillons, marchent à leur tour. Mais quand on a pillé un homme, il faut le dédommager par quelque chose : c'est encore un calcul de l'égoïsme.

Le capitaine épiait, du fond de son

fossé, le moment ou la chaise de poste passerait. Le bruit du fouet, des roues, des pieds des chevaux frappe enfin son oreille attentive. Il se lève, il se traîne, il saisit, au passage, les ressorts de derrière de la voiture; il grimpe et il se place dos à dos de celui qu'il voudrait voir en face. Le point d'honneur l'avait fait aller fort au-delà de ses forces, et le besoin de repos se faisait vivement sentir. Mais s'il s'endort derrière une chaise de poste, il peut tomber le nez en avant, et pendant qu'il s'éveillera, qu'il se relevera, qu'il se frottera; Versac lui échappera, et cœtera, et cœtera.

Un homme, qui est revenu de Moscou, ne doit être embarrassé de rien, celui-ci met son épée sous sa veste de postillon, qu'il boutonne soigneusement, et avec le ceinturon il s'attache aux ressorts de la chaise. Certain, à présent, que Versac n'avancera pas sans lui, il se laisse aller aux douceurs d'un sommeil, souvent interrompu par les cahots et l'incommodité de la position.

Ce dernier désagrément devient plus sensible à chaque minute. La planche sur laquelle le capitaine est assis achève les macérations commencées par la selle du bidet de poste de Paris. Notre héros s'éveille tout-à-fait, et il réfléchit sur ce qu'il doit faire dans la conjoncture pénible où il se trouve.

Il convient d'abord, avec lui-même, qu'il était fort inutile qu'il allât jusqu'à Calais, parce qu'on peut tuer un homme partout. Il jugea avec sagacité qu'il trouverait moins d'importuns ou de curieux à la première poste de village que dans une ville de guerre, et il arrêta dans son conseil, très-privé, qu'au prochain relai, il inviterait M. de Versac à descendre.

Ce plan arrêté, il porta ses yeux vers le ciel, qui déja commençait à prendre une légère teinte d'azur. Les étoiles disparaissaient les uns après les autres. Le côté du levant était en feu, et annonçait un jour brillant : ils étaient tous tels pour le capitaine, quand ils éclai-

raient sa valeur ; mais il ne pouvait plus décemment voyager en très-humble serviteur d'un homme quel qu'il fût, et surtout de celui que la fortune avait enfin rendu son égal.

La chaise arrête, et il descend. Il se présente à la portière, le nez au vent, l'œil enflammé, la moustache allant et venant, selon les diverses impressions que lui communiquaient les muscles agités de son visage. Versac, très-profondément affecté, ne put s'empêcher de rire en voyant cette figure. « Je sens à » merveille, lui dit le capitaine, que je » dois avoir l'air très-plaisant, fagotté » comme je le suis; mais ce n'est pas de » cela dont il est question. Reconnaissez » en moi le plus ancien capitaine de » l'armée, qui déjà vous a demandé rai- » son à Paris des offenses et des torts que » vous lui avez faits; qui vous a suivi » jusqu'ici, et qui vous suivrait au bout » du monde pour obtenir la satisfaction » que vous lui devez. Descendez, s'il vous

» plaît, et allons nous aligner derrière
» cette meule de blé. »

Versac payait ses postillons à trois francs par poste. En conséquence, celui qui l'avait amené et celui qui allait le reprendre trouvèrent très-impertinente et très-déplacée la proposition du plus ancien capitaine de l'armée, dont le costume, d'ailleurs, ne commandait pas le respect. Ils regardèrent Versac d'un air qui voulait dire : Faut-il vous débarrasser de cet homme-là, et deux fouets de poste, maniés par des mains exercées, rendraient inutile la meilleure épée de France. Pour six francs, ils les auraient tournés contre Versac : chacun est égoïste à sa manière.

« Respectez ce brave homme, » leur dit Versac, en mettant le pied à terre. Il prend le capitaine sous le bras et le tire à l'écart. « Vous me suivez depuis Paris,
» m'avez-vous dit, monsieur, et je ne
» vous en avais pas prié. Il vous a plu
» de crever un cheval qu'on m'a fait
» payer, et vous battre avec moi ; avant

» de m'avoir rendu mon argent, c'est » vouloir tuer son homme pour se dis- » penser d'acquitter une dette.—Com- » bien avez-vous payé le cheval?—Cent » écus.—Je n'ai que dix louis dans ma » poche; mais voilà une montre, qui » m'en a coûté quinze: faites-moi le plai- » sir de la prendre, et marchons.—Gar- » dez votre montre, monsieur. Votre » procédé me fait connaître à quel point » les passions nous égarent, et le mal- » heur seul pouvait me l'apprendre. J'ai » été injuste envers vous et envers beau- » coup d'autres. Je m'en repens sincère- » ment mais trop tard.—Point d'excuse; » je n'en reçois pas. — Je ne prétends » pas vous en faire; mais je ne veux que » vous me connaissiez, et si je succombe, » vous me rendrez la justice que je mé- » rite de vous aujourd'hui. Il n'y a plus » qu'une difficulté à lever: vous me pro- » posez l'épée et je n'en ai pas; mais on » a mis des pistolets dans ma voiture, » et si cet arme vous est agréable..... » — Toutes les armes me sont égales. »

Versac va prendre les siennes; il rejoint le capitaine; ils gagnent un petit bois. « Je suis l'offensé, dit l'officier, et » j'ai le droit de tirer le premier. — » Monsieur, usez-en. —Mais je rougirais » que tout ne fût pas égal entre nous » Le hasard va décider. » Versac s'en défend; le capitaine insiste; une pièce d'or est jetée en l'air. Versac tire et manque son adversaire. Le capitaine riposte; Versac tombe.

Son ennemi n'est plus cet homme altéré de veangeance et de sang. Son honneur est satisfait; c'est un vainqueur sensible et généreux. Il se précipite sur le vaincu; il cherche à étancher le sang qui coule de la plaie. Il a perdu son mouchoir en courant la poste; il jette au loin sa méchante veste ; il déchire sa chemise; il met le premier appareil.

L'explosion a attiré tous ceux qui étaient dans la maison de poste. Le capitaine leur dispute la satisfaction de secourir le malheureux blessé. Il rompt, il arrache des branches de jeunes arbres;

il en fait une espèce de brancard; il y fait placer doucement celui à qui peut-être il a donné la mort. On le porte à la maison; on le dépose sur un lit. La course de la nuit a inspiré au capitaine un véritable éloignement pour le cheval, mais il ne veut s'en rapporter à personne du soin de chercher un chirurgien habile. Il monte le premier bidet qui se présente et il court à Chantilly.

Il souffre horriblement; il fait des grimaces épouvantables; cela peut-il être autrement? Les macérations dont je vous ai parlé, sont devenues des écorchures profondes. Il n'a plus de chemise, et la précipitation avec laquelle il s'est dégagé de sa veste, en a fait sauter plusieurs boutons. Ce reste de vêtement voltige au gré de l'air, et c'est un homme, à peu près nu de la tête à la ceinture, qui court la poste, et qui entre à Chantilly au milieu des huées et des ricanemens des polissons du faubourg.

La gendarmerie, qui a, ou qui s'arroge le droit de se mêler de tout, veut

savoir quel est l'original qui voyage dans un tel équipage. On lui crie d'arrêter, et cependant on se range, parce qu'il galope toujours. Il cherche des yeux, à droite et à gauche, un tableau qui lui indique un chirurgien, et il n'en voit pas. *A bon vin point d'enseigne*, dit un vieux proverbe : par orgueil, j'allais dire par égoïsme, les chirurgiens n'en ont plus. Il est pourtant des circonstances, comme celle-ci, par exemple, où il serait très-utile de savoir où les trouver.

Le bidet arrive à la poste et ne veut pas aller plus loin. Le capitaine bataille avec lui; l'opiniâtre animal paraît cloué sur le pavé. Là, son cavalier est accosté par messieurs les gendarmes, qui lui demandent qui il est, d'un ton qui serait déplacé même à l'égard d'un vagabond. « Ventrebleu, je suis le plus ancien capitaine de l'armée. Je viens de blesser » grièvement M. de Versac, et je veux » enlever un bon chirurgien, si toutefois il y en a un ici. »

Un gendarme croit reconnaître cette voix. Il s'approche et regarde le capitaine sous le nez. Il ôte son chapeau, prend un air, un ton de respect, et s'écrie : « Comment, mon brave capitaine,
» c'est vous! c'est vous qui êtes dans
» ce dénûment absolu! Tout ce que je
» possède est à votre service. — Je ne
» demande qu'un chirurgien. — Je vais
» vous en amener un.

Aussitôt le bruit se répand dans la ville que celui qu'on a si mal jugé, est un de nos meilleurs officiers, et qu'à deux lieues de là, il a donné un très-joli coup de pistolet à M. de Versac. Où Versac ne s'était-il pas fait des ennemis? et dans une ville comme Chantilly, cinq à six mécontens sont parens ou amis de tous les habitans. On se groupe, on se parle dans les rues; la rumeur devient générale. Dans un moment, la chambre où le capitaine s'est retiré, pendant que son gendarme court pour lui, s'emplit de gens qui le nomment vengeur de leur fils, de leur neveu, de leur cousin.

Dans toute autre circonstance, l'égoïsme ne l'eût envisagé que pour le berner : ici, l'un lui offre des chemises, l'autre un habit; celui-ci de l'argent, celui-là quelques bouteilles de vin vieux. Il ne sait auquel entendre, ou plutôt il n'écoute personne. Il crie qu'il ne peut plus tenir assis ni debout, et qu'il lui faut une voiture, dans laquelle il se couchera sur le chirurgien qu'on va lui amener. Un gros fermier, qui a apporté du blé au marché, lui propose de mettre sur son charriot des cerceaux et une toile, et dedans cinq à six bottes de paille fraîche.

Le capitaine prend le fermier au mot : il est décidé que cet homme-là voyagera toujours d'une façon extraordinaire. Le chirurgien, le linge, les vêtemens, le charriot arrivent tout à la fois. Le capitaine y fait mettre quatre chevaux de poste, et le blessé ayant le plus pressant besoin de secours, il ne s'occupe plus de rien de ce qui se passe autour de lui. Il se fait porter sur la paille fraîche,

toujours dans sa veste sans boutons, et il invite le chirurgien à s'asseoir ou à se coucher près de lui.

Bien qu'il fût expéditif, ses dispositions avaient pris un certain temps, et quelques jeunes gens, plus souples et plus agiles que lui, avaient pris des bidets, et allaient, ventre à terre, voir cet homme, naguère si redoutable pour eux, aujourd'hui exemple frappant des vicissitudes humaines.

En arrivant près de Versac, le capitaine le trouve assailli par cette jeunesse turbulente et irréfléchie. On accablait le malheureux de reproches mérités, mais cruels. Le capitaine retrouve des forces et toute son énergie. « Je n'ai jamais » connu d'ennemi, dit-il, que lorsqu'il » était debout et les armes à la main. » Retirez-vous, messieurs, je vous y invite, et si vous résistez, je me déclare » le défenseur de celui que vous outragez. »

La mauvaise humeur de ces messieurs était exhalée; la raison pouvait se faire

entendre, et Versac dut à son vainqueur la retraite de ceux qui avaient ajouté à ses maux. « Mon ami, mon » seul ami, lui dit-il, je sens, depuis » deux jours, qu'un grand n'est qu'un » homme, et un homme bien misérable, » quand le souvenir de toute sa vie ne » lui donne que des regrets. J'ai eu des » places, des honneurs, une grande » fortune, j'ai épuisé toutes les jouis- » sances, et jamais je n'ai connu le bon- » heur. J'ai eu la folle vanité de vou- » loir passer pour philantrope, et l'é- » goïsme seul a été le seul mobile de » toutes mes actions. Je réparerai, au- » tant que cela me sera possible, le mal » que j'ai fait aux autres : il ne me reste » que ce moyen de me réconcilier avec » moi. »

Le chirurgien s'approche; il l'examine, il sonde la blessure; il la panse. Il tire à part le capitaine, et lui déclare que le malade n'a pas deux jours à vivre. « Un homme qui s'est battu comme lui, » dit le capitaine, ne craint pas la

» mort. Poursuivi, d'ailleurs, par une » multitude mécontente ou offensée, » finir est un bien pour lui. Il a vécu » comme un sot; j'espère qu'il mourra » comme un sage. »

Il revient au lit de Versac. Il lui parle de la vie avec cette indifférence habituelle à celui qui a cent fois exposé la sienne sur le champ de bataille. Il lui fait voir, dans notre dernier moment, la fin des maux qui, plus ou moins, nous accablent tous. Il lui annonce enfin, avec des marques d'une sensibilité prononcée, qu'il va cesser de souffrir, et que le repos éternel commencera pour lui.

Nous avons une aversion insurmontable pour notre destruction. L'âme la plus forte s'ébranle à l'aspect de la mort. Versac frémit, et le capitaine, qui l'avait blessé mortellement, qui venait de parler en philosophe, lui donna des consolations. Mélange inconcevable de férocité et de bonté! Le cœur humain réunit donc tous les extrêmes? et en

cinq minutes le même individu offre à l'observateur deux êtres différens. Que peut-on conclure? Que l'homme passionné cesse d'être lui, et qu'une secousse étrangère à ce qui l'affecte fortement peut le ramener aux sentimens de la nature. Vouloir remonter plus haut, c'est se jeter dans la métaphysique, science systématique, conjecturale, et par conséquent absurde.

Versac, revenu de sa première terreur, récapitula les principales actions de sa vie. « Ah! dit-il au capitaine, » parmi les personnes qui ont à se plaindre de moi, celle que j'ai le plus maltraitée est une épouse qui m'aimait, et dont j'ai méconnu les qualités. J'ai fait peser sur elle un joug » insupportable, et cette idée empoisonne mes derniers momens. Je lui » ai assuré par vanité un douaire considérable; ainsi elle vivra dans l'aisance. » Mais cela ne me suffit pas : je veux » lui demander pardon. Je la connais; » elle l'accordera à ma mémoire. Capi-

» taine, faites-vous donner ce qu'il » faut pour écrire. Je vais vous dicter. »

Toutes les illusions étaient dissipées; le repentir seul restait. La lettre de Versac était déchirante. Elle tira des larmes au capitaine. Bien! bien! disait-il de temps en temps, réparer ainsi ses torts, c'est s'élever au-dessus d'eux.

« Le comte d'Alaire était mon ami, » et j'ai méprisé ses conseils. Des fautes, » plus ou moins graves, l'ont éloigné de » moi, et il m'a ôté son estime. Qu'il » sache au moins le cas que j'en fais » aujourd'hui, et qu'un souvenir de » bienveillance soit le prix de mes re- » grets. — Quel est ce d'Alaire? N'est-ce » pas lui qu'on nomme le plus honnête » homme de France? — C'est lui-même. » — Vous avez eu tort de vous brouiller » avec lui. — Ah! si je l'avais écouté, » je n'aurais perdu ni mon rang ni la » vie. — Pardonnez-moi de vous l'avoir » ôtée. » Le bon capitaine s'approche du lit, prend la main de Versac, et la baise

avec affection. « Vous avez rempli, lui
» dit l'infortuné, le devoir d'un homme
» de cœur : pardonnez-vous, comme
» je vous pardonne, et écrivez à d'A-
» laire. »

Cette lettre, moins poignante que la première, était faite pour émouvoir, pour toucher l'homme dont le cœur s'ouvrait si facilement aux sentimens doux. « Corbleu! dit le capitaine, qu'il
» est fâcheux que vous n'ayez pas pensé
» à tout cela il y a trente ans! Mais re-
» posez vous. Votre chirurgien vous a
» défendu de parler, et il y a une heure
» que nous causons. »

Versac sommeilla pendant quelques instans, et le capitaine s'aperçut enfin que son costume était plus qu'incomplet. Il fut chercher ce qu'on avait mis dans le charriot. Il y trouva de bonnes chemises, un habit trop court et trop étroit, et une redingote du gendarme devenu si traitable et si officieux à la voix de son capitaine. La redingote, qui avait quelque chose de militaire, de-

vait avoir la préférence, et l'obtint. Si le brave homme ne put se vêtir décemment, il se couvrit au moins, et c'était quelque chose.

La nuit approchait. Le capitaine, excédé de fatigue, déclara qu'il la passerait auprès de Versac. Le maître de poste-aubergiste lui adjoignit une fille de soixante ans, couturière, sage-femme et repasseuse: c'est ce qu'on avait trouvé de mieux dans le village. Le chirurgien se retira dans une chambre voisine, après avoir prié le capitaine de l'éveiller, si sa présence devenait nécessaire.

Vers le matin, le blessé parut s'affaiblir beaucoup, et le chirurgien déclara que le moment critique approchait. Versac tendit la main au capitaine, et lui dit: « J'ai mille louis environ dans un tiroir » de cette commode. C'est tout ce qu'il » me reste de ma splendeur passée. Mon » ami, vous payerez tout ce qui sera dû, » et je vous prie d'accepter ce qui de- » meurera entre vos mains.—Monsieur, » avant notre combat, j'ai pu trouver

» plaisant de courir la poste à vos frais;
» mais certainement je ne recevrai pas
» le prix des services que je vous ai ren-
» dus depuis ce moment: j'en perdrais
» le mérite et la satisfaction.—Hé bien,
» mon ami; vous compterez avec madame
» de Versac. Prenez au moins cette
» montre. —Elle est trop riche, mon-
» sieur. — Gardez là par amitié pour
» moi, et les brillans qui l'environnent
» ne seront pous vous d'aucune valeur.
» —Je l'accepte, et je vous jure que
» dans quelque position que je me trouve,
» je m'en séparerai jamais. »

Les approches de la mort se manifestèrent, pendant la matinée, d'une manière effrayante. Vers midi, Versac expira avec fermeté, et il obtint l'estime du capitaine.

Ainsi cet homme si puissant, si redouté, que ses flatteurs environnaient d'encens, au-devant duquel volaient tous les plaisirs, périt misérablement dans une maison de poste de village, assisté et plaint seulement de celui qu'il a forcé,

par ses injustices, à lui ôter la vie. Quelle leçon pour les grands, qui abusent de leur puissance !

Le capitaine pensait que les morts n'ont besoin de rien ; mais que la dernière marque d'attachement qu'on peut leur donner est de leur rendre des honneurs funèbres, proportionés au rang qu'ils ont tenu dans le monde. Tout à fait étranger à ce genre de cérémonies, il manda le maître de poste, le pria de lui donner des conseils, et surtout de se charger des détails, parce qu'il n'était pas encore en état de marcher. On arrêta que les autorités du lieu seraient invitées : elles se composaient du maire et du garde-champêtre. On devait demander au curé ses plus beaux ornemens, et la convocation de trois ou quatre paysans, qui, le dimanche, mettaient un surplis sale sur leur veste grise, pour aller chanter au lutrin. M. de Versac n'ayant pas jugé à propos de se décorer d'un cordon rouge, pour voyager incognito, le capitaine prononça que son

épée, qui valait tous les cordons du monde, parerait le cercueil. Le cortége devait être terminée par la garde nationale du lieu, et comme on faisait la moisson, on publia au son de la caisse, dont une des peaux était crevée, que chaque garde présent recevrait un écu de cent sols. Le capitaine pensait qu'il est inutile de casser la tête aux vivans pour honorer les morts : cependant, d'après les représentations du maître de poste, il consentit que la cloche fêlée du village sonnât à toute volée.

Tout cela n'avait rien de bien brillant. Mais les ordonnateurs de la pompe funèbre, malgré leur bonne volonté, ne pouvaient faire mieux.

Le chirurgien et la sage-femme avaient été présens aux dernières dispositions de Versac, ainsi le capitaine disposa, sans opposition, de ce qu'il laissait. Il paya noblement l'artiste qui n'avait pas guéri le blessé, la sage-femme qui lui avait présenté quelques bouillons, et le maître de poste-aubergiste. Tout semblait

aller à merveille, lorsqu'une petite difficulté, que le capitaine n'avait pas prévue, l'arrêta pendant quelques momens.

M. le curé se présenta avec l'air doux et modeste qui convient à sa profession. Il débuta par des révérences, qui ennuièrent le capitaine, et il finit par lui déclarer que le défunt, n'ayant pas invoqué les secours de l'église, ne pouvait être considéré comme catholique romain, et qu'en conséquence il n'était pas possible de l'inhumer en terre sainte.

« Les secours de l'église ! En terre » sainte! Ne savez-vous pas, M. le curé, » qu'il est écrit : Confessez-vous les uns » aux autres? Hé bien, M. de Versac » s'est confessé à moi. — Cela ne suffit » pas, monsieur. — Non, monsieur? » Ah! vous croyez peut-être que je vais » criailler, donner du scandale? Vous » n'aurez pas ce petit plaisir-là. Finis- » sons. Voulez-vous enterrer M. de » Versac? — Je ne le puis, monsieur.

» — Hé bien, monsieur, moi, je l'en-
» terrerai. »

Le capitaine fait rentrer le maître de poste, et lui demande un coin de terre. Le maître de poste, qui trouve l'occasion de passer pour un esprit fort, en désigne un sous des arbres attenans à sa maison. Il croit qu'il sera bon de donner deux cents francs, pour les pauvres, au maire du village, afin de n'éprouver aucune opposition ; il parle ensuite d'une pierre qui sert de table dans son jardin, et qu'on peut transformer en tombe. Le capitaine acquiesce à tout, et saisit vivement cette dernière idée. Il convient du prix pour les deux objets; il prend son écritoire et se traîne dans le jardin. Il écrit sur la pierre : *Ci-gît qui a connu trop tard le néant des grandeurs*. Le maître de poste lui fait observer que son épitaphe ne durera pas. « Les villes les plus célèbres ont dis-
» paru de la surface de la terre, lui
» dit le capitaine; les tombeaux doi-
» vent disparaître aussi, et, ma foi, ce-

» lui-ci durera tant qu'il pourra. »

Le curé n'ignorait rien des préparatifs qui se faisaient à la poste. Il eut un moment l'envie d'intriguer. Mais il pensa que des hommes à qui on a promis, pour une heure de présence, cinq francs par tête, voudraient les gagner; que des pauvres, qui attendent deux cents francs, ne consentiraient pas à les perdre, et que l'argent étant le plus puissant des moyens de séduction, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se tenir tranquille.

La cérémonie se passa donc paisiblement, assez solennellement, et se termina par quarante à cinquante coups de fusils rouillés.

Le capitaine ne pensa plus qu'à reprendre le chemin de la capitale. Il traita d'une carriole avec le maître de poste, toujours très-oubligeant, quand on le payait bien, et il se mit en route, ayant le sac d'or de Versac entre les jambes, et sa longue épée dessus. Elle

semblait dire aux passans : Ne touchez pas là, ou morbleu !....

On m'a assuré que le lendemain, la tombe était en éclats, et que le mort avait quitté son domicile. Les vieilles femmes ne manquèrent pas de dire que le diable avait emporté le huguenot. Les jeunes gens leur rirent au nez, et un malin du village disait à l'oreille de tout le monde, que le bedeau, les chantres et le sonneur n'avaient pas reçu cinq francs pour boire, et qu'il ne faut pas encourager les profanes à enterrer leurs morts eux-mêmes, quand ils ont affaire à un curé récalcitrant.

CHAPITRE V.

L'Amour et la Raison.

CHARLES avait fait tout ce qu'il avait pu pour avoir satisfaction de l'offense qu'il avait reçue de Versac. Convaincu qu'il n'avait rien à se reprocher à cet égard, il était rentré chez d'Alaire. Le comte ne lui dissimula pas le mécontentement que lui avait causé sa démarche. « J'a-
» vais attaché, lui dit-il, le prix le plus
» doux à votre docilité. Vous avez re-
» poussé les vœux de votre cœur pour
» vous livrer à cet instinct de férocité
« que l'erreur à décoré d'un nom qui
» n'abuse pas les hommes raisonnables :
» je ne vous dois plus rien ; je retire ma

» parole. Mais, dites-moi, monsieur,
» êtes-vous vengé? Cet homme, déjà si
» malheureux, est-il tombé sous vos
» coups? — L'autorité l'a soustrait aux
» poursuites de ceux qui voulaient s'ar-
» mer contre lui. — L'autorité s'est
» conduite avec sagesse. »

Ne semble-t-il pas que le comte n'ait cherché qu'un prétexte pour revenir sur la résolution d'élever entre Julie et lui une barrière insurmontable? L'accusera-t-on de versatilité dans sa manière de voir et de sentir? Ses opinions, ses principes sont les mêmes; mais tout disparait devant ces regards si pénétrans et si doux; rien ne résiste à cet organe enchanteur que l'expansion d'une âme pure rend plus séduisant encore. Quel homme aurait alors le courage de repousser des caresses d'autant plus entraînantes que c'est l'innocence qui les prodigue? Est-ce, au moins, dans de semblables momens qu'on peut vouloir sincèrement s'arracher à ce qu'on aime? Or, ces scènes ravissantes et pénibles à

la fois pour le comte, s'étaient renouvelées pendant l'absence de Charles, Madame Bernard avait, en s'éloignant à dessein, favorisé ce délire du cœur, qui nous laisse sans force et sans jugement. Elle comptait profiter d'une heure de faiblesse pour anéantir les préventions, les craintes de d'Alaire, et en obtenir la promesse positive de son bonheur et de celui de Julie.

Mais Julie est incapable de feindre, elle l'a déclaré. Sa vertu naïve ne peut rien souffrir de ce qui lui est étranger. C'est Julie, à son retour, qui s'éloigne du comte, qui fuit à l'extrémité de l'appartement, qui se reconnaît indigne de celui qu'elle aime plus que sa vie. « Une » amie indiscrète m'a séduite un mo-» ment, et comment pouvais-je lui ré-» sister, lorsqu'elle me montrait, dans » l'éloignement, le dernier terme de la » félicité? Mais j'ai senti, je sens plus » que jamais que je me suis dégradée, » quand j'ai approuvé, par mon silence, » un plan qui tendait à vous surprendre,

» à vous faire agir directement contre
» une résolution que vous avez prise
» dans votre sagesse, et que même j'ai,
» pendant un temps, adoptée comme
» vous. J'y reviens, mon ami. Souffrons
» l'un et l'autre, puisque vous jugez que
» cela doit être ainsi. »

Julie rappela alors, avec confusion, l'entretien qu'elle avait eu avec madame Bernard dans les jardins du château de Basse-Bretagne. Elle s'accusa encore d'avoir prêté l'oreille aux insinuations de son amie. Elle supplia le comte de leur pardonner à toutes deux. « Ah! s'écrie
» d'Alaire, si cet aveu n'est pas une
» suite du plan dont vous me parlez;
» s'il est possible que l'égoïsme ne vous
» dirige pas en ce moment, vous êtes
» la femme la plus étonnante, la plus
» accomplie qui ait jamais existé !....
» Que faire? que résoudre?... Amour!
» invincible amour, est-ce toi seul qu'il
» faut écouter? »

Madame Bernard rentre. Elle fixe le comte et Julie; elle croit la circonstance

favorable. Elle vient de lier quelques idées philosophique pour combattre ce qu'on appelle l'inégalité des conditions; pour prouver que l'amour se cache encore sous les rides naissantes; que lui seul fait le bonheur de la vie, et que la raison même veut que nous lui cédions. Elle comptait faire preuve d'érudition, en citant Anacréon et ses chevaux blancs cachés sous les couronnes de roses dont la beauté chargeait son front : le comte ne lui donna pas le temps de faire briller son élocution.

« Madame, lui dit-il, vous avez fait » une grande faute, en persuadant à ma- » demoiselle de s'unir à vous contre moi. » Je vous la reprocherais avec amer- » tume, si elle n'avait ajouté à mon ad- » miration pour cette créature céleste. » Oui, madame, vous m'avez fait con- » naître que, si la vertu existe réelle- » ment, Julie est sa vivante image. »

Cette manière de voir mettait madame Bernard tout à fait à son aise, et elle fut loin de trouver mauvais que la

jeune personne ait révélé leur secret. Obligée de renoncer au discours qu'elle avait préparé, elle dit beaucoup de choses qui manquaient de liaison, mais que le comte écoutait avec complaisance, parce qu'elles s'accordaient avec ses sentimens. Elle se résuma enfin, et elle conclut en déclarant que d'Alaire ne pouvait faire mieux que de donner sa main à Julie.

« Madame, reprit le comte; vous » n'êtes plus dans l'âge de la candeur. » Vous êtes depuis long-temps dans » celui des calculs, et l'égoïsme est cal- » culateur, convenez-en. Mademoiselle, » vous devant son rang, sa fortune, » sera reconnaissante. Elle vous fera » jouir du sort le plus agréable. — J'a- » voue, M. le comte, que j'ai pensé à » cela; mais je me suis arrêtée parti- » culièrement à l'idée de vous voir » heureux, d'être fière un jour d'avoir » contribué à votre bonheur. Ce genre » d'égoïsme, au moins, n'est pas in- » digne de vous. »

Julie était tremblante ; ses yeux étaient baissés ; elle désirait, et elle craignait que le comte parlât. Telle était la position des trois personnages, lorsque Charles reparut. Julie fut surprise et blessée de ce que d'Alaire venait de dire au beau jeune homme. Madame Bernard lui avait fait connaître le sentiment qu'elle avait inspiré à Charles, et il était clair que le comte avait crupouvoir disposer d'elle sans sa participation. « Je vous dois tout, lui dit-» elle, monsieur, et ma reconnaissance » est sans bornes. Disposez de ma vie, » elle vous appartient; mais ne l'em-» poisonnez pas, en me contraignant à » former des nœuds que mon cœur » repousse. Il est à vous tout entier, et » quand on aime une fois, n'est-ce pas » pour toujours ?

»—Qu'entend-je! s'écria Charles; quoi, » mademoiselle, vous aimez M. le comte? » — Et je suis payée du plus tendre re-» tour. —Quoi, madame Bernard, vous » m'avez trompé! — Pas du tout mon-

» sieur. J'ignorais que M. le comte et
» Julie s'aimassent, et votre union avec
» mademoiselle me paraissait convena-
» ble et facile.

» — C'est à vous, M. Charles, reprit
» Julie, que se rapportait ce mot cruel.
» Il faut nous séparer. Sans cesse il a
» résonné à mon oreille; sans cesse il a
» déchiré mon cœur. Au nom de Dieu
» monsieur, ne soyez pas mon persécu-
» teur. Je peux vous accorder mon ami-
» tié; je vous l'offre; ne faites pas naître
» en moi un sentiment opposé.

» — M. le comte, dit le jeune homme
» avec hauteur, vous me permettiez
» d'espérer, et vous me cachiez un
» amour qui détruit toutes mes espé-
» sances! Cette conduite est-elle à l'a-
» bri de reproches? Je vous respecte
» trop pour vous en adresser. Descen-
» dez en vous-même et jugez-vous.....
» Ah, mon père! mon père! je vous ai
» délaissé pour ne suivre que l'impul-
» sion d'un aveugle amour. Je ne vous
» ai pas donné un moment depuis que

» je me suis éloigné de vous ! Ah ! vous » êtes trop vengé ! »

Il est facile de sentir quels efforts Charles avait faits pour se servir d'expressions convenables. Il était exaspéré, et pourtant il se possédait encore. Il craignit de perdre l'empire qu'il avait conservé sur lui, et il se disposa à se retirer.

« Jeune homme, arrêtez, lui dit » d'Alaire, et entendez ma justification. » Vous prendrez ensuite le parti que » vous jugerez convenable. Avez-vous » pu croire que j'aie pensé à vous trom- » per, à me jouer de votre crédulité ? » Comment Julie, qui doit me connaître » mieux que vous, m'a-t-elle supposé » l'intention de vouloir forcer son » choix ?

» Monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu » pour vous empêcher de céder au des- » potisme d'une opinion fondée sur l'er- » reur. J'ai peu raisonné, parce que » vous ne vouliez pas m'entendre ; et » j'ai parlé à votre cœur. Le souvenir

» de votre père vous a ému sans vous » persuader. J'ai appelé l'amour à mon » aide. Je vous ai promis ma fortune » et la main de mademoiselle, si vous » parveniez à l'obtenir d'elle, à vous » obtenir de vous, vous entendez, Julie. » Y a-t-il rien de tyrannique dans mon » procédé ?

» Je pensais, et je crois encore, » quand je consulte ma raison, que ce » mariage est convenable. Si cette idée » m'effraye quelquefois, elle prend des » forces nouvelles lorsque le délire du » cœur est calmé.

» Vous me reprochez, monsieur, de » vous avoir caché mon amour? il exis- » tait avant que je vous connusse. Tout » ce que je pouvais faire pour vous » était de le combattre. Je l'ai fait, je » le ferai encore. Mais il n'est pas en ma » puissance de l'éteindre.

» Vous en parler, quand j'ai condi- » tionnellement permis que vous décla- » rassiez le vôtre à mademiselle, c'eût » été vous tourmenter sans nécessité;

» vous faire connaître la violence, l'é-
» tendue du sacrifice que je faisais au
» désir aussi ardent que sincère de vous
» conserver; vous imposer le fardeau
» de la reconnaissance, et jamais je n'ai
» cherché à l'inspirer, parce que je ne
» fais rien que pour moi.

» Julie, Charles, je viens de vous
» développer mes sentimens avec la
» plus scrupuleuse exactitude; con-
» damnez-moi maintenant si vous le
» pouvez. »

Charles ne répondit que par une profonde inclination. Julie, qui voulait l'éloigner d'elle, répéta l'aveu de sa vive tendresse pour le comte, ses protestations de n'aimer jamais que lui, et de n'être à personne, puisqu'elle ne pouvait lui appartenir. Cependant elle regardait le jeune homme en dessous, et quelque chose lui disait qu'il devait plaire à toute femme dont le cœur ne serait pas prévenu pour un autre.

Comment madame Bernard a-t-elle pu garder le silence aussi long-temps?

Est-ce discrétion, ou absence d'idées? Ce n'est ni l'un ni l'autre. Elle a voulu entendre tout le monde, afin de pouvoir prendre ses avantages.

Elle sent que Charles, dont elle a encouragé la tendresse, ne lui reproche rien, parce qu'elle n'est qu'un personnage secondaire, et dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, elle cherche à jouer un rôle marquant.

Elle protesta au jeune homme qu'elle avait cru le cœur de mademoiselle Mauret parfaitement libre, et que, lui, réunissant tout ce qui intéresse, tout ce qui peut plaire, il était naturel qu'elle pensât qu'il ne lui serait pas difficile de se faire aimer, ni d'amener un homme du caractère de M. le comte à assurer le bonheur de sa fille adoptive. Elle voulut ensuite achever la justification du comte, et lui faire oublier ce qu'elle avait dit de flatteur à Charles : personne n'aime à entendre louer son rival, heu-

reux ou non. La bonne dame savait cela à merveille.

Elle prononça que d'Alaire ne pouvait donner des preuves plus positives de la pureté, du désintéressement de son amour qu'en désirant que Julie s'unît à un homme qu'il croyait lui convenir. Mais elle ajoutait que lorsqu'on a été au-delà des forces ordinaires, et du dévouement possible; lorsque les plus nobles efforts ont été sans succès, il est naturel de faire un retour sur soi-même, de céder à son cœur, et aux voeux ardens de l'objet aimé.

Toutes ces belles choses-là n'étaient propres qu'à détruire les plus chères espérances de Chârles; à le confirmer dans la persuasion que son malheur était sans remède. Ce qui venait de se passer le mettait dans une position gauche, et son air était aussi gauche que sa position. Il le sentit bientôt, et il pensait sérieusement au parti qu'il avait à prendre, lorsque le chirurgien se présenta.

Depuis quelques jours, en pensant le

pied du comte, il avait un air incertain, inquiet, qui sans doute eût frappé Julie, si elle eût été présente aux pansemens. Ce jour-là, d'Alaire fut tiré de sa sécurité habituelle par une exclamation qui échappa à son chirurgien. Il en demanda l'explication ; on lui en donna une évasive. Ce n'est pas un homme tel que lui qu'on pouvait abuser. « Si vous persis-
» tez à vous taire, monsieur, je me croi-
» rai menacé de perdre la jambe.— Éloi-
» gnez cette idée, monsieur le comte;
» elle n'a aucun fondement. Mais puis-
» que vous exigez que je m'explique
» clairement, j'ai lieu de craindre que
» les mouvemens de ce pied ne soient
» jamais bien libres. — C'est-à-dire que
» je serai boiteux. — Mais... monsieur...
» — Parlez, je vous en prie. — Si mon-
» sieur veut consulter quelques-uns de
» mes confrères.... — Votre talent est
» reconnu. Je vous ai donné ma con-
» fiance; je n'appellerai personne, et je
» suis résigné. Allons, je serai boiteux.
» Oh! combien on aurait coupé de

» jambes, si j'avais voulu ménager ce
» pied-là !

» Julie, dit le comte à la jeune per-
» sonne qui rentrait, je vous ai sérieu-
» sement parlé de mon âge, des infir-
» mités de la vieillesse, des désagrémens
» qui les accompagnent, pour une
» femme jeune, sensible, et attachée à
» ses devoirs. Ma charmante amie, vous
» ne savez pas tout encore : il est décidé
» que je serai boiteux. » Si le comte
avait parlé d'un autre que lui avec cette
liberté d'esprit, sans laquelle il n'est pas
de véritable gaieté, il aurait pu ajouter
que Vulcain était boiteux aussi, et rap-
peler certaine aventure écrite en si
beaux vers que tout le monde les sait par
cœur.

« Julie, continua d'Alaire, cessons
» de nous flatter. Je me rends justice ;
» rendez-la moi aussi. Voyez M. Duval,
» examinez-le avec quelque attention,
» et vous conviendrez peut-être qu'il
» est l'époux qu'il vous faut. »

Charles était sensible aux procédés du

comte. Il ne doutait pas de sa sincérité, lorsque, pour me servir de l'expression de d'Alaire, le délire du cœur était calmé. Il sentait en même temps qu'il ne fallait qu'un mot, un regard, un sourire de Julie pour le faire renaître, et il pressentait qu'à la première occasion, sans la chercher, sans intention prononcée, Julie reprenait tout son empire.

La jeune personne répondit au comte d'une manière réservée, mais ferme. En rendant justice au mérite de Charles. elle prononça que rien ne la ferait changer de résolution. « Que m'importe, » après tout, dit-elle, que vous marchiez difficilement? je vous soutiendrai, mon ami, je vous serai utile, et » ce sera pour moi une jouissance de » plus. »

D'Alaire pensa qu'il serait inconvenant d'insister davantage, parce que les refus répétés de Julie ne pouvaient être que très-pénibles pour Charles: voilà le prétexte du silence qu'il résolut de

garder à l'avenir sur le mariage des deux jeunes gens. Mais il se disait bien bas qu'il avait fait tout ce que la probité, la délicatesse même lui avaient prescrit; qu'il éprouvait à chaque instant que se séparer de Julie était un effort au-delà de ses forces. Il s'étourdissait sur les dangers qu'il avait prévus, et il répétait avec un charme, une complaisance inexprimables ces derniers mots: Je vous soutiendrai, mon ami. et ce sera pour moi une jouissance de plus.

Charles, incertain, irrésolu. se trouvait déplacé chez le comte. Il n'avait pas le courage de s'éloigner, et il sentait qu'il ne pouvait rester plus long-temps: ce qu'il peut arriver de pis à un homme qui ne sait pas plaire, c'est de se rendre importun. De l'indifférence à l'éloignement, à une sorte d'aversion même, il n'y a qu'un pas à franchir. Un domestique, qui annonça M. Duval père, changea la position du jeune homme, et mit un terme à l'embarras qui gagnait les autres personnages.

Les impressions différentes qui avaient dominé Charles jusqu'alors, se dissipèrent tout-à-coup. Il revint à l'idée d'un père affligé de l'éloignement de son fils, et disposé sans doute à en marquer son mécontentement. Il se précipita au-devant de lui, l'embrassa tendrement, avant qu'il ait pu dire un mot, lui demanda pardon et l'entraîna dans la chambre du comte : il s'attendait à une explosion, et il croyait que la présence de personnes dignes d'égards en modérerait la violence.

Quelle fut sa surprise, lorsque son père s'exprima avec cette douce candeur qui tient aux moeurs patriarcales ; qu'il peignit avec vérité, mais sans exagération, ce que les inquiétudes les plus fondées lui avaient fait souffrir ! Pas un mot de reproche ne sortit de la bouche du vieillard. Il ne parlait que de ses peines, et il n'en accusait personne. Charles était confondu.

Le vieux Duval parla ensuite de l'amour de son fils. Il avait pressenti que

cette inclination ferait son malheur. Il pria le comte d'excuser, dans un jeune homme, des espérances auxquelles l'inexpérience avait pu s'abandonner. Il finit en proposant avec ménagement à Charles de retourner avec lui dans son humble demeure, et d'y chercher un bonheur relatif à leur position.

D'Alaire céda à la nécessité de remplir, jusqu'au dernier moment, le devoir qu'il s'était ouvertement imposé. Il assura le vieillard que les prétentions de son fils ne lui avaient point paru déplacées, qu'il avait fait au contraire tout ce qu'il avait dépendu de lui pour assurer son bonheur; qu'il voudrait encore y contribuer; mais que mademoiselle Mauret ayant opposé à ses vues une résistance invincible, il ne fallait plus penser à ce mariage-là.

Cet effort de la raison de d'Alaire sera-t-il le dernier? s'abandonnera-t-il sans réserve à un amour que peut-être il n'a déjà plus la volonté sincère de combattre.

De quel fardeau la jeune personne et lui se sentirent dégagés, lorsque le vieux Duval emmena son fils, affligé, mais docile et repentant! « Est-il bien » vrai, dit le comte à Julie, vous me » soutiendrez, ma jeune amie, et ce sera » pour vous une jouissance de plus? »

Fallait-il en dire plus pour ramener une de ces scènes, jusqu'alors si redoutées par le comte, et qui à la fin doivent imposer silence au jugement, et anéantir pour jamais les résolutions les plus sages et le plus fortement prononcées? La réponse de Julie fut entraînante et pouvait être décisive, lorsqu'on annonça M. le plus ancien capitaine de l'armée, qui, disait-on, avait des choses de la plus haute importance à communiquer à M. le comte.

M. le capitaine, malgré son originalité, ne manquait pas d'usage du monde. Il savait que ce n'est pas dans une vieille redingote de gendarme qu'on doit se présenter, quand on veut être accueilli, même par le plus honnête homme de

France, qui probablement paie, comme un autre, son tribut à la monde et à l'usage. En conséquence, M. le capitaine avait passé à son logement, et s'était mis de manière à pouvoir entrer partout.

« Que me voulez-vous? lui dit le comte » d'un ton affable. — J'ai saisi avec em» pressement, monsieur, l'occasion qui » s'est offerte à moi de vous voir et de » vous saluer. Il semble qu'en s'appro» chant de vous, on doive devenir meil» leur. » D'Alaire ne put s'empêcher de sourire. Mais il reprit aussitôt son air sërieux, en pensant que sourire était un effet involontaire de la vanité satisfaite, qui tient de si près à l'égoïsme. Il répéta la question qu'il avait faite au capitaine. « Je vous apporte, monsieur, » répondit le brave homme, une lettre » et de l'or. — Une lettre? de qui? — » De quelqu'un qui n'en écrira plus. — » Ah, ah! Et cet or? — C'est le reste » d'un opulence peu méritée et pour » jamais anéantie. — Lisons cette lettre.

» Ah, mon Dieu! Versac mourant! » — Il est mort. — Il est mort, dites- » vous! En êtes-vous bien sûr? — Oh! » très-sûr : c'est moi qui l'ai tué. — » Vous, monsieur, vous, qui lui avez » rendu, à ses derniers momens, des » services essentiels? Vous, qu'il nomme » le seul ami qui lui reste! — J'ai dû » le combattre : vaincu, je lui devais » tout. — Et il est mort repentant! Et » il a regretté d'avoir perdu mon amitié » et mon estime! — Vous lui rendriez » l'une et l'autre, si vous l'aviez vu mou- » rir. — J'ai été forcé de l'abandonner; » je ne l'ai jamais haï. La haine, d'ail- » leurs, ne doit pas suivre un infortuné » jusque dans son tombeau. Je le plains » d'avoir mal vécu. Mais puisqu'il a ré- » paré, autant qu'il l'a pu, les erreurs » de sa vie, je le regrette sincèrement, » et je lui rends les sentimens qui m'a- » vaient attaché à lui...... Il est mort! » et c'est vous, monsieur..... — Oui, » c'est moi, et vingt autres se fussent » présentés, si j'avais été le malheureux.

» Ainsi vous voyez que tout est pour
» le mieux. »

D'Alaire donna quelques larmes à la mémoire de l'infortuné. Julie n'entendait jamais prononcer le nom de Versac sans frissonner. Cependant l'aspect de l'homme qui s'était couvert de son sang la glaça, et elle sortit, en chancelant, d'une chambre d'où la repoussait un sentiment d'horreur.

« Et cet or, monsieur? — Il était à
» moi; M. de Versac me l'avait donné.
» J'ai su qu'il laisse une veuve, intéres-
» sante par de longues infortunes : ceci
» lui appartient. Chargez-vous, mon-
» sieur, de le lui faire parvenir. Joi-
» gnez-y cette lettre, et espérons que
» madame de Versac pardonnera comme
» vous. — Homme cruel, et respectable
» cependant... . — Je ne suis venu ici
» ni pour recevoir des éloges, ni pour
» justifier ma conduite. Chargé d'une
» mission, que l'honneur rendait sacrée
» pour moi, je l'ai remplie, et je me re-
» tire. — Un moment, par grâce, mon-

» sieur..... — Il ne suffit pas de penser » aux morts; il faut aussi s'occuper de » soi. Je suis le plus ancien capitaine » de l'armée, et je vais demander au » successeur de M. de Versac une jus- » tice que votre ami m'a constamment » refusée. Adieu. monsieur. »

La lettre adressée à madame de Versac n'était pas cachetée : d'Alaire crut pouvoir la lire. « Oh! oui, s'écria-t-il, » elle pardonnera, elle pardonnera. Mais » son mari devait. dit-il, des sommes » considérables, et mon état ne me per- » met pas de me mettre à la tête de ses » affaires! pauvre femme!... Mais quel » homme que ce capitaine! oh! je le re- » commanderai à M. d'Aranville.

» Madame Bernard, ouvrez mon se- » crétaire. Apportez-moi les papiers qui » sont dans le tiroir d'en haut, à gau- » che..... à gauche, vous dis-je..... en » haut.... bien, c'est cela. »

Il trouve la lettre en chiffres, adressée à M. d'Arancourt; la lettre que le marquis lui écrivait en lui envoyant la

première. « Qu'il ne reste plus de traces, » dit-il, de cette coupable intrigue. Sau» vons l'honneur, du moins, puisque » tout le reste est perdu sans retour. » Et il met les deux lettres en morceaux.

Il fait appeler Julie. « Revenez, mon » aimable amie, et aidez-moi à être utile » à madame de Versac. Ecrivez-lui tout » ce que vous avez entendu de la bouche » du capitaine. Exprimez-vous avec ces » ménagemens qu'un cœur sensible con» naît si bien. Donnez-lui des consola» tions. et assurez-la que je lui suis tout » dévoué, et qu'elle peut compter sur » moi. Son mari lui a écrit de la manière » la plus touchante. Je la connais : cette » lettre lui fera oublier bien de cho» ses. Nous ne la lui enverrons cepen» dant que lorsque la secousse inévita» ble sera calmée, et qu'elle pourra la » lire avec quelque attention. »

Julie laissa courir sa plume. Elle écrivait avec son cœur : avait-elle besoin de réfléchir ? D'Alaire lut et relut sa lettre. Il jouissait, il admirait. L'art n'est pour

rien ici, pensait-il, et cette lettre est parfaite. L'éducation développe l'esprit; elle n'en donne pas.

Quelques jours avant, quelques semaines peut-être, il n'eût pas manqué de dire à Julie : Votre plume a été guidée par la vanité, par le désir de faire mieux qu'un autre. Vous êtes égoïste jusque dans les momens les plus fâcheux. Il ne cherche plus, dans celle qu'il aime, que des qualités et des talens.

Cette lettre, les réflexions qu'elle a produites, l'auraient ramené à l'amour dans toute autre circonstance. Mais il avait aimé Versac. Sa mort déplorable avait ranimé un sentiment mal éteint. Son cœur était froissé ; Julie s'affligeait de sa peine ; on ne parla que de Versac et de sa malheureuse épouse.

L'esprit, rendu à toute sa liberté, agit avec une action soutenue. Une idée succédait à une autre pour se lier avec elle; un plan de conduite fut arrêté entre le comte et son amie. Félix reçut l'ordre de courir le monde, de savoir ce

que devait Versac, et à qui il devait : il suffisait de connaître quelques-uns des principaux créanciers, pour découvrir promptement les autres.

Le notaire du comte était celui de Versac : il devait être dépositaire des titres de propriété. Il se présenta sur un billet que Félix avait été chargé de lui remettre. Voilà de l'occupation pour le reste de la journée. Elle se termina heureusement. Le chirurgien donna au malade la permission de se lever le lendemain.

Le capitaine logeait dans une chambre garnie, selon l'usage de ces messieurs. Il avait encore beaucoup de peine à s'asseoir, et ses grimaces frappèrent un habitant de Blois, qu'il avait pour voisin, qui venait de terminer ses affaires, et qui allait monter en voiture pour retourner chez lui. Des grimaces ont une cause, et les curieux veulent tout savoir. Le capitaine n'avait pas de motifs pour se taire, et une heure après l'arrivée du bon bourgeois, toute la

ville savait ce que je viens de vous raconter.

La fermière de madame de Versac était allée au marché. Elle apprit bientôt la nouvelle qui circulait de bouche en bouche. Elle se hâta, en rentrant chez elle, de l'apprendre à son mari. Le mari, homme prudent, crut n'en devoir parler qu'au domestique de madame. Celui-ci glissa le mot à l'oreille d'Alexandrine, la femme de chambre de confiance.

Alexandrine croyait que le veuvage doit paraître très-doux, quand on n'a perdu qu'un mari exigeant, hautain, dur et quelquefois brutal. Elle voulut avoir le mérite d'annoncer la première à madame qu'elle avait recouvré sa liberté.

Alexandrine avait de la pénétration : madame de Versac éprouva un sentiment pénible en apprenant le triste événement ; une femme sage n'oublie jamais entièrement le seul homme à qui, de bonne foi, elle a donné son cœur. Mais

celui d'Émilie avait beaucoup souffert; elle n'avait pas reçu encore la lettre de son époux mourant, et sa douleur ne l'empêcha pas de s'occuper de son avenir.

Elle se décida à partir aussitôt pour Paris. Elle rendait justice à d'Alaire avant que les assurances de son dévouement lui fussent parvenues, et c'est lui qu'elle voulait voir et consulter.

Si quelque chose peut flatter un homme de bien, c'est l'impulsion irrésistible qui pousse vers lui ceux que poursuit l'infortune; c'est la confiance absolue que commande sa réputation.

Félix avait rempli, sans peine, la mission dont il avait été chargé. Il lui avait suffi d'entrer dans un café, pour savoir que Versac devait un million à un homme, qui n'était ni banquier, ni marchand, mais qui lui prêtait, à de gros intérêts, vingt, trente, quarante mille francs, quand il en avait besoin, et ce besoin-là se renouvelle souvent lorsqu'on

a cinquante ans, et qu'on ne veut pas trouver de cruelles.

Le valet de chambre apprit, au foyer des Variétés, le nom d'un joaillier à qui il était dû cinq cent mille francs. On sait que les dames aiment beaucoup les bijoux... quand ils ne sont pas chers.

M. Félix, qui aimait à se donner des airs, alla prendre un sorbet au café de la Rotonde. Là, il trouva la dernière classe des créanciers, ceux qui voulaient que leurs mémoires fussent arrêtés avant que M. le premier capitaine de l'armée ait la satisfaction de passer son épée au travers du corps de leur débiteur. Ces messieurs parlaient de leurs affaires avec chaleur, et la bouche se dessèche enfin. Ils avaient soin de l'humecter de ce que la limonadière pouvait leur faire servir de plus délicat : il est permis de faire banqueroute; il ne l'est pas de se refuser les aisances de la vie.

Félix jugea à propos de parler du plus honnête homme de France, et de l'inté-

rêt qu'il portait à la mémoire de Versac. Aussitôt vingt adresses sont tirées, lui sont présentées, et on le prie de donner en échange celle du plus honnête homme de France : on est persuadé qu'un homme de ce caractère-là doit être d'avis qu'il faut payer ses dettes.

Fier des découvertes qu'il doit un peu au hasard, et qu'il ne manque pas d'attribuer à son intelligence, Félix rentre triomphant à l'hôtel. Où l'orgueil va-t-il se placer? et, vous le savez, l'orgueil est fils de l'égoïsme. Le notaire avait évalué à deux millions la fortune de Versac. D'après le rapport du valet de chambre, les dettes allaient au-delà. On sentait qu'on pourrait obtenir quelque réduction ; mais il était clair que Versac ne se soutenait plus qu'avec les émolumens de sa place, lorsqu'il fut obligé de donner sa démission.

Il n'avait pas été possible de donner un moment à l'amour. Julie en soupirait ; le comte croyait s'en applaudir. Madame Bernard s'était endormie, à

force d'entendre parler affaires. On se sépara enfin avec la volonté, un peu forcée peut-être, de s'occuper sérieusement le lendemain des choses qu'on n'avait pu que préparer dans la journée.

Le lendemain, le cœur si sensible de Julie fut réduit encore à se replier sur lui-même. Madame de Versac se fit annoncer de grand matin, et on ne se soucie pas de confier son secret à tout le monde. Le maintien de l'intéressante veuve, l'expression de sa figure étaient ceux d'une femme décente, mais qui ne peut éprouver de regrets bien cuisans. Le comte pensa qu'il pouvait, sans imprudence, lui remettre la dernière lettre de son mari.

En la lisant, elle oublia les justes sujets de plainte qu'elle avait reçus de lui. Elle ne vit plus qu'un homme humilié, malheureux, repentant, qui la suppliait de cesser de le haïr. Sa sensibilité, qu'elle avait crue éteinte pendant des années, reprit toute son expansion. Elle donna

des larmes sincères à la mort tragique de son mari. Telle est donc la puissance du repentir ! Il fait tout oublier, même à ses victimes. Le comte ne disait pas un mot à madame de Versac. Il tenait sa main; il la pressait avec affection ; il était content d'elle.

Le jour suivant, les visites se succédèrent sans interruption. C'étaient des personnes qui aimaient le comte, qui avaient pour lui une sorte de vénération, et qui venaient le féliciter de ce qu'enfin il pouvait quitter son lit ; c'était le notaire qui allait de chez lui à son hôtel, et de l'hôtel à son étude ; c'étaient les créanciers convoqués en assemblée générale.

On commença par ne pas s'entendre, parce que les mémoires parurent exorbitans au comte, et que les créanciers ne voulaient rien rabattre de leurs prétentions. « Messieurs, leur dit le comte, » il est fort aisé de produire des mémoires; il ne l'est pas autant de prouver la légitimité des créances.—Mon-

» sieur, voilà nos livres. Vous save,
» qu'ils sont reconnus par le tribunal,
» jusqu'à inscription en faux. — Prenez
» garde, messieurs, que l'avidité, que
» l'égoïsme ne vous entraînent trop loin.
» Quinze mille francs à un marchand
» parfumeur! C'est plus que m'a coûté
» le mien pendant toute ma vie. — Les
» intérêts, monsieur? et les intérêts des
» intérêts? — Calcul usuraire, mon-
» sieur. J'ai d'ailleurs un moyen cer-
» tain de vous arrêter : le contrat de
» mariage de madame lui assure un
» douaire de trente mille francs de re-
» venu.

» — C'est déjà trop qu'on reproche à
» mon mari des injustices, que rien ne
» peut réparer. Je dois, je veux faire
» tout ce qui est en ma puissance pour
» rétablir sa réputation. Je renonce à mes
» avantages. — Hé, comment vivrez-
» vous, madame? — Je vivrai mal, M. le
» comte; mais je serai en paix avec ma
» conscience.

» Ah! s'écria d'Alaire, est-ce là un

» genre d'égoïsme !'— Est-ce de la vertu, » M. le comte ? répondit doucement » madame de Versac. La triste convic- » tion que l'égoïsme régit le monde ré- » trécit le cœur et le dessèche. La vertu » ne fût-elle qu'une chimère, il est utile, » il est consolant d'y croire. » Julie se leva, et fut embrasser Émilie.

« Allons, allons, reprit le comte, un » peu déconcerté, chacun a son opinion » et je ne prétends contraindre celle de » personne. Si la vertu existe, il est » constant, madame, que vous vous » proposez de faire ce qu'elle prescrit de » plus rigoureux. Vous allez donc vous » dépouiller entièrement? — Je dois ce » sacrifice à la dernière lettre de mon » mari. Je serai pauvre, mais ignorée, » et le malheur peut être supportable, » quand l'humiliation ne vient pas l'ag- » graver. — Voilà la femme qu'il a mé- » connue! qu'il n'a pas craint de rendre » malheureuse! Le misérable! — M. le » comte, il est mort repentant, et vous » parlez devant sa veuve. — Non, ma-

» dame, vous ne sentirez pas les at-
» teintes de la misère. Je l'éloignerai de
» de vous. Il m'a aussi demandé pardon;
» et si quelque chose de nous survit à
» notre destruction, il saura que j'ai
» reporté sur sa veuve l'amitié que j'avais
» pour lui. Vous pleurez, Julie! — Ah!
» monsieur le comte, laissez couler ces
» larmes : elles sont d'admiration et
» d'attendrissement. Celles-là ne font
» jamais de mal. »

Les sensations fortes se communiquent rapidement. Ces créanciers, si avides, furent étonnés de se sentir émus. Ils se regardaient; ils semblaient s'interroger. « Je réduis mon mémoire à moitié, s'é-
» cria le parfumeur. » Et ce mot passa de bouche en bouche. » Ah! M. le comte,
» dit Julie, ce n'est pas là de l'égoïsme;
» c'est un retour à la vertu, et c'est la
» vôtre qui l'a produit. »

Le notaire profita de ce moment en homme habile. Tout fut réglé en moins de deux heures, et la terre de Blois resta libre de tout engagement à ma-

dame de Versac. Ce que tout les procureurs de France n'eussent pu obtenir, fut accordé spontanément au dévouement d'une veuve, à la grandeur d'âme de d'Alaire, aux larmes d'une petite fille.

CHAPITRE VI.

Un Mariage.

MADAME de Versac devait passer quelques jours encore auprès du comte. Le comte écrivait souvent et toujours avec l'intention d'être utile. Il faisait valoir les longs services de M. le plus ancien capitaine de l'armée, et il en demandait le prix. Il louait le mérite modeste de Charles; il parlait de ses talens, de sa bravoure, de sa conduite militaire et privée. Il exprimait le désir de le voir rentrer dans les cadres de l'armée. Madame de Versac et Julie travaillaient et causaient. Leurs cœurs étaient faits

pour s'entendre, et une douce intimité s'établit promptement entre elles.

Cependant Émilie n'était pas toujours au salon; madame Bernard était souvent occupée dans l'intérieur de l'hôtel; la contention d'esprit que donnent des affaires graves était dissipée, et le besoin d'aimer se faisait sentir avec une force nouvelle. On ne raisonnait, on ne calculait rien; mais on ne pensait pas à se défendre. On s'approchait, les siéges se touchaient, sans qu'on s'en soit, pour ainsi dire, aperçu; le mot amour n'était pas prononcé encore; mais les yeux le disaient, et depuis long-temps le comte et Julie entendaient parfaitement ce langage. Le comte était toujours réservé; Julie, toujours franche et naïve, devait se livrer la première à ces doux épanchemens, dont elle avait été privée pendant quelques jours, et qui faisaient le charme de sa vie. Elle parlait et le comte se sentait entraîné.

Était-il possible qu'ils s'arrêtassent au point qu'avait marqué la raison du

comte, et au-delà duquel Julie ne devait rien? L'expérience ne lui avait pas appris que l'amour avance dans la proportion de ce qu'on lui accorde, sans jamais perdre de ses avantages, sans jamais rétrograder. Ce délire, cette ivresse des sens, auxquels ils avaient plusieurs fois échappé, se reproduisit avec violence; un baiser fut donné et reçu.

Le comte s'effraya, se repentit pour la troisième fois. Julie comprit alors ce que lui avait dit et répété son ami. Une nouvelle existence commença pour elle; mais la boîte de Pandore s'ouvrit, et la présence du danger frappa fortement son imagination. Il lui fallait cette épreuve pour qu'elle eût une idée positive de la pudeur, et des combats qui seuls peuvent la conserver.

Plus d'abandon, plus de ces traits de candeur qui ravissaient le comte et le désolaient à la fois. Julie, triste et pensive, éloignait, évitait ces entretiens particuliers que jusqu'alors elle avait

cherchés avec tant d'empressement. D'Alaire avait espéré de jouir d'un peu de repos : le sien était anéanti pour jamais. Il n'en est pas pour qui aime comme lui, et qui, comme lui, a des reproches à se faire. Il s'affligeait d'une faiblesse impardonnable à un homme de son âge, d'une faiblesse qui lui avait fait perdre de l'estime de Julie, et qui avait produit cette réserve, accablante pour lui, et sans doute pénible pour elle.

Cet état d'alarmes continuelles, de défiance réciproque était insoutenable, et le comte résolut d'en sortir. Il s'ouvrit à madame de Versac, il lui dévoila son cœur. Il lui peignit la position cruelle où son imprudence avait mis Julie; la gêne, la contrainte qui altéreraient la pureté des jours qui allaient succéder à des jours si long-temps heureux, et il la pria de l'aider de ses conseils.

Madame de Versac réfléchit long-temps. Elle répondit et par un seul mot : « Elle est bien jeune. — Hé, je le sais,

» madame; mais elle est accomplie. —
» Vous le croyez? — Des épreuves
» multipliées m'en ont convaincu. —
» M. le comte, j'ai remarqué que sou-
» vent on demande des conseils quand
» déjà on est déterminé.—Je ne le suis pas,
» madame, j'ai même déclaré à Julie
» qu'il fallait nous séparer, et je le vou-
» lais de bonne foi. — Mais vous ne le
» voulez plus, vous ne le pouvez plus.
» — J'avoue que les efforts les plus vio-
» lens pourront à peine amener une
» séparation que je crains plus que la
» mort. — M. le comte, je vous plains.
» — Est-ce là tout ce que vous avez à
» me dire?

» — Mon digne ami, si je flattais
» votre penchant, nous serions bientôt
» d'accord. Je le combats, au contraire;
» déjà votre ton n'est plus celui que
» vous aviez avec moi hier, ce matin, il
» y a une heure. — Quoi, madame,
» vous pourriez croire... — J'ai blessé
» votre cœur, M. le comte, et cela ne se
» pardonne point. Mais souvenez-vous

» que vous m'avez imposé un devoir pé-
» nible, et que je devais le remplir : je
» l'ai fait. »

Madame Bernard, au contraire, suivait avec persévérance le plan qu'elle s'était tracé. C'est elle que le comte cherchait, avec qui il se plaisait à s'entretenir, quand l'amour l'emportait sur la raison. A chaque instant elle était mieux dans son esprit, parce qu'il ne lui disait rien qui ne tendît à l'attacher plus fortement à Julie. Madame de Versac était négligée. Elle sentit qu'elle gênait, et elle se disposa à retourner à Blois.

Tout se sait enfin, et les circonstances qui avaient amené la démission de M. de Versac, percèrent et se répandirent dans le public. Quel champ pour certains journalistes ! De grandes fautes d'un côté ! de l'autre, une suite d'actions plus ou moins louables ! mais il faut des ombres au tableau ; d'Alaire est homme de qualité et son éloge ne peut être complet. On rappelle avec beaucoup de

ménagemens, une petite demoiselle sauvée, par le comte, de la corruption du siècle, mais vivant avec lui sous le même toît : on sait qu'un journal doit tribut au malin, et il faut être juste, cette dette-là est toujours fidèlement acquittée. Les insinuations étaient tournées de manière à ce qu'on ne pût être attaqué en calomnie. On terminait l'article en reproduisant une vérité, devenue triviale à force d'être répétée : Il est fâcheux que la nature ne produise rien de parfait. Mais heureux l'homme qui, dans le cours d'une longue vie, n'a qu'une imprudence à se reprocher!

On ne peut vivre, à présent, sans être abonné à un journal au moins, et d'Alaire avait le sien. L'article dont je viens de parler, lui causa la plus vive émotion, l'indigna, le révolta. « On n'attaque » pas directement la vertu, s'écria-t-il; » mais l'imagination du lecteur ajoutera » aux traits piquans du journaliste. Julie » est perdue de réputation, si je n'a-

» dopte le seul moyen qui peut rappeler
» sur elle la considération des honnêtes
» gens..... Julie perdue...... et perdue
» par moi !..... Madame de Versac,
» ne jugez-vous pas que je dois réparer
» le tort, bien involontaire, que j'ai
» fait à cet être angélique ? — Au
» moins, M. le comte, vous aurez une
» excuse.

» — Une excuse! une excuse! je n'en
» cherche pas; je n'en ai pas besoin. Ne
» suis-je pas le maître de mes actions?
» — Sans doute, M. le comte; mais un
» homme comme vous est en évidence;
» le public le juge, et le jugement est
» sans appel. — La partie saine du public
» dira que j'ai rempli un devoir sacré,
» un devoir auquel nulle considération
» ne pouvait me soustraire. — Cette par-
» tie saine du public ne verra ici qu'une
» affaire d'amour, ou plutôt une fai-
» blesse. — Vous m'impatientez, ma-
» dame! que m'importe, après tout,
» qu'on me blâme ou qu'on me loue? Je
» serai content de moi, et c'est tout ce

» que je veux : je suis égoïste. — Je
» croyais que Julie vous avait détaché
» de cette chimère. — Elle seule peut
» être exempte de ce vice-là. — C'est
» bien flatteur pour elle. — Mais vous-
» même, madame, à quelle impulsion
» cédez-vous en ce moment? à la vanité
» d'opposer à l'amour l'impuissante rai-
» son, et de la faire triompher. »

Madame de Versac se tut; d'Alaire s'éloigna d'elle en répétant: Julie perdue et perdue par moi! Il rencontre madame Bernard, il lui lit l'article du journal; il lui fait part du projet qu'il a fait naître et des objections de madame de Versac. « Madame de Versac
» attaque, M. le comte, un sentiment
» que bientôt elle ne pourra plus inspi-
» rer. Elle le blâme, parce qu'elle vou-
» drait ne trouver que des cœurs froids
» comme le sien. C'est une égoïste. — Je
» le lui ai dit, madame Bernard. — Ma-
» demoiselle Mauret est charmante. —
» Elle est pleine de qualités et de talens.
» — Elle a pour vous la plus extrême

» tendresse; vous l'adorez: sacrifierez-
» vous le bonheur de l'un et de l'autre
» à de vaines considérations? On vous
» peint le public comme quelque chose
» de bien redoutable! Quand on a la
» certitude d'avoir fait une action loua-
» ble, d'avoir rempli un devoir, on
» laisse dire la critique; on la réduit au
» silence, en lui opposant une longue
» suite de jours heureux; on lui échappe
» même, en ne vivant que pour soi, et
» en se renferment dans l'intérieur de
» sa maison. — Je ne vous connaissais
» pas encore, ma chère madame Ber-
» nard; mais je vous apprécie mainte-
» nant: ce que vous venez de dire est
» dicté par la raison et le jugement. Je
» croyais que madame de Versac avait
» de l'affection pour Julie; je me suis
» trompé: c'est vous qui l'aimez vérita-
» blement. »

Julie plaisait beaucoup à madame de Versac. Mais cette sensation du moment ne pouvait balancer ce qu'elle devait au comte. Elle craignait de le voir livré

à de tardifs et inutiles regrets ; elle pensait enfin ce qu'il avait dit et répété lui-même, quand il avait encore la force de raisonner. Elle s'était exprimée avec la plus grande modération. Cependant elle avait déplu, et le comte s'était éloigné d'elle. Elle ne chercha plus à le revoir, que pour lui faire entendre les derniers accens de sa reconnaissance. Elle partit, sans que d'Alaire ait fait, pour la retenir, ces instances que l'usage commande, quand elles ne sont pas dictées par l'amitié.

Il est évident que d'Alaire aimait au point de ne plus chercher qu'un prétexte qui l'autorisât à franchir les bornes qu'il sétait prescrites. La seule personne qui pût le ramener à l'idée d'un mariage disproportionné venait de s'éloigner. Il restait avec son cœur, Julie et madame Bernard. Il n'est pas difficile de prévoir comment ceci finira.

Le comte perdra-t-il dans l'esprit du lecteur, parce qu'il n'est pas maître de lui auprès d'une fille charmante dont

il est aimé, et qu'il voit à tous les momens du jour? cette faiblesse effacera-t-elle le souvenir de mille bonnes actions dont il a embelli son existence? Qui de nous, dans la position où il se trouve, répondrait d'être plus fort que lui? Supposons-le insensible, et voyons, d'après son caractère connu, ce qu'il ferait dans la circonstance actuelle.

Il verrait nécessairement dans Julie une femme devenue malheureusement célèbre, et il n'imputerait qu'à lui cette triste célébrité. Il ne pourrait plus proposer à un homme estimable la main de la jeune personne. Il ne s'est pas borné à éviter le mal; il a toujours cherché l'occasion de faire le bien. Aurait-il balancé à proposer à Julie une réparation nécessaire, et la seule qu'il pût lui offrir? Je l'ignore. Mais j'invite ceux qui le connaissent mieux que moi à réfléchir et à prononcer.

Fort du départ de madame de Versac, et de l'assentiment de madame Bernard, il avait cherché Julie, qui ne savait

rien encore. « Notre sort est décidé, lui » dit-il, et c'est un journal qui l'a fixé. » On vous accuse, on me condamne. On » ne tient aucun compte des combats » multipliés que nous avons soutenus; » on ne croit pas que vous ayez pu con- » server votre vertu; on insinue enfin » que vous êtes ma maîtresse. Le trait » est lancé; il est public; vous n'avez » plus de réputation. Le mariage seul » peut vous faire remonter au rang des » femmes considérées; je vous offre ma » main, et tout vous fait une loi de l'ac- » cepter.

» Il a quelques mois, vous m'avez » opposé des scrupules dictés par la dé- » licatesse. Votre façon de penser était » louable alors; elle doit changer avec » les circonstances. Julie, soyez à moi »

Julie écoutait le comte, en lisant cet article, qui réellement changeait sa situation. L'intimité dans laquelle elle vivait avec d'Alaire, avait fait enfin disparaître les distances; elle sentait son cœur disposé à céder sans efforts à une

douce nécessité. Mais la possession de l'homme qu'elle préférait à tout, un grand nom, des richesses, de la considération, ce passage rapide d'une existence précaire à tout ce qui peut embellir la vie, à ce qui la rend précieuse, se réunissaient pour étourdir une jeune fille, qui croyait à peine ce qu'elle venait d'entendre. Julie n'était plus à elle; des sentimens tumultueux l'agitaient. « Mon ami, laissez-moi respirer » et me reconnaître. Je ne pourrai lier » deux idées, tant que vous serez près » de moi. Laissez-moi, je vous en supplie. Dans un quart d'heure j'irai vous » retrouver. »

Restée seule, elle se calma par degrés. Elle sentit l'excès de son bonheur : elle put l'envisager dans toute son étendue, l'examiner dans les moindres détails. Elle regretta alors que le comte fît tout pour elle. Elle aurait voulu avoir un trône à partager avec lui, non qu'elle fût humiliée de ses bienfaits, l'amour ennoblit tout; mais pour qu'il ne pût

douter de la force des sentimens qui la dirigeaient en sa faveur. « Julie, soyez à » moi, répétait-elle par intervalles. Ah! » j'étais à vous; je ne pouvais être qu'à » vous; je vais vous appartenir sans ré- » serve et pour jamais. »

Elle retourne auprès du comte. « Mon » ami, madame Bernard a prévu ce qui » arrive. Elle m'a tracé un plan de con- » duite que je n'ai pas approuvé, et que » je ne suivrai pas. Non, je n'opposerai pas » une résistance simulée à des offres qui » comblent tous mes vœux. J'accepte » votre main avec les transports de l'a- » mour et de la reconnaissance. Puissiez- » vous me voir toujours telle que vous » me voyez aujourd'hui! Puissé-je ré- » pandre sur vous le bonheur dont vos » vertus vous rendent si digne! — Ah! » Julie, ma vertu! — Mon ami, mon » cher, mon respectable ami, je veux » honorer mon époux, et l'égoïsme a » toujours excité mon mépris. Permet- » tez-moi de mettre une seule condition » au consentement que je vous donne

» avec une joie si pure : c'est que ce mot » affligeant ne sera plus prononcé ici. On » vous nomme le plus honnête homme » de France. Ah ! mon ami, que je sois » fière, que je jouisse d'un titre que vous » méritez si bien. Me le promettez-vous ? » — Hé, dépend-il de moi de vous rien » refuser ? »

Ainsi cette jeune fille, qui a puissamment contribué à ramener à l'équité des créanciers fripons, corrige un homme respectable d'une manie qui n'est que ridicule, mais qui nuit au développement du plus noble caractère. Ah ! si la beauté savait jusqu'où peut aller son empire ! Si elle avait l'ambition de ne l'exercer que pour rendre meilleurs ceux qui s'y soumettent si facilement !..... Mais..... mais.....

A l'instant tout changea de face dans l'hôtel. Un bonheur calme, une douce sécurité succédèrent aux anxiétés, aux combats que la raison livrait sans cesse à l'amour. On ne s'occupa plus que des dispositions convenables pour amener ce

jour tant désiré, et qu'on aurait voulu pouvoir avancer.

La fortune de d'Alaire était augmentée de ses économies. La somme qu'il avait en caisse était beaucoup plus forte que celle qu'avait exigée madame Mauret, et il est si doux de combler de biens l'objet qu'on adore! Le comte donna ses ordres pour que sa maison fût mise sur un pied plus brillant que jamais. Des ouvrières de tout genre furent appelées autour de Julie, et se chargèrent de l'embellir... si cela était possible.

Chaque jour on lui présentait quelque chose de nouveau. « Ah! dit-elle au » comte, vous m'avez trouvée bien, en » Basse-Bretagne, dans mes habits de » voyage; et certes, ils n'étaient pas » recherchés. — Ma tendre amie, je ne » prétends pas vous parer, vous n'en » avez pas besoin : mais vous allez tenir » un rang dans le monde; il faut vous » mettre comme celles dont vous serez » l'égale. — Quoi! mon ami, cesserons- » nous de vivre pour nous? Sacrifie-

» rons nous à l'usage des momens qui
» pourraient-être si doux? — Julie,
» croyez-vous que l'amour n'ait jamais
» besoin de repos? Après un intervalle
» de quelques heures, on se retrouve
» heureux d'être ensemble, plus em-
» pressés, plus tendres que jamais. —
» Mon ami, quand j'allais avec vous
» étudier la nature dans les bois; quand
» je recevais ici vos leçons; quand nous
» faisions ensemble des lectures agréables
» ou utiles; quand l'amour naissant se
» couvrait encore chez vous des appa-
» rences de la simple amitié, les jours
» coulaient avec rapidité: heureuse de
» vous entendre, je ne désirais rien. Et
» maintenant que des transports les plus
» doux, les épanchemens les plus vifs
» vont embellir notre vie, nous nous
» occuperions d'un monde qui nous est
» étranger, à qui nous sommes indiffé-
» rens! Ah! mon ami, l'amour, tou-
» jours l'amour, rien que l'amour! —
» Hé bien, ma charmante amie, ayez
» ce qu'il vous faut pour être comme

» toutes les femmes, et faites-en l'usage
» qu'il vous plaira. »

L'amour désintéressé de Julie ne la rendait pas absolument insensible au fini, à l'éclat de certaines choses. Une robe richement brodée, un élégant voile d'Angleterre avaient attiré ses regards. Elle avait daigné les examiner, leur sourire, et les ranger elle-même dans ses cartons. Elle avait serré dans son sécrétaire un fort jolin écrin; et quand elle était seule, ce qui arrivait rarement, elle essayait les boucles d'oreille, son collier; elle convenait avec elle-même que l'art ne dépare pas la nature.

Elle accompagnait, sans trop de résistance, son amant au spectacle, et il n'y allait que pour lui procurer une soirée agréable. Elle lui disait de la meilleure foi du monde: Mon ami, j'aime ces scènes d'amour, quoiqu'il n'y ait dans tout cela que de l'esprit et peu de sentiment. Mais cet amour, fait à froid, me porte à me replier sur moi-même, et j'ajoute, à ce qu'à dit l'auteur, ce

qu'il n'a pu dire, parce qu'il ne l'a pas senti.

Le comte trouvait sa charmante future disposée à devenir une femme comme une autre... estimable sans doute; et il s'en félicitait, parce qu'il savait bien qu'aucun genre d'ivresse n'est durable, et qu'il ne pouvait, à son âge, occuper exclusivement Julie: combien de jeunes maris, convaincus de toute l'étendue de leur mérite, ont été dupes de l'opinion opposée! D'Alaire sentait donc qu'il faudrait à sa divine petite femme des plaisirs honnêtes, et il cherchait à lui en donner le goût.

La boîte grillée de la municipalité voisine offrait aux regards des amateurs oisifs l'affiche qui portait le nom du comte et de Julie. La nouvelle de son mariage ne se répandit pas aussi promptement que s'il eût été affiché à la Chaussée-d'Antin: le comte tenait à ce qu'il avait reçu de ses pères, et il continuait d'habiter ce faubourg Saint-Germain, jadis si brillant, aujourd'hui si modeste. Mais

il y a dans le faubourg Saint-Germain des gens qui passent quelquefois la rivière; des jeunes femmes surtout dédaignant le jardin pittoresque du Luxembourg, aimant à humer la poussière de l'allée à la mode des magnifiques et uniformes Tuileries. Il faut que des femmes causent, et si on ne forme pas là de liaisons, on y fait *des connaissances de chaises*, avec qui on parle de choses indifférentes.

La première qui, sans manquer de donner un coup d'œil à chacun des hommes qui passaient devant elle, annonça le mariage du comte, fixa l'attention des dames placées à sa droite et à sa gauche. Celles-ci avaient aussi leurs voisines, et la nouvelle courut le long des deux lignes. On parlait de l'âge du comte, de l'extrême jeunesse de Julie; on citait l'article du journal. On voulait deviner le motif qui avait pu déterminer un homme tel que d'Alaire; et comme il n'y a pas de sorciers depuis qu'on n'y croit plus, on attribuait cette

union à des causes imaginaires. Les jeunes gens prononçaient hautement que Julie ne pouvait être mue que par des raisons d'intérêt. Les hommes âgés décidaient que mademoiselle Mauret n'était pas de ces filles superficielles qui ne s'attachent qu'aux agrémens extérieurs, et que les qualités bien connues du comte justifiaient son choix. Les femmes se disaient à l'oreille qu'une jeune personne fait bien de se marier, quand elle trouve un parti avantageux, quel que soit d'ailleurs l'homme qu'elle épouse, parce que plus tard....

D'Alaire était très-connu; et, d'après ces dispositions opposées, on les regardait différemment, Julie et lui, quand on les rencontrait dans des lieux ouverts au public. Un étourdi heurta légèrement la jeune demoiselle, uniquement pour dire au comte : « Ah! monsieur, je vous demande pardon; je » crains d'avoir fait mal à mademoiselle » votre fille. Monsieur n'est pas mon » père, lui répondit sèchement Julie :

» c'est l'homme le plus respectable que
» je connaisse, et une plaisanterie dé-
» placée ne lui fera rien perdre dans
» mon opinion. Allons, murmurait le
» jeune homme en s'éloignant, cette
» fille a un goût décidé pour les vieil-
» lards boiteux. »

Personne n'eût osé se permettre d'insulter directement d'Alaire : il eût trouvé autant de vengeurs que de témoins. Mais la raillerie est née en France, et quelques scènes du même genre le firent revenir sur le projet de produire Julie dans le grand monde. Julie, de son côté, ne concevait point qu'on n'approuvât pas hautement son choix. Mais quand le comte lui proposait de sortir, seulement pour ne pas se mettre en contradiction avec lui-même, elle lui répondait d'une voix angélique : Mon ami, nous sommes si bien ici! Ah! se disait tout bas le comte, puisse-t-elle toujours penser ainsi.

La presse avait gémi. Une multitude de billets annonçant le mariage était

distribuée à tout ce qu'il y avait de grand et de recommandable à Paris. En échange du sien, M. d'Aranville adressa celui-ci à d'Alaire :

« Je vous félicite sur votre mariage, que sans doute vous avez réfléchi. Permettez-moi de vous faire mon présent de noces : c'est celui que j'ai jugé le plus digne de vous. J'ai nommé chef de bureau le frère de la future comtesse. C'est un excellent sujet, dont peut-être vous ne vous êtes pas assez occupé; mais l'amour fait oublier bien des choses. M. le plus ancien capitaine de l'armée est chef de bataillon, et M. Duval est remis en activité dans un régiment d'artillerie légère, qui est en garnison à Vincennes. »

Non, non, disait le comte, l'amour ne fait pas tout oublier. Mais Mauret, élevé par sa mère, pouvait en avoir adopté les penchans. C'est un bon sujet. La maison de sa sœur sera la sienne. Je n'ai pas oublié Charles et le capitaine. Ils sont placés ; j'en suis fort aise.

Certainement ce n'est pas à mon égoïsme réel ou supposé que M. d'Aranville a entendu accorder quelque chose, Julie a raison : la vertu existe, et il est encore des hommes qui se plaisent à l'honorer.

Le jour si long-temps désiré. si impatiemment attendu, parut enfin. Julie avait demandé que la cérémonie se fît de grand matin et sans éclat. Inébranlable dans sa manière de juger, comme dans ses sentimens, elle ne craignait pas les plaisanteries qui auraient porté sur elle. Mais elle voulait épargner à son ami des saillies dont il eût été difficile qu'il ne se fît pas l'application : il est une sorte d'instinct intérieur qui ne nous trompe jamais, auquel l'amour-propre peut imposer silence, et que Julie redoutait. Cette journée devait être tout entière au bonheur pour son époux, comme pour elle.

Madame Bernard fut tirée de l'espèce d'oubli où elle languissait depuis quel-

que temps. Chargée de représenter une mère déchue de tous ses droits, elle était parée, à six heures du matin, de ce qu'elle avait de plus riche. Julie se présenta en simple robe blanche, et n'étant distinguée des autres que par le bouquet virginal, auquel elle avait conservé tant de droits. Les roses du plaisir coloraient ses joues, et la pudeur tempérait l'éclat de ses yeux charmans. Elle n'a qu'une idée vague des droits que son ami va acquérir sur elle; elle frémit, elle ne sait pourquoi, et cependant elle est heureuse : c'est l'innocence aimante qui se dévoue sur l'autel de l'hymen.

Qu'ils sont beaux les premiers jours qui suivent une union que deux cœurs avaient formée d'avance! On n'est plus soi; on s'est identifié avec l'objet qu'on adore; on ne pense, on ne respire, on ne vit qu'en lui et par lui. Tout est sensation, ivresse, délire. Le sommeil ne ferme des yeux humides de volupté,

que pour préparer le réveil de l'amour... État délicieux, divin, pourquoi n'êtes-vous pas éternel?

CHAPITRE VII

ET DERNIER.

On n'avait pas reçu de visites, parce qu'on voulait être tout-à-fait chez soi. On n'en avait pas rendu, parce qu'on craignait de perdre des heures qu'embellissait l'amour. Cette singularité avait été remarquée, blâmée, et le public, qui juge toujours d'après les apparences, avait prononcé que d'Alaire était jaloux : comment ne pas l'être à cinquante ans ? On ignorait cela à l'hôtel. Un mois s'etait écoulé et les jours étaient encore les mêmes. Madame Bernard et Mauret avaient seuls le droit de rompre des tête-à-tête qui ne semblaient jamais

assez longs, et dont on ne cessait d'invoquer le retour. Après le second mois, on n'était pas très-fâché que des tiers se présentassent. A la fin du troisième, on les désirait quelquefois. On n'en convenait pas, même avec son cœur; mais les prétextes, bien innocens sans doute, paraissaient naître d'eux-mêmes, et on ne croyait pas les avoir cherchés.

Plus tard, Mauret parut sérieux et madame Bernard fatigante. Julie commença à ouvrir ses tiroirs. La robe brodée et son écrin fixèrent de nouveau son attention. Le comte allait passer une heure dans son cabinet.

Un jour Julie appela sa femme de chambre. « Thérèse, M. le comte m'a » comblée de présens, et j'ai négligé de » m'en parer. Il ne m'en a pas fait de » reproches, mais peut-être est-il mé» content que j'attache aussi peu d'im» portance à toutes ces jolies choses. » Thérèse, habillez-moi. »

L'heure du dîner a sonné. La comtesse paraît dans la plus éclatante pa-

rure. D'Alaire s'enivre du plaisir de la contempler. « La nature est bien belle,
» sans doute, dit-il à sa femme; mais il
» est constant que l'art la relève. Je n'ai
» pu le croire, Julie, qu'en vous voyant
» parée de ce qu'il produit de plus élé-
» gant, de plus recherché. — Ah! mon
» ami, ce n'est que pour vous que je
» veux être belle. »

Un journal parlait avec éloge de Jeanne d'Arc et de de son auteur. « Les
» plaisirs du théâtre sont bien superfi-
» ciels, dit le comte. — Sans doute. Ce-
» pendant ce sujet est national, la versi-
» fication est harmonieuse et brillante.
» Cette tragédie peut intéresser un
» homme raisonnable. Vous aimez beau-
» coup Racine, convenez-en, mon ami;
» mais vous le savez par cœur et il faut
» varier ses jouissances. Et puis, si on veut
» n'être pas remarqué, il y a des loges
» grillées. A propos, mon cher comte,
» vous ne connaissez pas encore votre
» nouveau carrosse; vous n'avez pas es-
» sayé vos chevaux. » La femme la plus

sage se pare-t-elle pour n'être vue de personne? Je vous le demande : soyez de bonne foi.

Le comte donne ses ordres. Madame Bernard s'habille, et le cocher se félicite d'entrer enfin en fonctions. Julie ne dissimule pas le plaisir qu'elle aura à voir une pièce patriotique ; le comte convient que de tels sujets peuvent être utiles, pourvu qu'ils ne causent pas d'exaltation.

Vous n'avez pas oublié que le comte avait, il y a un an, une loge à tous les spectacles; qu'il y conduisait quelquefois Julie, dans les premiers temps où il l'avait reçue chez lui. Les plaisanteries dont je vous ai parlé, lui avaient inspiré un éloignement assez prononcé pour tous les lieux publics. Mais Julie avait parlé, et ses moindres désirs étaient des lois. Et puis, répétait-il, il y a des loges grillées pour ceux qui ne veulent pas être remarqués.

Cacher, derrière une grille, une toilette recherchée, une figure qu'on sait

être séduisante, est au-dessus, peut-être, de ce que peut une femme. Julie, sans doute, ne voulait être belle que pour son mari; mais n'est-il pas doux d'entendre autour de soi un murmure d'admiration? En jouir, n'est-il pas un plaisir innocent? Je ne sais comment la chose arriva; mais le store partit, la grille tomba, et le public reconnut le comte, baisant tendrement la main de sa femme. Il est constant que pendant qu'on baise une main, il est difficile de voir ce que fait l'autre.

Le genre de la loge; la chute de la grille, qu'on croyait être un effet du hasard, étaient bien propres à confirmer le jugement qu'on avait déjà porté sur la jalousie prétendue du comte. Non d'Alaire n'est point jaloux: il est convaincu que sa femme ne vit que pour lui. Mais qui peut échapper à des interprétations, plus ou moins malignes? On jasait dans toutes les loges, d'où on pouvait voir les nouveaux époux. Les femmes cherchaient des imperfections à Ju-

lie, et il était difficile d'en trouver. Les hommes enviaient le bonheur du comte, et décidaient qu'il ne pouvait être durable. Le trait était décoché avec cette réserve d'expression, cette aimable ambiguité qui distinguent la bonne compagnie.

Charles était au spectacle, et il avait tout ce qui fait remarquer un jeune homme. De forts jolis yeux se portaient sur lui à la dérobée, et y revenaient avec un plaisir nouveau, jusqu'au moment où la comtesse fixa l'attention générale. Oh! alors Charles fut oublié. Serait-il vrai que l'esprit de critique soit naturel aux femmes; qu'il devient leur penchant habituel, dominant, et qu'il impose quélquefois silence à des sensations auxquelles il est si doux de se livrer? Ou bien les femmes rapportent-elles tout à l'amour, et ne cherchent-elles des défauts dans les autres femmes que pour se rassurer contre la légèreté qu'elles croient si naturelle aux hom-

mes, et qu'elles redoutent toujours dans un amant aimé?

Les murmures que Charles entendit autour de lui le fixèrent sur cette loge où était celle qu'il avait si tendrement aimée, et qu'il aimait encore, autant qu'on peut le faire, quand on n'a plus d'espérance. Il fut frappé de l'éclat de Julie, de l'air de bonheur répandu dans toute la personne du comte. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et il soupira.

Il n'ignorait point la part qu'avait eue d'Alaire à son rappel au service. Il avait eu l'idée de l'aller saluer en arrivant à Paris; mais il avait pensé à ce qu'il souffrirait en revoyant un rival trop heureux. Il s'était décidé à écrire une lettre de remercîmens : il avait prévu qu'il recevrait une réponse, peut-être une invitation de revenir à l'hôtel. Une correspondance de ce genre aurait ranimé des souvenirs cruels, que sa raison ne pouvait éteindre, mais que le temps devait affaiblir. Revoir Julie,

c'était se perdre volontairement et sans retour. Il était allé cacher à Vincennes des sentimens auxquels il ne se dérobait que par une application soutenue à l'étude de sa profession, et l'accomplissement rigoureux de ses moindres devoirs.

Son colonel distinguait les hommes de mérite, et Charles était de toutes ses fêtes. Il avait donné un dîner splendide, et Charles se dérobant à la joie bruyante, au jeu, aux conversations oiseuses, était venu s'enfermer dans une loge, d'où, pendant long-temps, il n'avait rien vu de ce qui l'entourait.

Sa tête se releva. Ses yeux se fixèrent enfin sur la loge du comte; il ne pouvait plus les en détacher. Le comte le reconnut, et le salua de la main, avec cet air de bienveillance qui lui conciliait tous les cœurs. Charles, honteux de s'être laissé prévenir, se lève, traverse rapidement le corridor, arrive, et ne trouve pas un mot quand il est auprès

de Julie. Le comte voit son embarras, et y ajoute d'abord, en voulant le faire cesser : « Vous avez lu, monsieur, l'ar-
» ticle du journal qui a décidé mon
» mariage? — Oui, monsieur, et vous
» avez fait ce que vous prescrivaient à
» la fois la délicatesse et votre cœur, »

D'Alaire, après avoir justifié sa conduite, trouva encore quelques phrases qui ne signifiaient pas grand chose, mais qui marquaient un intérêt assez réel en faveur de Charles pour le mettre tout-à-fait à son aise : le comte du moins le croyait ainsi. Julie pensa que les convenances exigeaient qu'elle fît une sorte d'accueil à celui qui l'estimait assez pour lui avoir offert sa main. On ne parle pas à un homme, sans le regarder au moins quelques fois. Julie convint avec elle-même que celui-ci était fort bien, et que si elle n'avait pas été toute au comte, elle aurait pu être à lui. Charles n'était plus qu'à ce que lui disait Julie. Cependant il lui répondait de travers; il ne s'avait ce qu'il disait, parce que

le seul sujet dont il aurait voulu parler, lui était interdit désormais.

Son trouble n'échappa point à d'Alaire. Le comte avait pensé d'abord à l'engager à revenir à l'hôtel. Il réfléchit modestement que le spectacle de sa félicité ajouterait aux peines de son malheureux rival, et l'invitation expira sur ses lèvres. Charles, fatigué de la situation pénible où il était, sortit de la loge et se retira dans la sienne. On joua les trois actes des Fausses Confidences sans qu'il en entendît un mot.

Profondément recueilli, il jugea, avec beaucoup de raison, que la comtesse était sacrée pour lui; et que d'ailleurs des hommages adressées à un cœur fortement prévenu pour un autre seraient nécessairement rejetés. Il prit la ferme résolution d'éviter Julie, et de retourner le lendemain de bonne heure à Vincennes. Cependant, sans intention, par hasard, par instinct peut-être, il se trouva sur le pérystile lorsqu'on appela les gens de madame la comtesse.

Il ne put se refuser au plaisir de lui offrir la main quand la portière du carrosse s'ouvrit : c'était, d'ailleurs, la dernière jouissance qu'il dût se permettre.

C'est toujours dans la solitude, la nuit surtout, que l'amour agit avec tout son empire. Charles, rentré chez lui, sentit le poison circuler dans ses veines avec une nouvelle activité. Il se rappela le passé; il s'occupa du présent; il souleva d'une main timide un coin du voile qui couvre l'avenir. Le public a raison, pensait-il, le comte est jaloux, puisqu'il ne m'a pas engagé à le voir, moi, à qui il marquait, il y à quelques mois, tant de bienveillance, et qui, peut-être, l'ai méritée... Cependant il m'a encouragé de la manière la plus aimable à me présenter dans sa loge. Cette démarche ne dit-elle pas tout, et ne suis-je pas autorisé, obligé même à y répondre par une marque de déférence et de politesse?.... Non, non, je n'irai pas à l'hôtel, et qu'y ferais-je? J'y verrais

une femme qui ne m'aime pas, qui ne m'aimera jamais, que j'adore, et dont la présence ajouterait à mes maux..... Non, je n'irai pas à l'hôtel. Je n'irai pas, dût Julie m'écouter favorablement. Je n'entreprendrai pas de ruiner son bonheur et celui de son époux. On voit que Charles n'était pas de ces hommes qui se font de l'amour un jeu, et de la séduction un plaisir. C'était un fort honnête homme que Charles.

Cependant, le lendemain, sans s'en apercevoir, il s'habilla avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Il avait décidé qu'il retournerait à Vincennes; mais les bienséances lui permettaient-elles de partir sans prendre congé de son colonel? Or, on ne se présente chez un officier supérieur qu'en grande tenue. Le colonel demeurait à la Chaussée-d'Antin; Charles l'ogeait rue Montmartre; il prit le boulevard : c'était tout simple. Il s'arrêta au passage du Panorama pour lire les affiches, quoiqu'il ne dût pas aller au spectacle le soir : on n'est pas fâché de

préjuger à quel théâtre se portera la foule. Hélas! l'affiche à laquelle il a dû le bonheur ou le malheur de revoir Julie, est déjà remplacée par une autre. Ainsi passe, disait-il, le plaisir fugitif. Le mal reste, aggravé par de cruels souvenirs. Le mal lui-même s'use enfin, mais trop tard. Qu'est-ce donc que la vie?

Quand on fait des réflexions philosophiques et qu'on rêve profondément, on est distrait de tout ce qui n'est pas l'objet qui nous occupe. Charles avait traversé les passages du Panorama, du théâtre Feydeau, la rue Vivienne; il était au Palais-Royal. Toujours rêvassant, il laissa derrière lui le Pont-Royal, il entra dans la rue St.-Dominique. Il faut avouer qu'il n'avait pas pris le chemin le plus court pour aller à la Chaussée d'Antin.

Sans idée positive, sans volonté déterminée, sa main s'est portée sur le marteau d'une porte cochère. Le cordon est tiré, et il s'aperçoit qu'il a frappé a la porte du comte. Que faire, quand

on a frappé à une porte, et qu'elle s'est ouverte? Il n'y a qu'un parti à prendre : c'est d'entrer, et c'est ce que fit Charles.

Il demande d'une voix douce et timide si M. le comte est visible. Il désire presque qu'on lui réponde que non. On lui répond qu'oui. Que faire encore? monter.

Le premier délire qui suit un mariage d'inclination réciproque était un peu calmé; mais nos époux étaient encore inséparables. Les momens de vide, dirai-je d'ennui, faisaient désirer un peu de dissipation. Mais les plaisirs intérieurs, extérieurs étaient toujours un bien de communauté. D'après cela, qui était reçu de monsieur était sûr de l'être de madame.

L'amour peut faire un sot d'un homme d'esprit : nous en avons eu la preuve hier à la Comédie française; mais cet état ne dure pas. Charles, après une révérence assez gauche, quelques phrases un peu décousues, se remit par de-

grés, monta la conversation sur un ton qui devait convenir au comte, et traita les objets dont on s'entretenait avec une supériorité marquée. Cherchait-il sérieusement à plaire à la comtesse? Voulait-il simplement lui faire regretter de n'avoir pas été juste à son égard? C'est ce que je ne peux vous dire. Je vous assure seulement que Charles s'était volontairement monté la tête; qu'il était décidé à briller, et que le succès couronnait ses efforts. Cependant des distractions assez fréquentes le ramenaient à une femme trop dangereuse; mais ces écarts étaient courts. Il revenait, par un détour, par une heureuse transition, au sujet qu'on traitait, et il fixait de nouveau l'attention.

Depuis trois ou quatre mois, d'Alaire ne parlait qu'amour. La comtesse possédait tout le charme de cette langue; mais le vocabulaire n'en est pas très-étendu, et on revient toujours à ceci: Je vous aime, je vous adore; je ne peux aimer que vous. Ces répétitions

pouvaient paraître fastidieuses à un hommme de cinquante ans, d'un esprit droit, d'un jugement sain et d'une raison exercée. Julie ne savait que ce que le comte lui avait appris : rien de nouveau, pour l'un et pour l'autre, ne pouvait varier la conversation. Le comte s'abandonnait à l'agrément d'un entretien qui rompait l'uniformité d'une vie très-heureuse sans doute. Mais diversité est la devise de la nature. Tout change, parce que tout doit changer, et rien ne peut nous soustraire à la rigueur d'une loi malheureusement générale.

En se laissant aller au plaisir d'entendre Charles, d'Alaire se souvenait quelquefois que l'homme qui l'intéressait était amoureux de sa femme. Mais Charles est un homme d'honneur, et le cœur de Julie est invariablement à son époux. Un homme d'honneur ! Charles en a sans doute. Mais il aime ; il est aimable, beau et bien fait. Le cœur de la comtesse est tout à fait à son mari :

cela est incontestable. Cependant elle applaudissait à un trait heureux, à une idée piquante ou aimable. Elle trouva enfin que l'uniforme de M. Duval était avantageux, et qu'il le portait à merveille : observation fort innocente, je vous le jure; mais qui ne plait pas a tous les maris. Le comte se pinça les lèvres, et fit un tour ou deux dans le salon.

On avertit madame qu'elle était servie. Les domestiques sont si gauches! Ils ne savent rien deviner. Il fallait engager Charles à rester, ou le laisser sortir, ce qui eût été contre les règles de la plus simple politesse. C'était rompre brusquement avec lui, et il n'était pas dans les principes du comte de rien précipiter. L'invitation fut faite sans empressement, comme sans froideur. L'usage permettait à Charles d'accepter, ou de refuser. Son cœur lui disait de rester, et il écouta son cœur.

La comtesse fit les honneurs du dîner avec une amabilité, une gaieté, une

grâce qu'elle n'attachait pas à toutes ses actions. Le comte s'en aperçut, et des réflexions sérieuses commencèrent à naître. La conversation devint languissante. Charles regarda la pendule : il y avait quatre heures qu'il était chez d'Alaire. Il crut qu'il était temps de le laisser libre. Il se retira à regret ; mais enfin il sortit.

Julie n'avait plus d'objet de comparaison. L'aimable distraction que Charles lui avait procurée n'existait plus que dans sa mémoire, et il y a un intervalle immense entre la jouissance et le souvenir. Elle disait, bien bas, à la vérité, que le beau jeune homme devrait les venir voir quelquefois. Mais sans réflexion, sans efforts, elle redevint cette femme aimante, toujours sûre de charmer son mari. Le comte se reprocha alors de s'être livré à des idées qui n'avaient aucune espèce de fondement, et qui n'étaient propres qu'à troubler son repos.

Le grand air avait rafraîchi la tête et

le cœur de Charles. Il se souvint qu'il devait être rendu à Vincennes de très-bonne heure. Il conçut des inquiétudes sur les suites que pouvait avoir une absence beaucoup trop prolongée, et il se jeta dans la première voiture qui se présenta à lui.

En arrivant à Vincennes, il apprit qu'on avait fait le matin l'exercice du canon. C'était la première fois qu'il manquait à son devoir, et il avait sept ans de service. Il s'en fut droit chez le major; il s'accusa, et demanda quelle peine lui était infligée. « Si tous les of-» ficiers vous ressemblaient, lui dit le » major, je me bornerais à de simples » remontrances. Mais je dois un exem-» ple au maintien de la discipline, et » vous garderez les arrêts pendant quinze » jours. »

On n'a rien à faire quand on est aux arrêts, et Charles écrivit au comte le récit de sa mésaventure. Il n'eût osé écrire à madame : c'eût été violer toutes les bienséances. Mais pourquoi écrit-il,

quand rien ne l'y oblige? Il sait, et je vous l'ai dit, que la comtesse ne quitte jamais son mari, et que sa lettre sera lue en commun. Elle est tournée de manière à ajouter à l'intérêt qu'il inspire, et qui ne lui est pas échappé. Prenez garde, monsieur l'homme d'honneur, vous commencez à vous écarter du sentier, difficile à la vérité, que vous a tracé la sagesse.

« Ne trouvez vous pas, mon ami, que » M. Duval écrit comme un ange? — » Il écrit très-bien. Mais je ne vois pas à » quel propos il m'adresse cette longue » lettre. — Vous l'avez accueilli; il vous » devait des remercîmens. Il n'a pu vous » les faire de vive voix, puisqu'il est » aux arrêts : il était tout simple qu'il » écrivît. » Le comte n'avait rien à répondre à cela; mais il trouva que madame pouvait s'occuper moins de Charles. Un sourire, une caresse de la femme charmante ramenaient la confiance et la sécurité.

« Nous sommes des ingrats, dit la

» comtesse, quelques jours après. — » Comment cela, ma chère amie? — » Vous souvenez-vous de ce temps où » vous me cachiez dans un fiacre, enve- » loppée dans une petite robe blanche ; » où vous teniez sous le bras un volume » de botanique, d'histoire naturelle; » où nous courions après l'insecte ailé » que recevait le grand sac vert de ma- » dame Bernard? Nous nous reposions » sous ce gros chêne dont le pied est » couvert de mousse. Un repas frugal, » que l'appétit nous faisait trouver dé- » licieux, réparait nos forces épuisées. » Votre main effleurait la mienne et » portait déjà dans mon cœur le trouble » et le plaisir. — Hé bien, ma chère » amie? — Hé bien, nous n'avons pas » pensé à aller voir ce bois où ont com- » mencé pour nous l'amour et le bon- » heur. Mon ami, allons-y faire un » pèlerinage. Répétons-y ces scènes » dont le souvenir m'est si précieux. » Faisons des libations aux driades de » Vincennes. — Allons en faire à celles

» de Boulogne. — Oh! mon ami, le
» bois de Boulogne est aride, dépouillé.
» — J'en conviens, Julie ; mais là, du
» moins, nous ne serons exposés à aucun
» inconvénient.—Hé, mon ami, qu'au-
» rions-nous à craindre à Vincennes?
» — Vous ne le sentez pas. — éclairez-
» moi, je vous en supplie. — Charles
» est en garnison à Vincennes. — Il est
» aux arrêts. — Mais, en allant, en re-
» venant, nous pouvons le voir à sa
» croisée. — Je n'en serais pas fâchée.
» — Réfléchissez donc, Julie. Sans
» doute vous n'avez pas de raisons pour
» éviter Charles ; vous n'en avez pas non
» plus pour le chercher. — Mais, mon
» ami, je ne le cherche pas. — Il pourra
» le croire, parce qu'il aime encore, et
» que l'espérance n'abandonne jamais
» l'amour. Ne sentez-vous pas, Julie,
» quel tort vous ferait, dans l'esprit de
» Charles lui-même, une démarche qui
» pourtant n'aurait rien de répréhensi-
» ble, mais qu'il ne manquerait pas de
» rapporter à lui? — Il aurait grand tort

» mon ami. — Peut-être, Julie. Pour-
» quoi revenir, après quatre mois de
» mariage, à des jeux qui sans doute
» avaient des charmes alors, mais qui
» aujourd'hui seraient insignifians? Pour-
» quoi d'ailleurs préférer le bois de Vin-
» cennes à ceux de Boulogne et de Ro-
» mainville, où nous avons aussi fait des
» libations? Voilà des questions qui se
» présenteront naturellement à l'imagi-
» nation de Charles, et auxquelles ré-
» pondront son cœur et sa vanité. Et
» moi, Julie, moi, dont vous ne vous
» occupez pas en ce moment, quel rôle
» jouerais-je dans ceci? Un ridicule,
» que s'est donné volontairement un
» mari, ne s'efface jamais. Il en est même
» qu'il ne peut s'attribuer, et qui s'ou-
» blient très-difficilement. — Mais,
» mon ami, vous prenez ma proposi-
» tion d'une manière bien sérieuse. —
» Ma chère amie, il est des choses que
» notre inexpérience ne vous permet
» pas de prévoir. Le public n'est pas
» rigoriste sur les mœurs : cependant

» une démarche inconsidérée fixe son » attention, et il ne revient jamais sur » ce qu'il a prononcé. Ma Julie, si dou- » ce, si belle, si aimante, mais si jeune, » ne se laissera-t-elle pas guider par » son ami? »

Julie réfléchit un moment. Elle jeta ses bras au cou du comte, et elle lui dit de ce ton qui pénétrait toujours son cœur : Mon ami, allons dîner au bois de Boulogne.

D'Alaire fut touché de ce prompt retour à la raison. Il combla sa jeune épouse de marques de bonté et de tendresse. Son extrême docilité l'avait rassuré sur l'avenir; cependant il crut devoir écrire à Charles :

« Vous avez aimé tendrement la comtesse, monsieur, et vraisemblablement votre amour n'est pas éteint. Vous avez oublié chez moi les heures et votre devoir; cela suffit pour me faire juger l'état de votre cœur. Je ne vous suppose pas d'intentions, parce que je veux continuer à vous estimer et à vous aimer;

mais j'attends de votre délicatesse la cessation absolue de vos visites. Les continuer, serait compromettre la comtesse, et je ne pourrais vous voir chez moi qu'avec un déplaisir très-prononcé.

» Cependant je ne suis pas injuste : je sais que nos sentimens, comme nos opinions, sont indépendans de notre volonté; et si jamais je peux vous être utile, attendez tout de mon amitié. »

Ah! disait Charles, après avoir lu cette lettre, c'est chez le comte que mon amour a pris naissance; c'est lui-même qui l'a encouragé. Il m'a promis la main de Julie à une condition que je n'ai pas remplie volontairement, je l'avoue. Mais enfin je ne me suis pas mesuré avec monsieur de Versac. Le comte a reçu de moi des services, qu'un ami vrai pouvait seul lui rendre, et aujourd'hui il me bannit de sa maison. Les hommes sont ingrats, perfides!

Quatre lignes, insérées dans un journal, lui servent de prétexte pour anéantir des raisons de prévoyance et de sa-

gesse, pour céder à l'impulsion de son cœur, et il n'a pas daigné penser au coup mortel qu'il me portait! Il s'est bien jugé : c'est un égoïste.

Il m'éloigne de chez lui.... Hé! puis-je l'en blâmer? Ne sent-il pas que l'amour que lui porte Julie est tout entier dans une tête exaltée par l'admiration et la reconnaissance; qu'un jeune cœur peut seul en attirer, en fixer un autre, et que mes assiduités auprès de sa femme feraient trois malheureux?

Je serai assez grand, assez généreux pour m'imposer un sacrifice qu'il était inutile de me prescrire. Non, je ne verrai plus la comtesse.

Il est aisé de faire des projets. Mais l'exécution..... Ce pauvre Charles!

Quinze jours passent comme autre chose. C'était dimanche, et la grosse gaieté se disposait à célébrer la fête de Saint-Cloud. Julie ne connaissait point ce parc charmant. Elle n'avait pas vu jouer les eaux de Versailles : celles de Saint-Cloud devaient lui paraître admi

rables. Elle en avait dit un mot, et le bon d'Alaire s'empressait de satisfaire ses moindres désirs, je vous l'ai déjà dit.

Ils arrivent sous cette grande et magnifique allée que borde la rivière. La foule des amateurs, leur activité, les plaisirs un peu enfantins, mais variés, qui s'offrent de toutes parts, étonnent Julie, et piquent sa curiosité. Elle veut tout voir, tout entendre depuis ce chanteur qu'accompagne l'orgue de Barbarie, jusqu'au buffet surchargé des restaurateurs. Polichinelle et le danseur de corde ne lui paraissaient pas indignes d'elle. Le raisonnable, le grave d'Alaire est entraîné jusque dans les sentiers sinueux que l'art a tracés le long du flanc de la montagne. Julie ne peut être jalouse d'aucune femme. Elle ne les voit que pour les éviter et suivre son chemin.

Cependant, au détour d'une allée solitaire et étroite, une femme jeune, jolie et élégante, appuyée nonchalam-

ment sur le bras d'un jeune homme très-remarquable, oblige Julie et le comte à se ranger. Un obstacle, quel qu'il soit, impatiente toujours un peu, et par conséquent fixe l'attention. La dame est inconnue ; mais celui qui l'accompagne?... Vous ne devinez pas? Oh! que si; oh! que si.

Julie devient rouge et belle comme la pêche que couvre encore son duvet. Un léger frémissement court de veine en veine. Il est senti par le comte, qui tenait le bras de sa femme et qui caressait sa main. Charles rougit de son côté, fait une profonde révérence, et passe.

A quelques pas de là, un autre jeune homme se présente. « N'avez-» vous pas vu, demanda-t-il à d'Alaire, » une jeune dame que promène un of-» ficier? — M. Duval! — Vous le con-» naissez? C'est un homme plein de » mérite. — Il me paraît, monsieur, re-» prend Julie, que vous le connaissez » aussi. — Je suis son colonel. — Et » c'est madame votre épouse qu'il con-

» duit? — Précisément, mademoiselle.
» — Vous les trouverez à trente pas,
» derrière ces marronniers. »

Ah! pensait Julie, c'est la femme de son colonel! Qu'importe? N'a-t-elle pas des yeux et un cœur? Julie ne disait plus : Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie? Elle ne peut le voir sans éprouver un trouble marqué, se disait le comte. Combien étaient sages les réflexions qui, pendant quelque temps, m'ont empêché de m'unir à elle! Combien étaient justes les observations de madame de Versac! Pourquoi ne m'y suis-je pas rendu!

Un mari et une femme qui se promènent avec de telles dispositions d'esprit, ne s'amusent pas beaucoup. Cependant on ne peut rompre brusquement à midi une partie faite pour toute la journée. Mais comment usera-t-on le temps?

On reste une heure à table, et c'est toujours cela de passé. Et puis, on est dispensé de parler, quand on mange, et

c'est encore une avantage, quand on veut être à ses pensées. Le comte propose de déjeuner. Julie accepte avec empressement, et elle veut conduire son mari chez le brillant restaurateur qui est au bas de la grande avenue : la femme d'un colonel déjeune aussi, et ce doit être à la meilleure auberge. Le comte dit, avec une certaine fermeté, que le restaurateur du coin ne sait à qui entendre, et qu'il veut aller à Sèvres. Julie soupire et se laisse mener.

Charles était de bien bonne foi, quand il s'était promis de ne plus paraître chez la comtesse. Mais il venait de la revoir. Sa rougeur avait rendu de nouvelles forces à l'amour; elle avait ranimé, peut-être, des espérances auxquelles il est si facile et si doux de se livrer. Sur un prétexte, bon ou mauvais, Charles a remis la jeune dame à son colonel. Il se jette hors des routes battues; il suit celle que tiennent d'Alaire et Julie, caché par le taillis ou des rochers. Il ne voit

pas, mais il écoute et il entend. Il sait qu'on va déjeuner à Sèvres.

Il retourne sur ses pas; il rejoint le colonel, et il a, dit-il, un appétit dévorant. Le colonel, et sa femme se trouvent disposés à le seconder. Mais qu'y aura-t-il de passable à St.-Cloud. On n'y fait bien que les matelotes; mais elles seront d'hier, et

> Un ragoût réchauffé ne valut jamais rien.

Il n'y a personne à Sèvres, et il sera facile de faire faire la matelote sous ses yeux.

> Toute Française, à ce que j'imagine,
> Sait bien ou mal faire un peu de cuisine.

La jeune dame assure que personne ne fait une matelote comme elle. Le colonel et Charles protestent qu'un mets, apprêté par une jolie main, doit en avoir la délicatesse. On prend le chemin de Sèvres et Charles règle la marche : il faut qu'il observe le comte et Julie, pour n'arriver ni trop tôt, ni trop tard, et les suivre

dans l'auberge où ils sont entrés. La meilleure des matelotes mangée où ils ne seraient pas, n'aurait aucun prix à ses yeux.

« Connaissez-vous le comte d'Alaire ! » dit Charles au colonel. — J'en ai » beaucoup entendu parler, et toujours » d'une manière avantageuse. — Le voi- » là devant nous. Il entre dans cette au- » berge avec sa femme. — Sa femme ! » je l'ai prise pour sa fille. Je l'ai appe- » lée mademoiselle. Le comte n'aura pas » été flatté de ma méprise. Mais pouvais- » je deviner le mari d'un enfant dans un » homme de son âge? Au reste, je serai » bien aise de le voir, de l'entendre. En- » trons à son auberge. » C'est ce que voulait Charles.

Il était bien difficile, qu'en allant et venant, les domestiques ne laissassent pas quelque porte ouverte, et un coup d'œil furtif est un larcin bien innocent. Ainsi raisonnait Charles. Les choses s'arrangèrent mieux qu'il ne l'espérait.

Le colonel avait trente ans, de la naissance, de la fortune, et avec ces avantages-là on se permet bien des choses. Il entre; il va de chambre en chambre. Il trouve la comtesse seule dans un petit salon, où il y avait deux tables. Il salue respectueusement la jeune dame et se met à la table qu'elle n'occupe pas. Sa femme et Charles montent. Les révérences sont prodiguées de part et d'autre. Des révérences veulent dire quelque chose, et dispensent de parler ceux qui sont embarrassés : Julie et Charles ne proférèrent pas un mot. Ils se regardaient, et ce langage en vaut un autre.

Que faisait le comte, pendant qu'on s'emparait de la moitié de sa chambre? Il donnait ses ordres au chef de cuisine. Il remonte, suivi d'une fille qui porte le premier plat qu'il a choisi. A l'aspect, très-imprévu, de Charles, il est frappé d'étonnement et presque de stupeur. A quoi va-t-il se résoudre? Faire porter son déjeuner dans une autre chambre, se-

rait se couvrir d'un ridicule ineffaçable. Il le sent et se résigne.

Charles sent, de son côté, combien il serait inconvenant de paraître braver le comte. Il parle du hasard qui les a réunis au même endroit. Il rappelle le projet de matelote; il invite le colonel et sa femme à descendre.

D'Alaire et Julie se mettent à table. Ils mangent ou font semblant de manger : c'est ce qu'ils pouvaient faire de mieux.

On trouve très-peu de choses à Sèvres le jour de la fête de St.-Cloud. Il n'y avait pas un goujon en bas, et le comte avait arrêté ce qu'il avait trouvé de mieux. Le colonel est à son aise avec tout le monde. Il propose à d'Alaire de partager son déjeuner et la dépense. Il lui dit, du ton le plus honnête, qu'il se félicite de pouvoir faire connaissance avec un homme dont l'éloge est dans toutes les bouches. Au fond il était assez égal au comte que Charles fût à une table ou à l'autre. Il se rendit de bonne

grâce à la proposition du colonel.

Charles eut la discrétion de se placer aussi loin de la comtesse que le permettait une table de six couverts, et je crois qu'intérieurement d'Alaire lui sut gré de cette réserve.

Pendant que les uns déjeunent et causent, que les autres réfléchissent, le temps se brouille. Une pluie fine commence à tomber, et la fille de service prononce qu'elle durera pendant le reste de la journée. Il n'est plus possible de se promener. Que faire?

Le colonel, sa femme et Charles sont venus bourgeoisement par la galiote, et comptent la prendre pour retourner à Paris. Madame aime beaucoup le grand air; mais la galiote est à Saint-Cloud, et il n'y a pas une voiture de place à Sèvres.

Julien avait suivi ses maîtres à une distance respectueuse. Il crut ne pouvoir mieux faire que d'aller chercher le carrosse du comte, et l'élégant équipage parut sous les croisées pendant

qu'on se consultait. Comment laisser dans l'embarras des personnes avec qui on a déjeuné? Il faut paraître au moins vouloir les en tirer. D'Alaire propose, assez faiblement, au colonel de le reconduire, et le colonel le prend au mot.

D'Alaire avait beaucoup marché, et pendant qu'il était à table, sa jambe malade s'était roidie au point qu'il put à peine traverser le salon. « Ah! mon ami, » lui dit Julie, j'ai abusé de votre com» plaisance. Vous êtes excessivement fa» tigué, et vous boitez beaucoup. » Ah ! pensa le comte, avec amertume, elle s'aperçoit que je suis boiteux ! Elle ne m'aime plus.

On monte en voiture. Charles se trouve placé vis-à-vis de la comtesse. Leurs genoux se touchent; leur trouble ne peut être égalé que par celui du comte. Il souffre horriblement. La nuit étend ses voiles; Charles, hors de lui, ose chercher une main, qu'on retire précipitamment; mais les genoux restent immobiles. D'A-

laire ne voit rien; mais il craint tout, il suppose tout, et son supplice augmente à chaque instant.

Il rentre à l'hôtel, et le sommeil fuit loin de lui. Que le hasard, se dit-il, ou des conventions secrètes aient disposé les événemens de cette journée, il est temps de prévenir des désordres que j'ai prévus, et dont l'idée n'a pu m'arrêter. Malheureuse faiblesse! les jours d'illusion sont écoulés; une épouvantable réalité leur succède.

Il sonne, il fait venir Félix; il fait éveiller les femmes de Julie. Il donne des ordres précis, positifs. Il entend, il veut qu'on les éxécute à l'instant.

Il a recommandé qu'on ne troublât pas le repos de la comtesse. Quand Julie s'éveille, elle apprend que tous ses effets sont emballés, à l'exception de ce qui se trouve dans sa chambre à coucher. Elle voit, dans la cour, une berline attelée. Elle passe dans l'appartement du comte; elle est timide, embarrassée, et cependant elle lui demande

ce que signifient ces dispositions. « Ma-
» dame, je m'aperçois, depuis quelques
» jours, que l'air de Paris et de ses en-
» virons ne vous convient plus. Il est
» temps, d'ailleurs, de finir votre
» éducation : nous allons voyager. —
» Voyager, M. le comte! Où me con-
» duisez-vous? — Sous le plus beau ciel
» de l'univers. Nous commencerons
» par visiter l'Italie. Soyez prête à mon-
» ter en voiture dans une heure. »
Malheureux d'Alaire, il y a des Charles partout.

Julie ne répond pas un mot, et que peut-elle dire? Elle n'est point coupable; mais elle n'est plus en paix avec elle-même.

MORALITÉ.

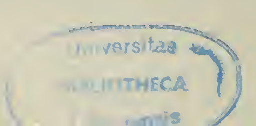
Grands de la terre, écrivez en lettres d'un pied dans votre cabinet :

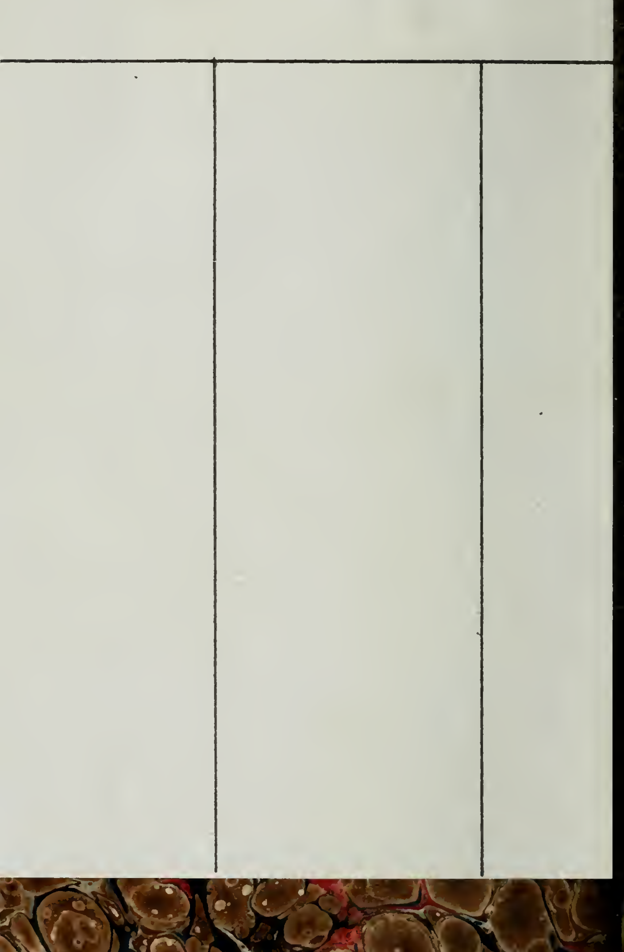
Plus on est élevé, plus la chute est terrible.

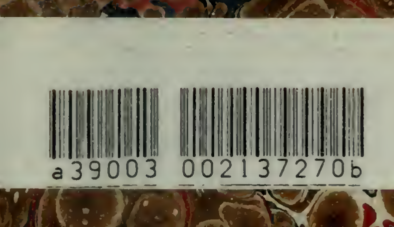
Jeunes filles, sachez que vous n'aimerez véritablement que ce qui est jeune comme vous.

Vieillards, apprenez à vous rendre justice.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.






a39003 002137270b

